This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIRE UMSPICE

PQ
1213
.T3

THÉÂTRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME I.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui serait échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils voulaient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguaient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1809.

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE,

PAR SCARRON,

Représentée, pour la première fois, en 1645.

NOTICE SUR SCARRON.

L Scarron, fils d'un conseiller du parlement
ris, y naquit en 1610. Il sembloit destiné à
d'une fortune honnête; mais son père, de-
veuf, prit une seconde femme qui parvint
seulement à dépouiller les enfants du pre-
lit au profit des siens, mais encore à faire
yer Scarron de la maison paternelle. Cette
nstance, jointe au penchant naturel du jeune
ne, contribua sans doute à le faire donner
le libertinage qui détruisit sa santé à la fleur
n âge.

arron obtint, à la sollicitation de mademoi-
d'Hautefort, un canonicat dans le Mans.
: allé y passer le carnaval, il se déguisa en
ge; des enfants se mirent à le poursuivre. Il
devoir, pour les éviter, se réfugier dans un
s; mais bientôt il se sentit pénétré du plus
l froid. Une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs
courcit sa taille d'un pied, et ses bras et ses
s à proportion; ainsi qu'il nous l'apprend

lui-même par le portrait qu'il a laissé de sa personne, dans lequel il dit qu'il ressembloit parfaitement à un Z. Ce fut à vingt-sept ans que ce malheur lui arriva, et il vécut jusqu'à l'âge de cinquante-un ans, dans un état de souffrance continuelle qui n'altéra jamais sa gaîté.

Tout le monde sait qu'il épousa mademoiselle Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon.

Scarron montra dès sa jeunesse un goût décidé pour la littérature, et créa parmi nous le genre burlesque qu'il porta au plus haut degré de perfection. Ses ouvrages les plus estimés sont *le Roman comique* et *le Virgile travesti*. Il a composé un assez grand nombre de comédies.

Jodelet ou *le Maître valet*, comédie en cinq actes en vers, parut pour la première fois en 1645. C'est après *le Menteur*, comédie de Pierre Corneille, la plus ancienne de toutes celles qui sont au répertoire. Sa dernière reprise est du 16 janvier 1780. Préville y fit le plus grand plaisir dans le rôle de Jodelet.

Scarron fit représenter en 1646 *les Boutades du capitan Matamore*, comédie en vers.

Jodelet duelliste, comédie en cinq actes en vers, fut jouée en 1646. Elle avoit alors pour titre *les*

Trois Dorothées, mais l'auteur le changea en 1651.

L'Héritier ridicule ou *la Dame intéressée*, comédie en cinq actes en vers, fut représentée pour la première fois en 1649.

Don Japhet d'Arménie, comédie en cinq actes en vers, mise au théâtre en 1653, eut un grand succès, et elle en a obtenu à toutes ses reprises.

L'Écolier de Salamanque ou *les Généreux Ennemis*, tragi-comédie en cinq actes en vers, fut donnée en 1654.

Le Gardien de soi-même, comédie en cinq actes en vers, fut jouée en 1655.

Le Marquis ridicule ou *la Comtesse faite à la hâte*, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière pièce que cet auteur ait fait représenter. Elle parut en 1656, et eut assez de succès.

Scarron a fait d'autres pièces qui n'ont pas été jouées, et dont pour cette raison nous ne faisons pas mention.

Il mourut à Paris le 1.er octobre 1660.

PERSONNAGES.

DON JUAN D'ALVARADE.
DON LOUIS DE ROCHAS.
DON FERNAND DE ROCHAS.
JODELET, valet de don Juan.
ÉTIENNE, valet de don Louis.
ISABELLE DE ROCHAS, fille de don Fernand.
LUCRÈCE D'ALVARADE, sœur de don Juan.
BÉATRIX, servante d'Isabelle.

La scène est à Madrid.

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une rue dans laquelle est la maison de don Fernand. Il est nuit.)

SCÈNE I.

JODELET, D. JUAN.

JODELET.

Oui, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élu son domicile.
Arriver à telle heure en une telle ville!
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet et le faire enrager!...

D. JUAN.

Taisez-vous, maître sot; cette rue où nous sommes,
Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes!
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné?
Aller voir don Fernand?

D. JUAN.

Oui, tu l'as deviné;
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,
Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller:
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue,
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussé-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure,
Que l'on n'ouvrira point où don Fernand demeure,
Que nous sommes partis ce matin de Burgos,
Que tantôt sur mulets, et tantôt sur chevaux,
Nous avons, vous et moi, grâce à votre hyménée,
Couru comme deux fous le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le chat-huant
Est très grande folie au seigneur don Juan.

D. JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, qui n'aime que sa gueule,
Que ne vivre ici bas rien que pour elle seule
Est être pis que bête; et donc, ô Jodelet!
Vous n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs!

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes!

JODELET.

Que je hais les amants et leurs mourantes trognes!

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feux grégeois, et met à la torture?
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau;
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle;
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille?
Si son corps est armé d'une jaque de maille?
S'il a quelques égouts, outre les naturels?
Accident très contraire aux appétits charnels;
Enfin, si ce n'est point quelque horrible squelette
Dont les beautés la nuit sont dessous la toilette?
Ma foi! si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous vous coiffez devant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

D. JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, alors que tu raisonnes,
Qu'il n'est pas sous le ciel un plus fâcheux que toi?

JODELET.

Il n'est pas sous le ciel un plus fâché que moi,
Quand il faut à tâtons courir de rue en rue,
Ou dessous un balcon faire le pied de grue.

D. JUAN.

Jodelet?

JODELET.

Don Juan?

D. JUAN.

Sans doute, mon pertuit
Envers mon Isabelle aura fait son effet?
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sais bien le contraire.

D. JUAN.

Que dis-tu?

JODELET.

Je vous dis qu'il n'a fait que déplaire.

D. JUAN.

D'où diable le sais-tu?

JODELET.

D'où? je le sais fort bien,
Parce qu'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D. JUAN.

Traître! si tu dis vrai... Mais je crois que tu railles;
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint

D. JUAN.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.
Dis, comment l'as-tu fait?

JODELET.

Vous êtes en furie.

D. JUAN.

Oui, j'y suis tout de bon; je n'y fus jamais tant.

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du cardinal Infant,
Et lettres de faveur nous partîmes de Flandre...

D. JUAN.

Eh bien?

JODELET.

Écoutez donc, et vous l'allez apprendre.
Le désir violent de vous voir à Burgos
Vous fit aller bien vite et par monts et par vaux:
Le voyage fut court; mais à notre arrivée,
Un frère mis à mort, une sœur enlevée,
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous pensèrent quasi gâter le jugement.

D. JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma plaie,
Par le ressouvenir d'une perte trop vraie?
Ah! frère non vengé! sœur qui m'ôtes l'honneur!
Et de ton assassin et de ton suborneur
Je saurai par mon bras si bien me satisfaire,
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire...
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais, ma foi, je ne sais quasi plus où j'en suis.
Je ne fais que tirer et rengaîner ma langue;
Car vous interrompez à tout coup ma harangue:
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots?

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause;

Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose:
Or, pour votre portrait que j'avois oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son portrait qui vous fut apporté,
Vous rendit plus brûlant que le soleil d'été:
Vingt mille écus étoient offerts avec la belle;
Et vous, pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait;
Ainsi vous la frappiez avec son même trait.
Lors à bon chat, bon rat, et la pauvre donzelle
Étoit pour en avoir profondément dans l'aile:
Le stratagème étoit d'amant bien raffiné;
Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

D. JUAN.

Enfin, finiras-tu quelque jour ton histoire?

JODELET.

Oui, seigneur; mais il faut vous remettre en mémoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir!
J'ai bien ici besoin de patience extrême!

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure!

D. JUAN.

Eh bien! crois-tu pouvoir achever dans une heure?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon portrait?
L'ai-je encore? l'a-t-elle? enfin, qu'en as-tu fait?

JODELET.

Donnez-vous patience, et vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons-là la Flandre.
Comme j'étois après à vous empaqueter,
(Vous savez que je suis très facile à tenter
Et que le ciel m'a fait curieux de nature.)
Pour votre grand malheur, j'avisai ma peinture,
Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien, votre peintre me fit;
Je la mis aussitôt vis à vis de la vôtre,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre.
Lors, je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela;
La mienne prit la poste, et la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée.
Mais le temps qui dissipe et chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis;
Puisque c'est par mégarde, il doit être remis:
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
Chien? qu'aura-t-elle dit de ton nez de blaireau.
Infâme?

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,

Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verroit partout que des beautés extrêmes;
Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné;
Mais que mal à propos peu de chose vous choque,
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque!
Quand elle vous verra brillant comme un Phébus,
Vous me remercierez d'un si plaisant abus.

D. JUAN.

Paix-là, je vois quelqu'un qui saura bien, peut-être,
Où loge dom Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon maître...

D. JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

D. JUAN.

Ah! malheureux poltron! tu mériterois bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire...

(*A Étienne.*)

Cavalier?

SCÈNE II.

ÉTIENNE, JODELET, D. JUAN.

ÉTIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge dom Fernand?

ÉTIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, *haussant la voix.*

Ah! vraiment pour ce coup mon maître avoit raison.
(*A don Juan.*)
Le beau-père est trouvé, venez vite, son gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, *à part.*

Et moi, je viens d'apprendre
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout-à-l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN, *à Étienne.*

Est-ce ici qu'il demeure?

ÉTIENNE.

Oui; mais il est malade, et n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit;
Nous portons à la nuit amitié singulière,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumière:
Nous sommes de Norwège, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point. Voyez-vous là mon maître?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison,
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connois bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colère et bien fou, ce me semble!

Sachez si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups;
(*Tirant son épée.*)
Et, si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre âme.
(*A don Juan.*)
Mon maître, avancez-vous; je commence à mollir,
Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

A moi, rustaud! à moi, que je vous civilise!

ÉTIENNE, *bas.*

Si faut-il, ténébreux, que je vous dépayse.
(*Haut.*)
A deux cents pas d'ici, quoique vous soyez deux,
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.

Oui-da! je vous suivrai.

(*Il joint Étienne qui ferraille en reculant, et se sauve.*)

SCÈNE III.

D. JUAN, JODELET.

JODELET.

La peste! comme il drille!
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de soudrille;
Autrement, sans péril, je lui cassois les os.
Foin! je n'aurai jamais poltron plus à propos....
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme!

SCÈNE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, JODELET.

D. LOUIS, *descendant du balcon de la maison de don Fernand, avec une échelle de corde, appelle son valet.*

ÉTIENNE?

JODELET, *à don Louis.*

Qui va là?

D. JUAN, *à Jodelet.*

C'est son valet qu'il nomme;
Celui qui, devant nous, vient de gagner au pied.

D. LOUIS, *à part.*

Ou je me trompe fort, ou je suis épié;
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puisqu'il le faut.

(*Il se retire.*)

SCÈNE V.

D. JUAN, JODELET.

(*Don Juan met l'épée à la main, cherche don Louis, rencontre l'épée nue de Jodelet, qui tombe à terre d'effroi, couché sur le dos, et pare de bas en haut les bottes que pousse son maître.*)

D. JUAN.

DEMEURE, ou *tu es* mort!
Demeure, encore un coup.

JODELET, *parant.*

Diantre! qu'il pousse fort!

D. JUAN.

Dis ton nom, vitement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis don Jodelet, natif de Ségovie.

D. JUAN.

Au diable le maraud ! Et l'homme du balcon ?....

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon;
Et moi, sot que je suis, je vidois sa querelle,
Tandis que le poltron enfiloit la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.
Vous êtes un peu prompt; mais, de grâce, mon maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre?
Vous ne me dites mot.

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'âme troublée.

D. JUAN.

Oui, je l'ai, Jodelet, et j'en ai du sujet.
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait.

Raisonnons; aussi-bien j'en ai très grande envie,
Et je ne pense pas, durant toute ma vie,
Avoir été jamais en mes raisons si fort :
Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exempte, jusqu'à moi, de honte et de disgrâce.

JODELET.

Fort bien.

D. JUAN.

A mon retour de la guerre à Burgos,
Je me trouve attaqué de deux différents maux :
Le meurtre de mon frère, et ma sœur enlevée,
(Quoique soigneusement dans l'honneur élevée)
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, et quatre fois fort mal!

D. JUAN.

Don Fernand me choisit pour époux d'Isabelle;
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle.

JODELET.

Pas trop mal.

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'amène.

JODELET.

Un peu trop vite.

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge don Fernand,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand.
J'en vois sortir son maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais, de peur de scandale,
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc, le malheureux larron?

D. JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

D. JUAN.

Ah! ne raisonne plus;
Tes sots raisonnements sont ici superflus.
Attends.... Certain conseil que l'amour me suggère
Guérira mes soupçons; c'est en toi que j'espère.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet!
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet:
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.
(*Jodelet remue la tête.*)
Qu'as-tu, cher Jodelet? tu branles les oreilles.

JODELET.

Tous ces déguisements sentent trop le bâton;
J'aime mieux raisonner. Et puis, que diroit-on?
Don Juan est valet, et Jodelet est maître,
Et si, par grand malheur, (car enfin tout peut être)
Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi?

D. JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun souci;
Le mal sera pour moi. Mais durant cette feinte,
Les trop justes soupçons dont mon âme est atteinte,
Pourront être éclaircis; car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce valet,
Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette:
Mes présents ouvriront l'âme la plus secrète.
Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un trou,
Paré de chaînes d'or comme un roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie....

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon don Fernand tu seras régalé;
Et moi, de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas, pour mieux représenter
Le seigneur don Juan, quelquefois charpenter
Sur votre noble dos? Bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

D. JUAN.

Quand nous serons ensemble,
Tout seuls et sans témoins, oui, je te le permets.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

JODELET, *seul.*

Potages mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragoûts, enfin, dans mes entrailles
Vous serez digérés ! Et vous, lâches canailles,
Courtisans de Madrid, luisants, polis et beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente un salon de la maison de don Fernand.)

SCÈNE I.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Croyez-moi, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet :
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Eh ! du moins que je sache
Pour quel mal, contre moi, ma maîtresse se fâche ?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas ?

BÉATRIX.

Ma foi ! si j'en sais rien,
Ne puissé-je jamais hanter les gens de bien !

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Eh bien donc ! patience.
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience ;
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
Tout ce malheur me vient de quelque âme traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.

Vraiment, l'on dit bien vrai, que toujours les flatteurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui, dame Béatrix, vous êtes innocente!
Il n'est point dans Madrid de meilleure servante!
Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit?
Vous n'alliez point nuds pieds pour faire moins de bruit?

BÉATRIX.

Hélas! je m'en souviens, c'étoit votre dentelle
Que j'avois mis sécher dessus une ficelle,
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point?

BÉATRIX.

C'est que je priois Dieu.

ISABELLE.

Quoi! si haut?...

BÉATRIX.

Je le fais afin que Dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas,
Étoit-ce ma dentelle?

BÉATRIX.

Ah! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix!

BÉATRIX.

Ah! ma bonne maîtresse!
Il est vrai, don Louis....

ISABELLE.

Ah dieu ! ce nom me blesse.
Quoi ! ce fut don Louis ?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau cousin, méchante ! et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infâme, abominable ?

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort ;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurois pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez long-temps avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai. Ce fut donc hier au soir
Que le bon don Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvoit, je le mis dans la salle :
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale ;
Mais le drôle qu'il est, entra bon gré mal gré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre père Fernand : vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat don Louis se sauva
Dedans votre balcon, qu'entr'ouvert il trouva :
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes ;
Avecque le vieillard trop long-temps vous causâtes.
Cependant don Louis le balcon habitoit,
Où de vos longs discours peu content il étoit.
Enfin, quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout temps encline à l'œuvre pie,

Je l'allai délivrer très charitablement.
Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.
Je dis : *Nescio vos*, et lui chantai goguette,
Disant : allez chercher votre dariolette.
Une autre l'eût servi, car il parloit des mieux,
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
En m'appelant mon cœur, ma chère Béatrix,
Il m'eût mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage....
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié:
Mais dans vos intérêts je ne connois personne :
Brebis partout ailleurs, je suis une lionne;
Et lui, sitôt qu'il vit que ce n'étoit plus jeu,
Que de fine fureur j'avois la face en feu,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue,
Où j'entendis crier, tôt après : *tuè, tue!*
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée :
Je fondois mon bonheur dessus votre hyménée;
Et si de don Juan qu'on dit être venu,
Mon zèle à vous servir pouvoit être connu,
Je n'espérois pas moins.

ISABELLE.

Quoi! don Juan encore?
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un don Louis, m'est par vous allégué!

Prétendez-vous par-là me rendre l'esprit gai ?
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous voie.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

BÉATRIX, *seule.*

Au diable don Louis ! c'est là que je t'envoie.
Maudit soit le badaud et l'amoureux transi !
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse ?

SCÈNE III.

D. FERNAND, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Qu'avez-vous, Béatrix ? vous faites la pleureuse.

BÉATRIX.

Votre fille me chasse, et si je n'ai rien fait,
Que lui représenter qu'elle doit, en effet,
Agréer don Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort :
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort.
Faites-la moi venir.

(Béatrix sort.)

SCÈNE IV.

D. FERNAND, *seul.*

Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu :
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille;
C'est-à-dire, pour rien.... Mais j'aperçois ma fille.

SCÈNE V.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Ce n'est pas la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et ballets:
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade,
Car j'espère aujourd'hui don Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux;
Moi, j'espère la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?
Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez belle!
Ah! que si je croyois mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verroit souffleté;
Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirois de lis et fanerois de roses!
Vous voulez volontiers quelque godelureau;
Qui méthodiquement vous lèche le morveau;
Un faiseur de recueils, un débiteur de rimes,
Un de ces libertins qui causent aux Minimes,

Un plisseur de canons, un de ces fainéants
Qui passent tout un jour à nouer des galants,
Ou se faire traîner couché dans un carrosse....
Si je lui faisois plaie, ou du moins une bosse,
Ne ferois-je pas bien? Qu'en dis-tu, ma raison?
Puis-je oublier sa faute, à moins d'être un oison?

(*Isabelle rit.*)

La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure;
Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure!
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi;
Et parce qu'elle rit, je m'en vais rire aussi.

(*Il rit.*)

Peste! que je suis sot!

ISABELLE.

Je confesse, mon père,
Que vous avez raison de vous mettre en colère;

(*Lui montrant un portrait.*)

Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

D. FERNAND, *prenant le portrait.*

Vous jugez donc d'un homme en voyant son portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage,
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.

(*Regardant le portrait.*)

Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendard.
Où diable ai-je pêché ce détestable gendre?
Et comment don Fernand a-t-il pu se méprendre?

Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid ;
Mais pourtant... mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on estime à la cour ce Juan d'Alvarade.

(*Lui rendant le portrait.*)

Or bien promettez-moi, sans faire de boutade,
Que vous le traiterez partout civilement,
Et moi je vous promets, foi d'homme qui ne ment,
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras de donner bon remède...
Mais une dame vient qui ne se veut montrer.
Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander si nous sommes visibles ?
Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles.

SCÈNE VI.

LUCRÈCE *voilée*, D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

MADAME, sans vous voir et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

LUCRÈCE, *à don Fernand.*

Je n'attendois pas moins d'une âme si civile.
Je viens, ô don Fernand ! chez vous chercher asile ;
Mais puis-je, sans témoin, vous conter mon malheur ?

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

(*A Isabelle.*)

Oui-da. Retirez-vous.

(*Isabelle sort.*)

SCÈNE VII.

D. FERNAND, LUCRÈCE.

LUCRÈCE, *à part.*

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes.
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes,
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soupirs.
Pleurez donc, ô mes yeux! soupirez, ma poitrine!

D. FERNAND, *à part.*

Parbleu! cette étrangère est de fort bonne mine.

LUCRÈCE, *à don Fernand, se jetant à genoux.*

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aie obtenu le secours que j'espère.

D. FERNAND.

Ce style est de roman, et je vous en révère.

(*Il la fait relever.*)

Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu roman.
Quant est de moi, j'estime Amadis grandement.

(*Lucrèce lève son voile.*)

Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;
De refuser aussi personne ne m'accuse.
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRÈCE.

Il faut donc, ô Fernand! que je vous importune
Du récit de ma race et de mon infortune.
Pour ma race bientôt vous en serez savant;
Car mon père défunt m'a dit assez souvent,
Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connoissoit pour brave gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet : je les sais bien par cœur;
Ils sont très à propos, et d'un très bon auteur:
Toujours d'un bon auteur la lecture profite,
Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRÈCE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer, et pour l'un et pour l'autre.
Hélas! fut-il jamais destin pareil au nôtre!
Car ma mère, en travail, quand je naquis, mourut;
Mon père, de regret, quand mon amour parut.
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous trève à ma triste pensée?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avoit;
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit:
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance;
Mais, hélas! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux frères n'étoient pas moins de lui chéris,
Car le ciel les avoit traités en favoris.
Je vivois avec eux contente et fortunée;
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée!
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos,
Fit voir en nos tournois qu'il avoit peu d'égaux.

Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée ;
Je souffris son abord, et j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé :
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai.
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas ! un frère me ravit,
Et que d'affliction mon père le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme,
(L'amour avoit banni la raison de mon âme)
J'adorois en esprit mon infidèle amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée.
Je quitte mes parents, et, comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.
Hélas ! il m'avoit dit qu'il me seroit fidèle.
Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien,
La beauté bien souvent est un foible lien !
J'en suis, ô don Fernand, un exemple effroyable ;
Car pour avoir cru trop un tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux et triompha de moi,
Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas ! que contre moi le ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté,
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne !
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat ! car l'autre jour il parut à mes yeux ;

Mais je ne le pus joindre, et je n'ai pu connoître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître
Que le ciel à mes yeux ne devroit plus cacher,
Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier remède:
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sais bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez:
Je n'alléguerai point mon père et sa mémoire;
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur.

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de monsieur votre père;
Il me faisoit l'honneur de m'appeler son frère:
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, D. FERNAND, LUCRÈCE.

BÉATRIX.

Monsieur votre neveu demande avec instance
De vous entretenir pour chose d'importance.

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

Madame, je reviens à vous dans un moment...
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.

(*Lucrèce et Béatrix sortent.*)

SCÈNE IX.

D. FERNAND, *seul.*

Cette femme est la sœur de mon gendre, où je meure!
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir;
Nous ne laisserons pas, de tout notre pouvoir,
De chercher son amant et la tirer de peine.

SCÈNE X.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. FERNAND.

Eh bien! cher don Louis, quelle affaire vous mène?
En quoi puis-je servir un si brave neveu?

D. LOUIS, *tenant un billet.*

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avois sur les bras une grande querelle:
Je sais bien pour chercher un conseillér fidèle,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre;
Jusques au dégaîner je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet?...

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc: aussi-bien j'ai perdu mes lunettes,
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS *lit le billet.*

« Le jeune frère de celui
« Que vous avez tué, pour quelques amourettes
« Part de ce pays aujourd'hui,
« Pour aller en cour où vous êtes:
« Je ne sais pas pour quel sujet;
« Mais je sais bien que vous l'écrire,
« Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
« Est à moi fort bien fait.
« D. PEDRO OSORIO. »

D. FERNAND.

Où fut-ce?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Etoit-ce un cavalier?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier?

D. LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, et durant la nuit noire.

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend, en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle,
Des royales vertus le plus parfait modèle?

Un ami qui faisoit trop d'estime de moi,
M'invita de venir à ce fameux tournoi,
Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six taureaux j'eus assez de fortune :
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir, il me mena voir les dames au bal.
Une beauté m'y prit, et je la pris de même.
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême.
Hélas ! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle :
Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle ;
Et certes je l'aimois aussi sincèrement
Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte et je la vois qui tremble ;
Je me lève et je mets mon épée à la main :
Elle prend la chandelle, et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse.
Sans voir, je pousse, pare ; et, plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement ;
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas ! le jour d'après quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frère de ma maîtresse !
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir !
Le même intime ami qui m'avoit fait venir !
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante,
Depuis deux ou trois mois logeoit chez une tante ?
Comment ne sûmes-nous, devant ce triste jour,
Lui, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour ?
Je veux vous ennuyer d'une plainte inutile.
Il fut toujours celé mon nom en cette ville,

J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
Je sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point;
Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute,
Qu'il tâche à me trouver l'apparence *y est* toute.
Je ne puis le *fuir* sans grande lâcheté;
Je ne puis le tuer aussi sans cruauté;
Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,
Et tout menace ici ma vie et mon estime....
Mais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement.
Eh! qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCÈNE XI.

BÉATRIX, D. FERNAND, D. LOUIS.

BÉATRIX, *à don Fernand.*

Mon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
Et qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle.
Votre gendre est là-bas, beau, poli, frais tondu,
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
Et couvert de bijoux comme un roi de la Chine.

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous avez donc ainsi marié ma cousine,
Sans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé!

D. FERNAND, *à don Louis.*

Oui.

D. LOUIS, *à part.*

Hélas! que ce mot m'a rudement blessé!

D. FERNAND.

atrix, vitement, que ma fille s'ajuste :
donc vite.

BÉATRIX.

J'y cours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. LOUIS, *à part.*

Que le ciel est injuste!

D. FERNAND, *à part.*

! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé!
on neveu l'agresseur! mon gendre l'outragé!
mment donc garantir ma maison de carnage?

SCÈNE XIII.

FERNAND, ISABELLE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

! ma fille, approchez.

D. LOUIS, *à part.*

Que de bon cœur j'enrage!

D. FERNAND.

ons le recevoir.

ISABELLE, *à part.*

Ou plutôt à la mort.

SCÈNE XIV.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX.

(*Don Juan est habillé en valet, et Jodelet en maître.*)

JODELET, *suivi de don Juan.*

Cette chambre est fort belle, et je m'y plairai fort.

ISABELLE, *à part.*

Oh! qu'il étoit bien peint!

D. JUAN, *à part.*

Oh! qu'elle étoit bien peinte!

JODELET, *s'entre-taillant avec un des éperons.*

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

Soyez le bien-venu, monseigneur don Juan.

D. JUAN, *bas, à Jodelet.*

Réponds....

JODELET, *bas, à don Juan.*

Le beau-père a de l'air d'un chat-huant....

(*A don Fernand.*)

Et vous, le bien-trouvé.

ISABELLE, *à part.*

L'agréable figure!

JODELET, *à don Juan.*

Quoi! toujours ce vieillard? ô le mauvais augure!
Je m'en veux delivrer; il me tient trop long-temps.

D. FERNAND, *à part.*

Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET, *à don Fernand.*

Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN, *bas, à Jodelet:*

Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS, *à part.*

La demande est civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux!

ISABELLE.

De quoi donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face, ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle?....
De grâce, don Fernand, que l'on m'approche d'elle!
Ou du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND, *à part.*

Ma fille avoit raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu! qu'en ce pays on est chiche d'épouse!
Ailleurs, j'aurois déja des baisers plus de douze.
(*Il tire rudement par le bras don Fernand, et se met entre lui et Isabelle.*)
Parbleu! je la verrai, dussé-je être indiscret.

D. FERNAND.

O Dieu! qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux, équitable beau-père.
(*A Isabelle.*)
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espère!
Vous me voyez aussi; mais pourrai-je savoir
Si vous preñez grand goût en l'honneur de me voir?

D. LOUIS, *à part.*

C'est fort bien débuter.

D. FERNAND, *à part.*

O l'impertinent gendre!

JODELET.

Ils *rient* tous, ma foi! *rient*-ils de m'entendre?
Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat?
(*A don Juan.*)
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat.
Si je ne suis assis, j'en lécherai bien d'autres.
Là! seigneur don Fernand, faites venir des vôtres:
Vous êtes mal servi; mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND, *à part.*

Mon gendre, encore un coup, n'est, ma foi! qu'un vilain.
(*Haut.*)
Béatrix, vitement, que l'on apporte un siége.
(*Don Fernand, Jodelet et Isabelle s'assoyent. On présente un siége à don Louis, qui ne s'assied pas.*)

JODELET, *à Isabelle.*

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liège?
Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi!
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS, *à part.*

Le joli compliment!

JODELET.

Ce jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose?
Ou si c'est un plaisant?

ISABELLE.

C'est mon cousin germain.

D. FERNAND, *à part.*

Pour le troisième fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN, *à part.*

Ce beau cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans :
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents....
Quoi! vous riez encore?

D. LOUIS, *à Isabelle.*

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point monsieur touchant sa mine;
Il vous a dit tantôt qu'il désiroit savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE, *à don Louis.*

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable,
Et de corps et d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt mille écus, est-ce en argent comptant?
Éclaircissez-nous-en, et vidons cette affaire.

D. LOUIS.

Quoi! seigneur don Juan, vous êtes mercenaire?

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badauds,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. LOUIS.

Dans les Alvarados!.... N'aviez-vous pas un frère?

JODELET.

Oui, qu'un lâche assassin occit, mais par derrière.

D. JUAN, *à don Louis.*

Si don Juan savoit quel est cet assassin,
Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.

Je le déchirerois, le traître ! à belles dents :
Je l'irois affronter entre cent feux ardents.
Mais il tue en voleur, et se cache de même.

D. LOUIS, *à part.*

Vraiment de ce valet l'impudence est extrême !
(*A don Juan.*)
Quelqu'un m'a dit pourtant...

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit ?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur....

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit :
Ce fut en trahison.

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous voyez son audace.

ISABELLE, *à part.*

Qu'avecque sa fureur il conserve de grâce !

D. LOUIS, *à don Juan.*

Vous vous émancipez.

JODELET, *à don Louis.*

Il n'as pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant, et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi ! mon oncle, un valet ?

D. FERNAND.

Eh ! mon dieu, qu'est-ceci ?
Le beau commencement de noces !

JODELET, *à Isabelle.*

Mon souci,
Laissons-les quereller, et disons des sornettes;
Ou bien, si vous vouliez prendre vos castagnettes,
Le plaisir seroit grand.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

Oui, c'en est la saison;
Vous n'avez pas encor visité la maison :
Prenez, monsieur, ma fille.... Ouvrez la galerie
(*A don Louis.*)
Vitement, Béatrix.... Mon neveu, je vous prie....
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous ?

JODELET, *donnant la main à Isabelle.*

Je suis sans compliment.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

C'est fort bien fait à vous.

SCÈNE XV.

D. JUAN, *seul.*

Enfin, dans mes soupçons je vois quelque lumière;
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frère;
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur;
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur;
Avec ce beau cousin, je n'ai plus qu'à me prendre :
C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre.
J'ai su de son valet tirer les vers du nez;
Je saurai bien encore, amants bien fortunés,

Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. LOUIS, ÉTIENNE.

D. LOUIS.

Ne m'importune plus; le sort en est jeté.

ÉTIENNE.

Vraiment ce don Juan est par vous bien traité!
Vous avez abusé sa sœur, tué son frère;
Vous prétendez encore en sa femme?

D. LOUIS.

J'espère
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;
J'espère en don Juan, en sa mine importune,
Et plus que tout cela, j'espère en la fortune....
Bon! voici Béatrix.

SCÈNE II.

BÉATRIX, ÉTIENNE, D. LOUIS.

BÉATRIX.

Ah! monsieur, est-ce vous?

ÉTIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau! roi de filous!
Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Eh bien ! que fait le gendre ?

BÉATRIX.

[illegible] sujet où l'on peut bien s'étendre.
[illegible], tantôt qu'on a dîné,
[illegible] comme un diable, et s'est déboutonné ;
[illegible] au cabaret, qui joint la vieille salle,
[illegible] de son long sur une natte sale.
[illegible] après il s'est mis à ronfler :
[illegible] cheval mieux renifler,
[illegible] en tremble, et les verres s'en cassent.
Mais si je vous disois les choses qui se passent....

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix !

BÉATRIX.

Mon pauvre don Louis !

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous ; mais ce n'est qu'en promesse.
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Ah ! non, je veux mourir ! Demande à ce valet
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet ?
Mais je reçois demain quatre ou cinq cents pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien. Écoutez donc la chose en trois paroles ;
J'ai hâte. Don Fernand votre oncle est enragé,
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chère Isabelle également enrage,
Jusque-là qu'elle en a souffletté son visage.

Le temps est, ou jamais, de jouer votre jeu :
Il faut battre le fer, tandis qu'il est au feu ;
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerai pas de votre affaire un double.
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir ;
Promettez comme quand on ne veut pas tenir ;
Employez hardiment votre meilleure prose ;
N'oubliez pas le lis, n'oubliez pas la rose ;
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux ;
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux ;
Puis sur vos grands chevaux monté comme un Saint-George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,
Que don Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se pend.
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste ;
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste.
Ne vous étonnez point : elle fera beau bruit ;
Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or, si vous en tirez la moindre lacrymule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule !...
Vous riez, don Louis, de ce diminutif ?
Dame ! nous en usons et du superlatif.
Un certain jeune auteur, qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon cousin le libraire,
M'apprend tous ces grands mots... Mais adieu, je m'enfuis ;
J'ai causé trop long-temps, maudite que je suis !
Car voici ma maîtresse et son père avec elle.
(*D. Louis se cache.*) (*A Étienne.*)
Cachez-vous en ce coin.... Et vous, Jean de Nivelle,
Sauvez-vous vitement.

ÉTIENNE.

Adieu donc, faux teston !

BÉATRIX, *le poussant par les épaules, et sortant avec lui.*

Je te hâterai bien, si je prends un bâton.

SCÈNE III.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Plutot mourir cent fois que fausser ma parole!

ISABELLE.

Mais mon père....

D. FERNAND.

Mais quoi! vous êtes une folle:
Tout ce que vous pouvez seulement espérer,
Est que je pourrai bien vos noces différer;
Car a-t-on vu jamais affaire plus mêlée?
Ma foi! j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon gendre est offensé; je le dois être aussi.
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici?
Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre?
Ventre de moi! partout il y va bien du nôtre!
L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi! ce fut don Louis qui lui tua son frère?

D. FERNAND.

Oui, ce fut don Louis; et, ce qui désespère,
La sœur de don Juan m'implore contre lui.
Lui puis-je honnêtement refuser mon appui?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême,
Contre un homme qu'il a doublement offensé;
Et cet homme est mon gendre. Et moi, pauvre insensé!

Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre.
Oui, ma foi ! j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu. Je vais tâter mon gendre là-dessus.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, *seule.*

Et moi, je vais pleurer ma triste destinée!
O ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'étoit-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui, ciel ! c'étoit assez, pour être malheureuse,
Mais vous voulez encor que je sois amoureuse.
Ah ! c'est trop me haïr que de me faire aimer
Un que je n'oserois à moi-même nommer....
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi pour qui je suis, faut-il que je t'abhorre,
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit joint ?
Ce don Louis, qui m'aime, et que je n'aime point....
Oui, bien loin de t'aimer, je te hais, misérable....
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun don Louis ;
Regarde, au prix de moi, de quel heur tu jouis :
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu ;
Et tu te plains encor comme si c'étoit peu !
Va, va, console-toi : ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse ! et je n'ose le dire ;

Et, de plus, je te hais : j'ai ce mal plus que toi ;
Et, de plus, don Juan sera maître de moi.
Ainsi je hais, je crains, et je suis amoureuse.
Avec ces passions, puis-je être bien heureuse ?
Hélas ! de tous ces maux qui me délivrera ?

SCÈNE V.

D. LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira :
Oui, de ce don Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers don Louis votre humeur est changée ;
Puisque de don Louis, autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé :
Commandez donc, madame, et bientôt cette épée
Dans le sang odieux de don Juan trempée,
Vous fera confesser, devant la fin du jour,
Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O Dieu ! me proposer des crimes de la sorte !
Sors d'ici, malheureux ! sors devant que je sorte
D'une indigne pitié que presque malgré moi
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable ?
Ah ! ne te flatte point dedans ta passion ;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t'en à Burgos faire des perfidies ;
Va, va-t'en à Burgos jouer tes tragédies :
Vas-y tromper la sœur, et tuer le germain,
Et me laisse en repos, exécrable inhumain !

Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle!

D. LOUIS.

Ah! si jamais....

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits!
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCÈNE VI.

BÉATRIX, D. LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu! parlez bas; don Fernand et le gendre
Sont dessus l'escalier : ils vous pourroient entendre.
Je ne vois pas comment avec facilité
Don Louis sortira, car, de l'autre côté,
Son suffisant valet, avec sa bonne mine,
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc?

D. LOUIS.

Si j'osois....

ISABELLE.

Laisse-moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux....

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi....
Béatrix.

BÉATRIX.

Par ma foi! je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre chambre....

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvu qu'il soit loin de mes yeux.

(Béatrix fait entrer don Louis dans la chambre d'Isabelle.)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appelez bien haut effrontée, impudente!

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, ISABELLE, D. FERNAND; JODELET ET D. JUAN, *dans le fond du théâtre.*

ISABELLE, *bas, à Béatrix.*

J'entends bien : cet avis n'est pas d'une imprudente;
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.

(Haut.)

Vraiment, vous me donnez une belle leçon!
Êtes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osez tenir un si hardi langage?
Don Juan n'est pas beau, don Juan vous déplaît;
Laissez-là don Juan, je l'aime comme il est.
Ah! vraiment, Béatrix la sotte, si mon père
Apprend ce bel avis....

D. FERNAND, *s'approchant, à Isabelle.*

Vous êtes en colère?

ISABELLE.

C'est pour certain bijou qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET, *s'approchant, à Isabelle.*

Non, non, à d'autres! non, j'ai le tout entendu.

(*A Béatrix.*)

Vous ne m'aimez donc pas, madame la traîtresse!
Et vous me desservez auprès de ma maîtresse?
Ah! louve! ah! porque! ah! chienne! ah! braque! ah! loup!
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou!
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse!
Qu'avec ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse!
Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.

D. FERNAND, *à Béatrix.*

Retirez-vous d'ici, sotte, mal-avisée!

JODELET.

Ne vous en servez plus; ce n'est qu'une rusée:
Je la garantis telle.

D. FERNAND, *à part.*

O Dieu! je meurs de peur
Que ce maître brutal n'aille trouver sa sœur:
Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse....

(*A Jodelet.*)

Je vous quitte un moment pour affaire qui presse.
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien; allez-vous-en.

(*Don Fernand sort.*)

SCÈNE IX.

D. JUAN, JODELET *assis*, ISABELLE *assise*, BÉATRIX.

JODELET, *à Isabelle.*

En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente !
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante
Comment dans votre cœur don Juan est logé ?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise :
Je n'avois dans l'esprit que de l'aversion ;
Le dédain seulement étoit ma passion.
Mais, hélas ! croyez-moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue ;
Et bien que mon amour, à nul autre second,
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire, je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime :
Car votre amour du mien ne peut être le prix,
Encore que par vous mon cœur se trouve pris ;
Bien qu'à vous et chez vous est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi ! j'entends bien peu ce discours raffiné :
Je connois seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie.

Vous doutez de ma flamme ? oui, j'aime, encore un coup :
Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup.
Alors qu'en vous voyant, j'aperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble ;
Je brûle de désir, et je tremble de peur :
Vous causez à la fois ma joie et ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare ?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare ;
Et si je le disois, au lieu de m'alléger,
Au lieu de me guérir, je serois en danger.
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'âme,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire, partout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

Mentends encore moins ce discours-ci que l'autre.

(*A part.*)

Je connois seulement que l'amour la rend nôtre ;
Que la pauvrette brûle à notre intention,
Car elle me lorgnoit avec attention.

(*Haut.*)

Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire....

(*A part.*)

Parbleu ! pour achever je ne sais comment faire.
Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour ;
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais, monsieur....

JODELET.

Mais, faquin ! vous voudriez peut-être
Me donner des conseils. Suis-je pas votre maître ?

Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux?
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux?

D. JUAN, *s'asseyant à côté d'Isabelle.*

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houpelande!
Çà radoucissez-vous, sans faire le railleur;
Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur.
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
Quelques réflexions sur chose qui n'importe.

(Don Juan et Isabelle se parlent bas.)

BÉATRIX, *à part.*

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit don Louis? Malepeste du fou!

JODELET, *à part.*

Mais n'est-ce point aussi madame son étoile
Qui la pousse sur nous, comme on dit, à plein voile?
La fortune, ma foi! s'iroit rire de moi,
Si, m'offrant tel bonheur, je ne vous l'empaumoi;
Mon maître, que sait-on, peut en être bien aise;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise....
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front:
Par derrière elle est chauve, et ressemble une gogue;
Mais qui l'eût jamais dit qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour? il faut en profiter;
Et quand nous serons seuls je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.

(A don Juan.)

Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire?
Vous parlez à l'oreille: ah! vraiment, maître sot!
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D. JUAN.

J'ai cru que parlant haut, je pourrois vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN, *à Isabelle.*

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion;
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction.
Je ne suis pas ici ce que je devrois être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.
Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
Mon âme, je l'avoue, est de frayeur saisie;
En un mot, je me sens épris de jalousie.
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès,
Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès?

JODELET.

Otez-vous vitement, je tiens une pensée
(*A Isabelle.*)
Qui vaut son pesant d'or.... Si mon âme insensée,
Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
Pouvoit s'émanciper.... Ah! je ne la tiens plus;
Elle m'est échappée.... Adorable Isabelle!
Le plaisir que je prends, en vous voyant si belle,
M'a séché la mémoire et troublé les esprits....
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix!
Qui me porte guignon. Allons vite, qu'on gille!
(*A don Juan.*)
Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile;
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi! seul? qu'en diroit-on?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix....

JODELET.

Je n'en veux point démordre.

(*Il fait sortir Béatrix.*)

SCÈNE X.

D. JUAN, JODELET, ISABELLE.

JODELET, *à Isabelle.*

Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre;
Puis, je n'ai pas encor visité le balcon.
Allons y prendre l'air : on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

D. JUAN, *à part.*

Quel diable de dessein peut avoir ce maroufle?
Je le veux observer.

(*Il se retire et se cache.*)

SCÈNE XI.

JODELET, ISABELLE.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez; je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui! vous ne bougerez. Ah! c'est trop de mystère;
Savez-vous que je suis un homme très colère?
Çà donc, vite, qu'on vienne.

(*Il veut la contraindre à le suivre.*)

ISABELLE.

O Dieu ! quel insolent !
Quoi ! me tirer ainsi d'un effort violent ?
Et je puis vivre encore ? ô fortune cruelle !
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que, pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

JODELET.

Ah ! ma reine, de grâce....

ISABELLE.

O le dernier des hommes !
Sache, si ce n'étoit les termes où nous sommes,
Que je t'arracherois et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains....

JODELET.

Mais plutôt faites mieux ;
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ah ! je suis enragée !...
Quoi ! je n'étois donc pas déjà trop outragée !
Laissons-là ce brutal.

(*Elle s'échappe de ses mains et se sauve.*)

SCÈNE XII.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN, *le surprenant.*

Ah ! ah ! maître vilain !
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue!
Tu railles donc, pendard! et tu crois que je joue?
Infâme! sac à vin! insolent! effronté!
Tu te repentiras de ta témérité!
(Il lui donne des coups de pied et de poing.)

JODELET.

Ah! mon maître!

D. JUAN.

Ah! coquin!

JODELET.

Ah, la tête! ah, l'épaule!
Ah! de grâce, seigneur!

D. JUAN.

Si j'avois une gaule,
Je te ferois crier d'une étrange façon.
Mon dieu! c'est elle-même.

SCÈNE XIII.

ISABELLE, JODELET, D. JUAN.

JODELET, *se jetant sur son maître, et le battant à son tour.*

Et comment, beau garçon!
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle?
Tu ne la trouves donc que passablement belle?
Maître grimpe-potence! et par haut et par bas,
Et des pieds et des mains....

ISABELLE.

Eh! ne le frappez pas.

D. JUAN.

Ah! bourreau!

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau?
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau....
(*A don Juan.*)
Tu ne la trouves donc que passablement belle?
Et d'esprit, elle n'est aussi que telle quelle?

ISABELLE, *à part.*

Il me hait donc, l'ingrat! ah! c'est pour en mourir!

D. JUAN, *à part.*

Je ne puis différer, je vais me découvrir.
(*A Isabelle.*)
Enfin, je ne suis plus....

JODELET, *le repoussant.*

Loin, loin d'ici, profane!
N'attends plus rien de moi, si ce n'est coups de canne....
(*A Isabelle.*)
Puis-je pas, le chassant, retenir son habit?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,
(*A part.*)
Qu'il ne soit point chassé... Ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN, *à part.*

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître!
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange!
(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, D. JUAN.

ISABELLE.

JODELET !

D. JUAN.

Madame ?

ISABELLE, *à part.*

Je rougis, et ne sais que lui dire.

(Haut.)

Je vous nommois tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avois de l'amour pour vous ; n'en croyez rien.
Ce n'est qu'à don Juan que je voulois du bien :
Vous étiez don Juan alors ; mais, à cette heure,
Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Ah ! madame, je meure,
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir don Juan quelque jour votre époux !

ISABELLE, *à part.*

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus désirée ;
J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content ; car c'est ma passion.

(Elle se retire au fond du théâtre, pour parler à Béatrix.)

D. JUAN, *à part.*

Oui, je serois content, trop aimable Isabelle,
Si j'étois assuré que vous fussiez fidèle.

Mais, hélas! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend.
(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il s'en est donc allé, le mignon de couchette?
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le seigneur don Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,
Et viens me retrouver au jardin.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

BÉATRIX, LUCRECE.

BÉATRIX, *à part.*

Malheureuse!
Ne vois-je pas sortir cette dame pleureuse?
A qui diable en veut donc ce fantôme hideux?
Peste soit de la dame et du sot amoureux!
(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LUCRÈCE, *seule, voilée.*

Ce procédé nouveau me surprend et m'étonne;
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment;
Et comme si c'étoit trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asile,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller.
Tout ceci me paroît de fort mauvais augure;
Mais je leur veux montrer une autre procédure :
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir;
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle :
Elle est ouverte, entrons, et prenons congé d'elle....
Mais j'y vois, ce me semble, un homme.... O Dieu! c'est lui:
Je ne puis l'éviter.

SCÈNE XVIII.

D. LOUIS, LUCRÈCE.

D. LOUIS, *à part.*

Je pense qu'aujourd'hui
Béatrix a dessein de faire ici mon gîte....

(*A Lucrèce, la prenant pour Isabelle.*)

Mais, ô chère Isabelle! où courez-vous si vite?
Je ne suis pas ici pour vous persécuter.
Quoi! vous ne voulez pas seulement m'écouter?

Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.
Hélas ! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Bourgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux :
Vous m'avez reprochè ma flamme criminelle,
Comme si je trouvois quelque autre fille belle,
Après vous avoir vue, où celle que j'y vi,
Dont pour passer le temps je me feignis ravi,
Ne posséda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimoit charmants, et qui ne l'étoient guères,
Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,
Et ce fut par pitié que je me contraignis
A passer quelques nuits, devisant avec elle :
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle ;
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRÈCE, *levant son voile.*

Ah ! je t'en veux apprendre, infâme ! la voici,
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimoit tant, et que tu n'aimas guères ;
Qui te hait maintenant, et qui te haïra,
Qui, morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher partout, amant impitoyable,
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit :
Sans feindre de l'aimer, oui, traître ! il le falloit ;
Et ne l'appeler pas et ton âme et ta reine.
Hélas ! j'aurois un frère, et je serois sans peine ;
Au lieu que je me vois par cette trahison,
Sans honneur, sans appui, sans frère et sans maison.

(*D. Louis veut sortir.*)

Tu penses m'échapper, homicide ! parjure !...
Au secours ! à la force !

D. LOUIS.

Ah! madame, je jure
Que vous serez contente.

LUCRÈCE.

Ame double et sans foi!..

SCÈNE XIX.

D. JUAN, LUCRÈCE, D. LOUIS.

D. JUAN.

Quel désordre est ceci?

LUCRÈCE, *reconnoissant son frère.*

Dieu! qu'est-ce que je voi?

D. JUAN, *reconnoissant sa sœur.*

N'est-ce pas là ma sœur?

LUCRÈCE.

N'est-ce pas là mon frere?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colère.

D. LOUIS.

A qui donc en veut-il?

D. JUAN, *à part.*

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur; je n'ai pas avéré
Tout-à-fait mes soupçons : commençons donc par elle
(*Haut.*)
Malheureuse!

LUCRÈCE, *à don Louis, lui demandant du secours.*

Ah! seigneur.

D. LOUIS, *à don Juan.*

J'entreprends sa querelle,

Encore qu'elle cherche à se venger de moi;
Mais quel droit prétends-tu sur elle?

D. JUAN.

Je le doi.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet?

D. JUAN.

Don Juan est mon maître!
Son honneur est le mien.

LUCRÈCE, *à part.*

Il se cèle peut-être
Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi! me voir quereller
Deux fois par un valet!

(*Lucrèce veut sortir.*)

D. JUAN, *la retenant.*

Ah! non, pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRÈCE.

Vous allez tout savoir.
J'entrois dans cette chambre, et c'étoit pour y voir
Isabelle. J'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris. Las! encore j'en tremble!
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne sais. Le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié; mais je crois que sans votre venue...

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue:
Je veux fermer la porte.

LUCRÈCE, *à part.*

Hélas! je meurs de peur!

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

Il faut, ô don Louis! faire voir sa valeur.

D. LOUIS, *à don Juan, mettant l'épée à la main.*

Tu mourras de ma main.

D. JUAN, *joignant le fer.*

Je vous tiens.

LUCRÈCE.

Je suis morte.

(*On entend frapper à la porte.*)

D. LOUIS.

On frappe... On vient à nous.

D. JUAN.

Achevons; il n'importe.

SCÈNE XX.

D. LOUIS, LUCRÈCE, D. JUAN, D. FERNAND, ISABELLE ET BÉATRIX, *dehors.*

D. FERNAND, *dehors.*

Il la faut enfoncer.

LUCRÈCE.

Je ferai bien d'ouvrir.

(*Elle va pour ouvrir la porte.*)

D. JUAN, *bas, à sa sœur.*

N'ouvre pas. Si par toi l'on peut me découvrir!...

LUCRÈCE, *criant.*

Ah! seigneur don Fernand, appelez tous les vôtres.

D. FERNAND, *enfonçant la porte.*

Arrêtez! Par la mort! le premier de vous autres

Qui ne rengaînera, je serai contre lui....
O Dieu! que d'embarras m'accablent aujourd'hui!
(*A don Louis.*)
Qui vous a mis ici, mon neveu? Vous, Lucrèce,
(*A don Juan.*)
Qui vous a découverte?... Et vous, quel mal vous presse
Qui n'avez fait encore ici que quereller?

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous allez tout savoir.

D. JUAN, *l'interrompant.*

Non, laissez-moi parler.
(*A don Fernand.*)
Je le sais mieux que lui. Mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucrèce se cache;
Si don Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,
Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Écoutez si j'ai tort.
Je suis ici couru que l'on crioit bien fort.
Lucrèce avoit trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Don Louis dans la chambre où se couche Isabelle;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui:
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,

Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS, *s'élançant sur lui.*

Ah ! c'est pour un valet trop de raffinement.

(*Don Fernand les sépare.*)

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout : il faut assurément,
Mon maître étant époux de madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucrèce ou pour elle.
Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux.
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
Puisque dans tous les deux il peut aller du nôtre,
D'achever don Louis ou pour l'une ou pour l'autre.

D. LOUIS, *s'élançant encore.*

D'achever ! tu n'as pas encore commencé.

D. FERNAND *les sépare.*

Arrêtez, don Louis ! vous êtes insensé !...
Jodelet ! ah ! voici la plus étrange affaire
Dont on ait oui parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire ;
Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Ah ! mon cher Jodelet,
Remettez votre épée.

ISABELLE, *à part.*

Il faut que ce valet
Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne sauroit jamais vider notre querelle.
Mais, pour l'amour de vous, j'ose bien hasarder
Un moyen qui pourra les choses retarder ;

C'est que vous me fassiez chacun une promesse:
Vous, seigneur don Fernand, de remettre Lucrèce
Au pouvoir de son frère alors qu'il le voudra;
Vous, seigneur don Louis, alors que l'on pourra,
De vous couper la gorge avec don Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi, je ne puis, sans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que don Juan n'est pas autre que moi,
Si ce n'est que bientôt don Juan vous assomme:
Vous savez si je suis ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous désirez.
(*A don Louis.*)
Mon neveu!

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je donne ma parole.

D. JUAN, *à don Fernand.*

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que don Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment, vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre?

D. FERNAND.

Oui; venez.

D. JUAN, *à part.*

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LUCRÈCE, ISABELLE.

LUCRÈCE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle:
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi! vous pensez donc ainsi nous échapper?
Le bonhomme n'est pas si facile à tromper:
Il s'en est bien douté; mais tantôt il espère
De vous raccommoder avecque votre frère.
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRÈCE.

Mon frère ne se peut fléchir que par sa mort.
Délivrez-vous plutôt de cette infortunée:
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée;
Car (vous dirai-je enfin la chose comme elle est?)
Don Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paroît.

ISABELLE, *apercevant Jodelet.*

Ah! le voici venir: cachez-vous, je vous prie;
Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver.
Cependant je me cache ici pour l'observer.

(*Lucrèce sort, et Isabelle se cache.*)

SCÈNE II.

JODELET, *seul, en se curant les dents.*

Soyez nettes, mes dents; l'honneur vous le commande:
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.
L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Sitôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit, la main sur le rognon:
Fi! cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, seigneur:
Qui m'avez fait un misérable
Qui préfère l'ail à l'honneur.
Soyez nettes, mes dents, etc.
Que ce fut bien fait au destin
De ne faire en moi qu'un faquin
Qui jamais de rien ne s'offense!
Ma foi! j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du gredin,
Ni que du prélat en l'église,
Ni que du prince en un État;
D'être peu, beaucoup je me prise:
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.
Soyez nettes, mes dents, etc.
Quand je me mets à discourir
Que le corps enfin doit pourrir,
Le corps humain, où la prudence
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi! cinq doigts mis sur une face,

Doivent-ils être un affront tel
Qu'il faille pour cela qu'on fasse
Appeler un homme en duel?
Soyez nettes, mes dents, etc.
Un barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain;
Et dans son métier un grand ase,
Alors que tel barbier vous rase,
Vous gâte un visage humain.
Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort
Que tu t'en fais tenir à quatre?
Un soufflet vaut bien un mort.
Soyez nettes, mes dents, etc.
Pour moi, j'estime moins qu'un chien
Celui qui n'aime ici bas rien
Que botte en tierce ou botte en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien:
Faut-il qu'en duels on abonde
Pour quelque injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit?
Soyez nettes, mes dents, etc.
Messieurs les lions rugissants,
Qui vous allez *éclaircissants*,
Au gré de votre jeune bile,
Sachez qu'aux champs comme à la ville,
Un soufflet vaut mieux que cinq cents;
Puisque soufflets les déshonorent,
Ou les hommes sont insensés,
Ou messieurs les vivants ignorent

Quels sont messieurs les trépassés.
Soyez nettes, mes dents; l'honneur vous le commande;
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

SCÈNE III.

BEATRIX, JODELET.

BÉATRIX, *tenant une clef.*

Ah! seigneur don Juan, l'on vous a bien cher[illegible]

JODELET.

L'on me devoit trouver; je n'étois pas caché.
Et qui sont ces chercheurs?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-père;
Et l'autre, don Louis, fils de son défunt frère:
Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre.
Quelle clef tenez-vous?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre;
Don Fernand vous destine un autre appartement,
Où vous serez bien mieux et plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

O chère Béatrix!
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris?
De tout temps je me trouve enclin aux Béatrices;
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout temps les seigneurs don Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vîntes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BÉATRIX, *lui présentant la clef.*

Ah! prenez-la donc vite.

JODELET, *prenant la clef.*

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX, *voulant s'échapper.*

Tarare! suivez-moi; j'y vais tout de ce pas.

JODELET, *la retenant.*

Larronesse des cœurs! tu n'échapperas pas.

(*Béatrix se débarrasse de Jodelet, et se sauve.*)

SCÈNE IV.

JODELET, *seul, à Béatrix qui fuit.*

Las! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une nymphe fuyarde?

SCÈNE V.

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

Quoi! seigneur don Juan, vous courez Béatrix?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future;
Plus grand'dame que vous est madame nature:
Je suis son serviteur, et le fus de tout temps;
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contents.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.

(*Isabelle sort.*)

SCÈNE VI.

JODELET, *seul.*

MA foi! je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une maraude
Ne se doit point prier; mais il faut, à la chaude,
La gripper aux cheveux, la saisir au collet;
Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet;
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade.
Tout homme de bon sens doit, dit-il, en user,
Pour la mettre en état de ne rien refuser...
Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

Je vous cherche partout, don Juan.

JODELET.

Que désire
L'équitable Fernand, de son humble valet?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non, mais devant la nuit je le verrai, possible.

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose?

D. FERNAND.

Il faut absolument...
(Pensez bien qu'à regret...)

JODELET.

Que faut-il? vitement.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe?

D. FERNAND.

Oui; mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non, en cette sorte,
Il m'importe beaucoup. Mais si, sans résister,
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

D. FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Don Fernand, vous montrez ici peu de cervelle :
Il faut que vous soyez, certes, un maître fou !

D. FERNAND.

Courage, don Juan ! Mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage ?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savois point, et ne voulois savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir ;
Et que, si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut, sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir l'épée à la main
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance ;
Vous devez vitement en faire la vengeance.

JODELET.

Fut-ce la nuit ?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra :
Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra,
Que pourrois-je durer contre un tel matamore ?
Et, de plus, voulez-vous que je vous dise encore
L'avantage qu'auroit ce dangereux garçon ?
C'est que cet enragé sait déja la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, don Juan, avoir bien du courage?

JODELET.

Oui-da! j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.
Dites-moi seulement où le trouvera-t-on?
Est-il bien loin d'ici? Se fera-t-il attendre?
Savez-vous son logis? Le pourra-t-on apprendre?
Et son nom, quel est-il?

D. FERNAND.

Don Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi! c'est votre neveu? je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom, qui m'est si vénérable:
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds, où je le trouverai;
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encore; une seconde offense
Vous devroit contre lui porter à la vengeance:
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort.

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait le serment (et n'en déplaise aux dames)
De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau père cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-père trop hargneux, beau-père trop farouche,

Beau-père assassinant et beau-père éternel,
Qui me vient proposer un acte criminel;
Que vous a déja fait un misérable gendre,
Que vous tâchez déja de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzébuth, qui vous puisse emporter!
Vous auroit-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'étoit que d'un simple homicide....
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide;
Et le faire devant la consommation,
Est, certes, don Fernand, très cruelle action.

D. FERNAND.

Votre valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle!
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frère, ni pour sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur de se battre, et je meure,
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure!

D. FERNAND.

Je vous croyois vaillant; je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux mon frère
Laisse-moi donc en paix, homme, singe, ou beau-père!

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chimène!

D. FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été!

JODELET.

Je suis, ô don Fernand! de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très fidèle,
Et je le suis aussi de madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et, hors de ma maison,
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCÈNE VIII.

D. JUAN, D. FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, don Fernand, qui vous met en colère?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi....

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-père.

(*Don Fernand menace Jodelet, qui sort.*

SCÈNE IX.

D. FERNAND, D. JUAN.

D. FERNAND.

Éloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit
Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance.
Même il m'a quasi dit qu'il a perdu le cœur :
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,

Trop fidèle valet d'un trop timide maître;
Montrez-lui vivement quel homme il devroit être.
Qu'étant de don Louis doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable,
Que cette offense aussi n'est guère supportable.
Montrez-vous bon ami; montrez-vous bon valet:
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre.
Si j'étois offensé comme lui doublement,
On verroit don Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertue;
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vais le trouver.

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître don Juan doit-il tirer vengeance?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout; le voici qui s'avance.
(Il sort.)

SCÈNE X.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN.

Or çà! mon Jodelet, dis moi, sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

JODELET.

S'en est-il allé donc?

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux; que je meure,
S'il ne m'a quasi fait enrager tout-à-l'heure!
Seigneur, il n'est plus temps de se plus déguiser;
Le faire plus long-temps ce seroit niaiser:
Don Louis en feroit une pièce pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié?

D. JUAN.

Sans lui dire
Que j'étois don Juan; oui, je l'ai défié,
Et, ma foi! je m'étois toujours bien défié
Que ce jeune galant cajoloit Isabelle.
Enfin, je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et, sans un accident que je te dois celer,
Nous nous fussions battus, au lieu de quereller;
Et je n'ai seulement l'affaire différée,
Qu'attendant que je voie un peu mieux avérée
Une chose qui n'est encore en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage et de dépit;
Car, enfin, ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire:
Puis j'ai quelques raisons pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie:
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie.
Don Louis en l'honneur vous offense bien fort;
De vous expliquer mieux la chose, j'aurois tort:
Elle ne peut quasi s'entendre, ni se dire;
L'un et l'autre l'augmente, et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Ah! ne me la dis point, je la devine assez.
Mais que tous mes malheurs, et présents et passés,
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage,
Et qui le sait encor?

JODELET.

Tout le monde.

D. JUAN.

Ah! j'enrage!
Ah! maintenant, fureur, je m'abandonne à vous....
Et don Fernand est-il pour nous ou contre nous?

JODELET.

Don Louis est son sang; mais pour l'honneur du vôtre,
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre:
Il veut que don Louis vous en fasse raison,
Et don Louis m'attend près de cette maison,
Qui me croit don Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue.
Mais on est bien souvent séparé dans la rue:
Les combats de pavé sont moins guerre que paix;
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais.
J'hasarde ma vengeance, allant à la campagne:
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est,
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode....

JODELET.

Attendez; je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement,
Où nous devons coucher: là, très commodément,

Vous vous pourrez venger presqu'aux yeux d'Isabelle,
Sans qu'il en soit rien su que de son père ou d'elle.

D. JUAN.

Ah! mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi!
Va vite le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.
Il est temps, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes.
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour valet? Allez, allez, seigneur,
Vous découvrir, vous battre, et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi! si, par un effet de pure jalousie,
Pour un simple soupçon, né dans ma fantaisie,
J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que je m'aille montrer? Ah! plutôt, je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir don Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire, et je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir. Mais si, par aventure,
Comme les hommes sont souvent impatients,
Il vouloit dégainer devant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin : il ne manquera pas

De te venir trouver; et toi, d'un même pas,
Tu me l'ameneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visière?

D. JUAN.

Ah! c'est trop discourir;
Ne me réplique plus, et me le va quérir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque.
Mais, seigneur, gardez-vous, surtout, de l'équivoque;
Discernez Jodelet d'avecque don Louis:
On a souvent les yeux de colère éblouis;
Et si, sans y penser, devant don Louis j'entre,
Et que, sans y penser, vous me perciez le ventre,
Me disant: Jodelet, ma foi! j'en suis marri!...
Je serai tout-à-l'heure et content et guéri.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente une chambre à coucher, dans laquelle il y a une alcôve.)

SCÈNE I.

BÉATRIX, *seule, entrant par une petite porte, une chandelle à la main, qu'elle pose sur une table.*

PLEUREZ, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande:
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.
Je viens d'allumer ma chandelle :
La nuit, noire comme du geais,
Vient d'arriver pompeuse et belle;
Plus que je ne la vis jamais;
De ses demoiselles suivantes,
Les étoiles étincelantes,
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un valet, qui se croit beau,
Elles ne sont point amoureuses!
Pleurez, pleurez, etc.
Étoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes célestes que vous êtes,
Vous enrageriez, sur ma foi!
Tantôt ce Grenadin, ce More,
Comme du feu qui me dévore,

Je lui contois la cruauté,
M'a dit que je ne valois guères,
Et qu'il étoit bien fort tenté
De me donner les étrivières.
Pleurez, pleurez, etc.
D'écus une assez bonne somme,
Devant lui je faisois sonner,
Et lui faisois assez voir comme
Moi qui prends, je lui veux donner.
Aussitôt son âme rebourse
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
O que pour aimer un tel fou,
Il faut que je sois forcenée !
Pleurez, pleurez, etc.
S'il plaisoit à la destinée,
Qu'il fût l'importun à son tour,
Et Béatrix l'importunée !
Alors, à beau jeu, beau retour;
Encore aurois-je quelque joie.
Mais, hélas ! jusque dans le foie,
Il me brûle, le faux larron,
Et s'en rit, l'impitoyable homme,
Aussi fort qu'autrefois Néron
Rioit alors qu'il brûloit Rome.
Pleurez, pleurez, etc.
Et cependant mon mal me presse....
Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle ma maîtresse.
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance

Trouve qu'à moi n'appartient stance,
Qu'il sache que l'auteur discret,
Qui sait fort bien que le colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé d'un soliloque.
Pleurez, pleurez, etc.

SCÈNE II.

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRÈCE.

ISABELLE.

Madame Béatrix, que faites-vous ici?

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, et madame Lucrèce?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRÈCE.

Madame, je vous dis; pour la seconde fois,
Quand on auroit remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir, en toute la Castille,
Un plus digne mari d'une excellente fille :
Alors que don Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi, je vous assure,
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien;
Vous, de le croire tel; moi, de n'en croire rien.
Hélas! à vous, sa sœur, l'oserois-je bien dire?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire :

Toujours dans l'action d'un homme extravagant,
Soit par accoutumance, ou soit par accident,
Parlant toujours du nez, et, de plus, il affecte
La façon de parler toujours la moins correcte;
Toujours quelque mot goinfre est dans tous ses discours.
Et je pourrois passer heureusement mes jours
Avec un tel époux? Ah! fille malheureuse!
Encor si je pouvois être religieuse!
Mais, hélas! je me sens pour la religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérimonie,
Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie....
Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra:
Quant à moi, je m'enfuis; me suive qui voudra.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

D. JUAN, *seul, ouvre la porte, et en ôte la clef.*

LAISSONS la porte ouverte, et gagnons cette alcôve.
Je les entends venir.

SCÈNE IV.

JODELET, *un chandelier à la main*; D. JUAN, *dans l'alcove.*

JODELET.

MON maître, Dieu me sauve!
Ne fut jamais qu'un traître; il s'en est en allé:
Hélas! j'en ai quasi le sang tout congelé.

(*Voyant entrer don Louis, qui ferme la porte.*)
Eh! qui l'eût jamais cru?... Peste! il ferme la porte.
(*Il met le chandelier à terre.*)
Que deviendrai-je donc?

SCÈNE V.

JODELET, D. LOUIS; D. JUAN, *dans l'alcove.*

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le soûl, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage?
Je crains votre raison moins que votre courage.
Vous ne me dites mot? Eh bien! qu'attendons-nous?
Ah! vraiment, si j'étois offensé comme vous,
Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET, *à part, cherchant don Juan.*

Mon maître, assurément, n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce me semble, un peu tiède;
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remède.
(*Il met l'épée à la main.*)

JODELET, *à part.*

Ah! bon Dieu! quelle longue épée à giboyer!
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer?

D. LOUIS.

Don Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET, *à part.*

Le Seigneur soit loué! je viens de voir mon maître.
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.

(*Haut.*)

Ma colère est tantôt au point où je la veux.
Sitôt qu'elle y sera, vous verrez faire rage;

(*Bas, à don Juan.*)

Ah! seigneur, sortez donc: manquez-vous de courage?

D. JUAN, *bas, à Jodelet.*

Va donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET, *mettant l'épée à la main, et poussant une estocade sans être en mesure.*

Dieu veuille être avec nous!

D. LOUIS.

L'effort est violent!
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

(*A part.*)

Assez bien. Ah! que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilège!
(*Haut.*) (*A don Juan.*) (*A don Louis.*)
Attendez... Ah! mon maître!... Ah! c'est trop me presser!
Mon épée est faussée; il faut la redresser.
N'avez-vous pas tué mon frère sans lumière?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guère,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous;
Je veux, sans voir, vous battre, et vous rouer de coups.

(*Éteignant la chandelle.*)

Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténèbres.

(*Bas, à don Juan.*)

Et vous, allez finir vos passe-temps funèbres.

(*A part.*)

Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.

(*Il entre dans l'alcôve; don Juan prend sa place, et se bat avec don Louis.*)

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumière est belle;
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,
Et vous m'avez blessé; mais je m'en vengerai.

SCÈNE VI.

D. LOUIS, D. JUAN; D. FERNAND, *dehors*; JODELET, *dans l'alcôve.*

D. FERNAND, *dehors, appelant.*

BÉATRIX?

D. JUAN, *bas, à Jodelet dans l'alcôve.*

Sors, sors vite, ou je t'étranglerai!

(*Jodelet sort de l'alcôve, et don Juan y rentre.*)

SCÈNE VII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX, *arrivant une chandelle à la main*; D JUAN, *dans l'alcôve.*

D FERNAND, *entré.*

QU'EST-CECI, mes amis?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang ; j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade, ou d'un estramaçon ?

JODELET, *à part.*

L'un et l'autre, ma foi ! n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi... Vous avez la main un peu coupée.

JODELET, *à part.*

La sale vision que de voir une épée !

D. FERNAND, *prenant la chandelle qui est à terre, et la mettant à la place de celle de Béatrix qui est allumée.*

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment ;

(*Béatrix sort, en criant d'effroi.*)

SCÈNE VIII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, D. JUAN *dans l'alcôve.*

D. FERNAND.

Je ne parois ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre ;
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :
Battez-vous donc, amis, et bien fort ; vous serez
Bien plutôt animés par moi, que séparés.

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET, *à part.*

De tout mon cœur j'enrage !
Ah ! le méchant vieillard, qui conseille un duel !

D. LOUIS, *à Jodelet.*

La colère me rend insolent et cruel.
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frère;
Je le ferois encor si je l'avois à faire :
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, *sortant de l'alcôve, à don Louis.*

Vous ne connoissez pas don Juan : le voici.
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frère;
Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire.
C'est au vrai don Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux don Juan?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS, *montrant Jodelet.*

Et lui?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagème.

D. JUAN.

Oui, je suis don Juan qui vient de vous blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je vois celui qui l'a causée;
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir; et n'ai rien attenté :
Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandoit vengeance.
Vous qui me l'avez faite, et l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer?
Je n'ai, pour le savoir de science certaine,
Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine.

Enfin mon déshonneur ne m'est que trop connu.
Vous savez, don Louis, à quoi je suis tenu :
Pour mon sang répandu j'ai répandu du vôtre ;
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir.
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc don Juan. Que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute ?

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas ?
Vous ne tuez qu'alors que l'on ne vous voit pas.
Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare !
Garantir de la mort que ma main vous prépare ?
Quand je vous aurois tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis :
L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue.
Je lui dois votre mort ; il faut que je vous tue.
Voyez si don Juan tient bien ce qu'il promet ;
Soit qu'il paroisse en maître, ou se cache en valet.
Don Fernand, tenez donc la parole donnée....
Commandez que ma sœur me soit vite amenée....
Et vous, le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi ; vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Ah ! seigneur don Juan, un peu de patience.

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop, j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous ?

D. JUAN.

J'étois jaloux.

D. FERNAND.

De qui?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi?

D. JUAN.

De vous.

Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir?

D. JUAN.

Vous-même, et puis chez elle
Je vous ai vu caché. Mais ces jaloux soupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons;
Au contraire il s'accrut avecque violence:
Lors je me déguisai, je gardai le silence,
Et ne fus pas long-temps sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avois sujet d'être jaloux:
Vous n'excitiez alors que ma simple colère.
Je n'eusse jamais cru que la mort de mon frère
Dût se trouver encore un coup de votre main:
Je vous croyois coquet, et non pas inhumain.
Enfin, j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devoit contre vous porter à la vengeance;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur;
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur:
Lors par ressentiment, plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avoit l'âme saisie:
J'ai bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour;

Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guère.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frère,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment,
Que pour vous contre moi le ciel avec la terre,
Et tout le genre humain me déclarent la guerre,
Malgré le ciel, la terre, et tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui de ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connoîtront sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte:
Quand vous me reprochez que votre frère est mort,
La raison est pour vous, et moi j'ai toujours tort;
Mais je devrois plutôt être, par cette offense,
Un objet de pitié qu'un objet de vengeance.
Hélas! je le tuai; mais comment et pourquoi?
Et, quand je le sus mort, qui pleura plus que moi?
Il m'attaqua la nuit, et moi, sans le connoître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître.
Malheureux que je suis! j'avois tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyois avoir:
Oui, je l'aimois autant qu'on peut aimer un autre.
Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,
Je donnerois mon sang, je donnerois mon cœur;
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne,
Cette seule raison sans doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser.
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense;
Et ma sœur contre vous me demande vengeance;

Et, puisque son honneur à mon honneur est joint,
Je serai sans honneur si ma sœur n'en a point.
En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrois bien encore, épousant votre sœur,
Et vous rendre content et vous rendre l'honneur:
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurois plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous, avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas...
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle!
Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle...
Don Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons;
Que le feu de l'amour en fonde les glaçons:
Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
Ni moi, l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit;
Mais, sur ma foi! bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis ou d'en être avertie,
Sitôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
Et si, cher don Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée...
(*Appelant.*)
Cà, vite que Lucrèce ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle... Ah! je les vois venir...

SCÈNE IX.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, LUCRÈCE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Venez, venez tâcher de les bien réunir.
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!
(*A don Juan et don Louis.*)
Que je me sens heureux!... Et vous, mes chers enfants,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus; je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

LUCRÈCE.

O ma chère Isabelle!

ISABELLE.

O ma chère Lucrèce!

LUCRÈCE.

Que nous avons de joie après tant de tristesse!
Eh bien! avois-je tort, lorsque vous vous plaigniez,
D'assurer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus don Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux:
Ils vous paront trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS, *à don Juan, lui présentant Isabelle.*

Vous, dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre, aussi-bien que ma sœur.

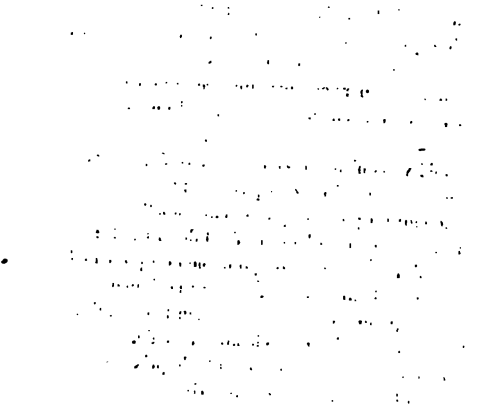
D. FERNAND.

Allons, mes chers enfants, finir cette journée,
Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi! vous n'êtes pas encore où vous pensez;
Et les discords ici ne sont pas tous passés.
Il me faut un portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle;
Moi qui ne sais si c'est ou pour bien ou pour mal,
Qu'elle garde un portrait, perdant l'original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la comédie,
Par moi don Jodelet, deviendra tragédie.
Oui, je la veux avoir, cette idole de prix,
Pour en favoriser ma chère Béatrix.

FIN DE JODELET.



DON JAPHET

D'ARMÉNIE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON,

Représentée, pour la première fois, en 1653.

PERSONNAGES.

DON JAPHET D'ARMÉNIE, fou de l'empereur Charles-Quint.

FOUCARAL, laquais de don Japhet.

D. ALPHONSE ENRIQUEZ, ou ROC ZURDUCACI, cavalier, amoureux de Léonore.

MARC-ANTOINE, ou PASCAL ZAPATÉRO, valet de don Alphonse.

LE COMMANDEUR de Consuègre.

LÉONORE, nièce du Commandeur.

MARINE, sa servante.

ELVIRE, sœur de don Alphonse.

D. ALVARE, amoureux d'Elvire.

RODRIGUE, gentilhomme du Commandeur.

LE BAILLI d'Orgas.

JEAN VINCENT, laboureur d'Orgas.

PÉDRO, faisant le personnage de harangueur et celui de courrier.

TORRIBIO PONCIL, gredin.

LLORENTE RIBEROS, gredin.

La scène est dans Orgas jusqu'au troisième acte, qu'elle passe dans Consuègre en Espagne.

DON JAPHET
D'ARMÉNIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une place du village d'Orgas.)

SCÈNE I.

D. ALPHONSE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout-à-fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi, je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement.
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid le moindre mot de lettre,
Votre mère seroit moins en peine de vous :
Elle croit que son fils, de sa nièce l'époux,
A trouvé dans Séville, en don Sanche son frère,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau père.

Et que, riche seigneur, de seigneur indigent,
Vous avez de son frère et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas un malheureux village,
Emporté des désirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend.
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue;
Don Alphonse en passant peut la coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon! c'est autant de pris;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance.
Et connoissez-vous bien ce révérend seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux;
J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.
Il se fait appeler don Japhet d'Arménie,
Venu de père en fils du puîné de Noé:
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Alors que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sage personnage:

Il le trouva plaisant; il lui donna du bien,
Lui fit suivre la cour; et presque en moins de rien,
Le drôle a si bien fait, par son humeur plaisante,
Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de rente.
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paroître en son village, où faisant l'absolu,
(Car il est glorieux) son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que, couru des enfants, des autres maltraité,
Et de fréquents affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophète,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connoissant pas.
En peu de mots voilà quel est le personnage.

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'aperçois venir, et le bailli du bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des grands de la cour.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous.

(*Don Alphonse et Marc-Antoine sortent.*)

SCÈNE II.

D. JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende!

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre;
Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paroîtroit plein de crasse.
C'est de son second fils que je suis dérivé :
Son sang de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené long-temps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne,
Parce que deux soleils en un lieu trop étroit,
Rendoient trop excessif le contraire du froid.
La façon de parler est obscure au village :
Entendez-vous, bailli, mon sublime langage?

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas? je vous aime autant sourd;
Car assez rarement mon discours j'humanise.
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise,
(Démétaphoriser, c'est parler bassement)
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
Vous aurez avec moi disette de loquèle.
L'empereur donc de qui je suis le parallèle....
M'entendez-vous, bailli?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le pàrangon....

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

(*À part.*)

Comment !.... Altérer mon jargon,
Ce seroit déroger à ma noblesse antique :
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.

(*Haut.*)

Charles-Quint donc mon cher parent en peu de temps,
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,
Et tout-à-fait exclu des hôpitaux d'Espagne ;
(Car, bailli, dussiez-vous cent fois en chrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger :)
Le cacique Uriquis et sa fille Azatèque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizèque,
Étant venus en cour pour se dépayser,
L'empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde,
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde,
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia....
Entendez-vous le mot trépudier, compère ?

LE BAILLI.

Non, par ma foi ! monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser en vulgaire.

Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
Mon train, moitié sur mule, et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille.
Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût en nos vins. Ma compagne de couche
Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche :
Enfin, elle mourut d'un excès de melon,
Et son père Uriquis d'un ulcère au talon.
De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent;
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt; car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite.
Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite,
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déja trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne vous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo-Gil-Blas-Pédro-Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compère;
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets?

D. JAPHET.

Promptement.

(*Le bailli sort.*)

SCÈNE III.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

FOUCARAL, ce bailli me plaît extrêmement.

SCÈNE IV.

TORRIBIO PONCIL, PASCAL ZAPATÉRO ou MARC-ANTOINE, LLORENTE RIBEROS, D. ROC ZURDUCACI ou ALPHONSE ENRIQUEZ, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI.

LE BAILLI, *à don Japhet.*

Je vous amène ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET

Qu'ils me fassent savoir de leurs noms dès l'entrée.

(*Les quatre valets, dont deux sont fort mal vêtus, savoir : Torribio Poncil et Llorente Riberos disent, tous à la fois, leurs noms, d'un ton fort éloigné de celui de don Japhet.*)

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro. (*Ensemble.*)

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. ALPHONSE.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Comment ! tous à la fois?

Parlez séparément, et modérez vos voix.

(*A Torribio Poncil.*)

Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

(*A Llorente Riberos.*)

Maudit pays. Et toi?

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton pays?

LLORENTE RIBEROS

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LLORENTE RIBEROS.

De Mirós.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge;
Et ton pays natal, quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Anneci.

D. JAPHET.

(*A don Alphonse.*)

Aïe! aux autres. Et toi?

D. ALPHONSE ENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscaien?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Toribio Poncil est un nom apostat:
Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat
Il pourra parvenir; mais, avant toute chose,
Il faut, au nom de Ponce, ajouter don, pour cause.
Llorente Riberos aura nom Ribera;
Pascal Zapatéro, don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le don, comme le majordome,
Et seront dans deux ans des plus grands du royaume.
Quant au Galicien don Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeler ainsi:
Auroit-il bien l'esprit d'être mon secrétaire?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire;
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner;
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner;
Je travaille en parfums, je sais la médecine;
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur, et parfait jardinier:
J'écris françois, gothique, italien, tudesque;
J'écris en héroïque aussi-bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptu, rondeaux et bouts-rimés:

Bref, je suis bel-esprit, et des plus renommés;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne. Holà! je casse tous les autres;
Car lui seul me suffit, avec mon Foucaral.

(*Torribio Poncil et Llorente Riberos sortent.*)

SCÈNE V.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

(*A don Alphonse.*)

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?
Êtes-vous *in sacris, id est* anti-profane?
Êtes-vous médecin? Êtes-vous avocat?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grâce singulière,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière;
Le pape mon cousin ne m'en peut refuser:
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user...
Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,
Le don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur;
Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes pages.

D. ALPHONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral!
Épargnez le prochain, sans en dire de mal.
(*A part.*)
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante;
Je m'en vais exercer ma vertu carminante
Dans les lieux d'alentour... Que l'on m'attende ici...
Foucaral?

FOUCARAL.

On y va.

(*D. Japhet, le bailli et Foucaral sortent.*)

SCÈNE VI.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE

Nous voilà, Dieu merci,
Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt nous voilà gradués en folie.
Madame votre mère...

D. ALPHONSE.

Ah! ne me dis plus rien.
Je pourrois faire mieux, et je le sais fort bien;
Et, pour toi, tu feras sagement de te taire:
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire...
Mais j'aperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé?
Et si je te disois qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serois-je croyable?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi! monsieur.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement, vous êtes tout en feu.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi. Voulez-vous tout à l'heure
Que j'aille lui parler?

LÉONORE.

Ah! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout?
Je ne le pense pas, car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer? Quelqu'autre de ce bourg
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour?
Vous êtes belle et riche, et quoique villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise.
S'il étoit grand seigneur, comme il n'est qu'écolier...

LÉONORE.

Si, tel que tu le vois, il étoit cavalier.

MARINE.

Est-ce lui qui le dit? il ne l'en faut pas croire:
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité.
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pélerinage?

Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un étoit fort jeune et de fort bonne mine?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que sur sa poitrine
Il portoit la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser. Son compagnon me fit
Mille discours en l'air. Le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et nous en fit bien rire.
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir?
Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi! tu ne le vois pas? As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorcière ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi; mais toutefois
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau courtisan qui pour moi se déguise.
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas;
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture.
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui:
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connoître,
Sans témoins je l'ai prise, et, le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu.
Non que de mon humeur je sois fort curieuse;
Mais je l'aime, Marine, et mon âme amoureuse

Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisoit son premier coup d'essai.
Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village:
Je vis qu'il s'appeloit don Alphonse Enriquez;
Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
Qu'il se va marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille.
Sa mère lui mandoit (car c'étoit de sa part
Que la lettre venoit) que depuis son départ,
On n'avoit eu de lui ni lettres ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortelles.
Tu peux juger par là de l'état où je suis.
A chasser mon amour je fais ce que je puis,
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force;
Mais, quelque fort qu'il soit, il cède à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime;
Et bien que je sois foible à régler mes désirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs.
Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-temps.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtants.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier ?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire :
Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible?

LÉONORE.

Ah ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? S'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon :
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon.
Cependant vous l'aimez : voyez quelle foiblesse !
Par ma foi ! si j'étois de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous,
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte villageoise,
S'il me disoit : je t'aime. Et moi, vous, lui dirois-je.
Car, quand on aime bien, pouquoi dire que non ?
Vous brûlez toute vive ; et, de grâce ! à quoi bon
Cette rigueur forcée ? Aimez-le, s'il vous aime :
Je le dis tout de bon ; je le ferois de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien.
Promettez-lui beaucoup ; ne lui permettez rien.
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante,
Ou son amour pour vous sera peu véhémente.

S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussitôt, car ce n'est que ruser
D'épouser en papier, ou donner sa parole.

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle!

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

LÉONORE, il est temps que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez ou la vie, ou la mort.
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire;
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire.
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serois riche et de qualité,
Que mon amour seroit une témérité.
Je ne vous dis donc point que le bien de mon père
Me pourroit élever au bonheur que j'espère:
Si par-là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même:
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime;
Et, par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion.
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance.

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance;

C'est de-là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non.
Mais le temps seulement me le fera connoître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourroit bien être....
Marine, allons-nous-en.

(*Léonore et Marine sortent.*)

SCÈNE IX.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

La peste! qu'elle en sait!
Eh bien! de son secours êtes-vous satisfait?

D. ALPHONSE.

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

FOUCARAL! Foucaral!

FOUCARAL.

Monseigneur! monseigneur!

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur!

Et le bailli, vient-il?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne.

(*Foucaral sort*)

SCÈNE II.

D. JAPHET, *seul.*

CAR encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne
Dans ce malheureux bourg, rempli de gens grossiers.
Avec ce bailli seul je parle volontiers :

Il n'est que demi fait pour être de village.
Mais ne viendra-t-il pas? sait-il bien que j'enrage,
Alors qu'il faut attendre? Holà! ho, Foucaral!
Don Roc Zurducaci! don Zapata Pascal!
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.
Holà! mes gens! mon train! oh! les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins!
Sachent tous mes valets que ma bonté se lasse!
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse!
Je m'en vais tant crier qu'ils viendront, les marauds!

SCÈNE III.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point, tous vos gens, en un gros,
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc je m'apaise.
J'avois déja les yeux ardents comme la braise.
Don Pascal Zapata, don Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli?

LE BAILLI.

Monsieur.

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles?
Est-il noblifié de vives antiquailles?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage!

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les uns
Nobles comme le roi, les autres fort communs;
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnoît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants en ont-ils en grand nombre ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déja grands ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui !

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! le traître ! Eh quoi ! tout aujourd'hui,
Il consentira donc ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! j'enrage !
Dis-moi non, malheureux ! et change de langage ;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET, *à don Alphonse qui rit.*

Vous faites le rieur,
Don Roc Zurducaci ?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage!

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les uns
Nobles comme le roi, les autres fort communs;
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnoît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants en ont-ils en grand nombre ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déja grands ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui !

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! le traître ! Eh quoi ! tout aujourd'hui,
Il consentira donc ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! j'enrage !
Dis-moi non, malheureux ! et change de langage ;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET, *à don Alphonse qui rit.*

Vous faites le rieur,
Don Roc Zurducaci ?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier.... Bailli, dans le bourg vôtre,
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui?
Le bon bailli va me répondre encore *oui*.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET, *à part.*

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.
(*Haut.*)
Esprit bouché! dis-moi, *joue*-t-on dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots, aux dés?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour.
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur; pour ma part, j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi! vous n'avez encor que de petits enfants.
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déja venues?
Je ne hais point cela; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté!

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent....

(*Don Alphonse apercevant Léonore et Marine, va au-devant d'elles.*)

Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir :
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, don Japhet d'Arménie ;
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

SCÈNE IV.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI, LÉONORE, MARINE.

D. ALPHONSE, *à Léonore, au fond du théâtre.*

Que maudit soit le fou ! son laquais vient à nous.

FOUCARAL, *à Léonore.*

De la part de Japhet, le cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien paroître.

D. JAPHET, *ayant suivi son laquais.*

Le voilà tout paru. Par l'âme de Noé !
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi ! vous m'appelez sotte ?

D. JAPHET.

Ah ! petite mignonne,
Sotte entre courtisans, c'est-à-dire, friponne.

LÉONORE.

Friponne ! encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infripponnable, œil émerillonné :
Ah ! si le ciel t'avoit fait naître une duchesse,
S'il t'avoit seulement fait naître une comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit, sans qu'on en dît du mal.
Mais, hélas ! par malheur ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grâce.
Si bien que sans rien craindre et sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre.
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a fait aussi pour un autre que vous....
Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ah ! beauté printannière,
Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fière ?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.
(A Marine.)
Et toi, de ce lion tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable ?

MARINE.

Et vous, monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu ;
Léonore n'est point lion, ni moi Marine,
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine ;
Je suis bonne chrétienne, et Léonore aussi :
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise : ah ! mouche-guêpe !
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe.
Après avoir perdu ma fidèle moitié,
Au moins devois-je un crêpe à sa rare amitié....
Zurducaci ?

D. ALPHONE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point, sous peine de ma haine :
Je veux par des mépris un peu l'humilier....
Mais que veut ce bon-homme avec ce cavalier ?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCÈNE V.

JEAN VINCENT, RODRIGUE, LE BAILLI, D. JAPHET, FOUCARAL, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, LÉONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

A vous-même.

(*A Rodrigue.*)

Monsieur, c'est le bailli.

D. JAPHET, *à part.*

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi ! tout aujourd'hui, ce cavalier et moi,
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI, *à Rodrigue.*

Je suis comme le roi.
On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guère.

RODRIGUE, *au bailli.*

Cette lettre, monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLI, *lisant l'inscription.*

« Pour le bailli d'Orgas. »
Je le suis, grâce à Dieu, vous ne vous trompez pas.
(*Il lit.*)

« Bailli d'Orgas, ne manquez pas, la présente reçue,
« de mettre entre les mains du gentilhomme que je vous
« envoie, une jeune fille, nommée Léonore, qu'un la-
« boureur d'Orgas, nommé Jean Vincent, a nourrie
« dès son bas âge : elle n'est pas sa fille, comme il a fait
« croire à tout le monde; elle est ma nièce, fille de don
« Pédro de Tolède, ambassadeur à Rome.

« DON FERNAND DE TOLÈDE,
Commandeur de Consuègre. »

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Grâces à son destin, je puis, sans déroger,
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.
(*A Léonore.*)
Adorable beauté, qui, d'une seule œillade,
Avez d'un homme sain, fait un homme malade;
Puisque le commandeur peut disposer de vous,
Jetez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALPHONSE, *à part.*

Dieu m'en veuille garder !

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Don Foucaral peut-il, en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil, et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral ?

MARINE.

Le nom de Foucaral ? qui, moi ? laquais immonde !
Assez de Foucaral sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort ?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, *à Marine.*

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée ?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avoit appelé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duègne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom. Avec grande franchise,
Je lui dis que j'étois un laboureur d'Orgas,
Appelé Jean Vincent. La vieille parlant bas :
Trouvez-vous, vers le soir, en tel lieu, me dit-elle ;
C'est pour votre profit, si vous êtes fidèle.
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué !

Je n'y manquai donc pas. La vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente :
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant
Qui n'avoit pas un jour, et de plus, de l'argent.
L'enfant étoit paré d'une chaîne massive.
Je ne refusai rien, et la duègne craintive
M'ayant recommandé le secret, s'en alla.
L'enfant est justement la dame que voilà :
Je crois, par son moyen, que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrète.
Or, la chaîne, messieurs, n'étoit pas de laiton :
Elle étoit d'or ducat du poids d'un quarteron.
Ma femme....

D. JAPHET.

Taisez-vous : il ne m'importe guère,
Si votre chaîne étoit ou pesante ou légère.
(*A Rodrigue.*)
Cavalier, vous direz au seigneur commandeur,
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolède,
Qu'en noblesse ici-bas le roi même me cède ;
Car je suis don Japhet, de Noé petit-fils.
D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,
Parce qu'en Arménie un mont reçut son arche.
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa nièce et moi sommes à marier;
Qu'à cause de mon deuil il seroit *peu* honnête
Que j'allasse chez lui sitôt troubler la fête,
Et que, par bienséance, il le faudra laisser
Quelque temps tout son soûl sa nièce caresser.

Dites-lui que j'irai le trouver en personne;
Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne!
Partez.

RODRIGUE.

(*Au bailli.*)

Comment, partez!... Quel est donc ce seigneur?

LE BAILLI.

C'est le grand don Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles-Quint.

D. ALPHONSE.

Le mari d'Azatèque,
Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizèque.

FOUCARAL.

Et moi don Foucaral.

RODRIGUE.

Ah! monseigneur, pardon!
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom.
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Eh! je vous en dispense:
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance...
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, bailli d'Orgas,
Suivez-moi, toutefois... Non, ne me suivez pas...
Ou bien, suivez-moi donc... Et vous, ô beauté fière!
Votre oncle vous va faire agir d'autre manière;
Il sait combien par moi l'on peut être anobli.
Votre incivilité méritoit un oubli;
Mais je pardonne tout, à cause de votre âge:
La cour vous ôtera bientôt l'air du village.

Oh! que, joints par l'hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également bien faits!...
Je vous ai déja dit, monsieur mon secrétaire,
De ne l'approcher point; vous n'en voulez rien faire.
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factotон,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton...
Et vous qui l'écoutez, madame Léonore,
Vous ne valez pas mieux... Et vous, monsieur, encore,
Qui devriez à partir être plus diligent;
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.
(*Il sort avec ses valets.*)

SCÈNE VI.

MARINE, LÉONORE, RODRIGUE, JEAN VINCENT.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui. Madame, êtes-vous prête?
Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir.
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir:
Me voudrois-tu quitter?

MARINE.

Vous me devez connoître;
Je vous suivrai partout, quand ce seroit au cloître.

JEAN VINCENT.

Devant que de partir, il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue; il faut promptement déloger.
Un relais nous attend dans un bourg où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'âme,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content,
Je suis ainsi que vous; je ne mange pas tant.

SCÈNE VII.

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE.

Madame, don Japhet, mon seigneur et mon maître,
Vous mande que demain vous le verrez paroître.
Auprès du commandeur, je voudrois bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse;
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer.
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espère;
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à mon père,
Et s'il daigna m'aimer *tout* pauvre que j'étois,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
Par le moindre regard nous permet d'espérer.
Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

LÉONORE.

Adieu, nous nous verrons avec le grand Japhet.

(Alphonse et Marc-Antoine se retirent au fond du théâtre.)

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroît assez bien fait;
Mais son galimathias donne assez à connoître
Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le temps qu'il vous faut justement;
Allez tout de ce pas vous jeter en carrosse.

(Rodrigue, Léonore, Marine et Jean Vincent s'en vont.)

SCÈNE VIII.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Et nous, droit à Séville achever notre noce.

D. ALPHONSE.

Nous n'en sommes pas là. Léonore n'est plus
Un reprochable objet de désirs superflus;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espère de la voir;
Et toi, sois complaisant, tu feras ton devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un salon de la maison du commandeur.)

SCÈNE I.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
ans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
on fils ne devroit pas lui donner tant d'ennui.
ais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui?

D. ALVARE.

epuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
ersonne ne l'a vu dans cette grande ville;
hez sa mère, à Madrid, il n'est point retourné.
peut être volé, malade, assassiné:
se fie un peu trop en son jeune courage,
t n'a jamais été des hommes le plus sage.
a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté;
ais on lui trouve aussi trop de témérité.
ous auriez grand'pitié de cette pauvre mère,
voir de la façon qu'elle se désespère;
lle craint pour son fils un malheur imprévu,
orsqu'elle l'espéroit de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

i la consolerai de toute ma puissance.
our moi, vous me voyez dans la réjouissance;

La fille de mon frère, une jeune beauté,
A qui même on avoit caché sa qualité,
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite:
Elle vous plaira fort, et le bon laboureur
Qui l'a si bien nourrie est un homme d'honneur...
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre?

SCÈNE II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

Monseigneur, don Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir si vous trouverez bon
Que sa digne personne et sa fine folie
Viennent chasser d'ici toute mélancolie.

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois point?

D. ALVARE

Japhet? c'est la folie en chausse *et* en pourpoint.
L'empereur, en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
Votre nièce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore
Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon temps est passé,
Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espère
Qu'il obtiendra de vous, et de monsieur son père,
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor long-temps sans venir sur mes pas,
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
Et de venir ici trancher du grand seigneur!
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur;
Ma nièce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse.
Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la cour:
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chère cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine.
S'il étoit marié, je le serois aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amène ici.
Vous le saurez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle;
Cependant depuis peu cette mère cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi,
Différe notre hymen, et ne dit point pourquoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

(*Il sort avec Rodrigue.*)

SCÈNE VIII.

LÉONORE, MARINE.

MARINE.

Dieu sait si l'écolier sera de la visite.

LÉONORE.

J'en ai grand'peur, Marine; et d'un autre côté,
Du désir de le voir mon esprit est tenté.
Je n'avois contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un père la puissance;
Qui, sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déja sur moi quelque projet,
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien, et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi;
Mais, quand on a son père, on ne peut rien de soi,

Et j'aurois beau l'aimer, et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien, sans mon père, auroit peu de durée.

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu....

LÉONORE.

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?....
(On fait du bruit derrière le théâtre.)
Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, UN DOMESTIQUE DU COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *au domestique.*

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir;
Aux dépens de Japhet je veux me divertir.
(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

LE COMMANDEUR.

Don Alvare, instruisez ma nièce...

SCÈNE XI.

RODRIGUE, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

RODRIGUE.

PLACE! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

SCÈNE XII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *dans la coulisse.*

PASCAL, Roc, Foucaral!
Dites bien que je suis venu sur un cheval....
Les traîtres n'y sont plus!

SCÈNE XIII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à ses gens qui arrivent.*

AH! canailles, canailles!
Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte. O gibiers de corbeaux!
Puissiez-vous devenir chefs-d'œuvre de bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monsieur....

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Partout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois, qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs...

D. ALVARE.

Le commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître
Tant d'obligation, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin....

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons, par notre bonne chère,
De vous faire oublier la cour.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

MARINE.

Et moi, j'espère
Que le grand don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, permettez au moins que je réponde.
Trève de compliments, ou que Dieu vous confonde!...
Pascal, Roc, Foucaral! parlons à notre tour.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN HARANGUEUR, *en soutanne.*

LE HARANGUEUR, *toussant, reniflant et se mouchant.*

Monsieur...

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour
Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque....

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, *toujours reniflant et toussant.*

J'ai fait incontinent.
La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET, *à part.*

Quels supplices
Suis-je venu chercher?

LE HARANGUEUR

La cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La cour, la cour, la cour?

LE HARANGUEUR.

La cour donc qu'on appelle
Le céleste séjour....

D. JAPHET.

Quoi! toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler!
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Eh! de grâce, messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.

(*Le harangueur sort.*)

SCÈNE XVI.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à don Alvare.*

De quoi diable sert-il à votre commandeur ?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant office !
Et vous qui me parlez, quel est votre exercice ?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là ?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà !
Et votre commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde ?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis aperçu :
Mais l'empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.
Reçoit-on bien un homme, alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur,
Qui m'auroit à la fin fait mourir de langueur ?

J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve,
(*On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.*)
Son parent et le mien... Bon dieu!

D. ALVARE.

C'est une salve
Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ah! ma foi! je suis sourd.
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour :
Nièce du commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'dame, et dame discourtoise,
Est-ce de guet-apens, ou bien par cas fortuit,
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit,
De cents sots compliments, sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre?
N'étoit-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'harangneur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa reniflerie?
Et pourquoi, sur le tout, cette mousqueterie?
A moi, de l'arme à feu l'ennemi capital!
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal,
(*Léonore fait semblant de parler, et ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.*)
Parlez haut, parlez haut, sans tant mâcher à vide.
Oh! que l'amour devient à mon goût insipide!
Je ne vous entends point; me parlez-vous, ou non?
Elle me parle, hélas! je suis sourd, tout de bon!
Elle vient de parler, c'est moi qui n'entends goutte;
Le cousin de César est assourdi sans doute.
A mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand'pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié?

Parlez bien haut, messieurs, de grâce ! à la pareille.
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.
(*Tous font semblant de parler, et ne font qu'ouvrir la bouche sans prononcer.*)
Hélas ! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me vouloit emprunter mes écus.
Maudit amour ! maudit Orgas ! maudit voyage !
Maudite Léonore ! et maudit son visage !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

D. JAPHET.

Ah ! commandeur d'enfer, vous voilà de retour ?
En êtes-vous bien mieux, de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez, est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit du grand fou ! comme il ouvre la bouche !
(*Tous rient sans éclater.*)
O le fâcheux objet, alors qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon dieu, je voudrois aussi perdre la vue,
Afin de ne voir point cette sotte cohue ;
J'aimerois bien mieux voir un troupeau de sergents.
O que les grands seigneurs ont de vilaines gens !...
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage :
Me voilà revenu de mon beau mariage.
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus ;
Et que de Léonore on ne me parle plus.
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guère moins réjouie.
Si jamais à coquette !...

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Ah ! tout beau, don Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet ;
Ah ! sur mon dieu, j'entends !

LÉONORE, *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur ?

D. JAPHET.

Tout doux, la peste !

LÉONORE, *toujours haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste ;
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, commandeur de mon âme ;
Je vous entends, mon cher... Grand Dieu, que je réclame,
Si vous m'avez donné la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir ;
Je ne rétracte point le don de ma franchise.
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise,
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, *fort haut.*

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah ! parlez doucement ;

Vous me rassourdissez. La peste ! comme il crie !
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

TOUS, *à la fois et fort haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Bon dieu ! vous criez tous.
J'aimerois bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR, *toujours haut.*

On s'est accoutumé.

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

TOUS, *fort haut.*

Vous nous entendez donc ?

D. JAPHET.

Eh ! oui, je vous entends,
Pour la centième fois ; mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout-à-l'heure ;
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure...
Et, si vous m'aimez bien, notre cher commandeur,
Qu'on ne me montre plus ce vilain harangueur.
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi ! sur lui faire gourmades....
Ne le voilà-t-il pas ?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; LE HARANGUEUR, *passant, toussant, reniflant près de don Japhet, et ressortant tout de suite avec Rodrigue.*

SCÈNE XIX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
(*Au commandeur.*)
Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble :
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auroient pu mieux faire.
Mais, pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui ; mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez ;
Car je suis fort pressé de mes nécessités.
Nous autres esprits chauds, nous pressons les affaires ;
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur!

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur mon cousin me donne un marquisat?
Bon parent, par mon chef! le présent n'est pas fat.
Un marquisat, pourtant, est chose fort commune;
La multiplicité de marquis importune :
Depuis que dans l'État on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesoles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les Poles,
Il n'en est pas un tel. Son nom vient d'un rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port?

FOUCARAL.

Magnifique!

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera long-temps. Les habitants du lieu,
Moriſques ou chrétiens?

FOUCARAL.

Grands ſerviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les dames?

FOUCARAL.

Elles ſont et courtoiſes et belles.

D. JAPHET.

Douces?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et des couvents, combien?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

Des paroiſſes?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y ſouffre-t-on quelques filles de joie?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le ſeigneur, fait-il battre monnoie?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens;
Je les trouve bouffons. Mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu pour en faire l'éloge?

FOUCARAL.

Un maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif.
Le juge en est dévèrie.

D. JAPHET.

On y fait donc justice?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir, dans les prochains États,
A la confusion de tant de marquisats.

(*A Léonore.*)

Fais-m'en ressouvenir. O future marquise!
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise...
Mais, mon cher commandeur, concluons vitement;
Je suis de mon amour pressé cruellement:
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe;
Mon esprit s'en altère, et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque temps.

D. JAPHET.

Voire qui le pourroit?
Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires.
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires:
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHÉT.

Taureaux! j'en suis; je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Échantillon sanglant de ma valeur sans bornes.
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, RODRIGUE.

RODRIGUE, *bas à l'oreille du commandeur.*

Madame Anne Enriquez,
Dans la cour du château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

(*A don Japhet.*)
Je vais la recevoir... Monsieur, tout aussitôt
Je reviens vous trouver.

(*Il sort avec sa suite et Foucaral.*)

D. JAPHET, *au commandeur, qui sort.*

Allez, il ne m'en chaut,
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.

SCÈNE XXI.

D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET, *à part.*

Mais ne la vois-je pas avec mon secrétaire?
Il est récidivant, le faquin; et toujours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours.
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre;
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

(*Il chante sur l'air de :* Las! qui hâtera le temps? *et s'approche doucement de Léonore.*)

Beauté, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A *feu et* à sang:
Hélas! l'amour m'a pris
Comme le chat fait la souris.

(*Il saisit la main de Léonore à l'instant où don Alphonse la baisoit.*)

Je t'y prends, grand pendard! tu baises donc sa main?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.
Quoi! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'ivoire ose faire des taches?
Icare audacieux, téméraire Ixion,
Je te juge et condamne à décollation...

(*A Léonore.*)

Et toi de qui je tiens la main très inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouïr...

D. JAPHET.

Je serois un grand sot.

D. ALPHONSE.

Monsieur...

D. JAPHET.

Tais-toi, truand, pied plat, cagou, bigot!

LÉONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre,
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des compliments pour vous; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandois par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étois tout à vous. Votre homme un peu trop prompt;
M'en a baisé la main, et fait rougir le front.
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon? mon courroux s'apaise par sa cause.
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus:
Je veux la dévorer de mes baisers goulus...

(*A don Alphonse.*)

Don Roc, regarde-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi que je suis digne d'elle...

(*A Léonore.*)

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Oui, je vous le promets
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente une place où donne la maison du commandeur, décorée de balcons.)

SCÈNE I.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger!

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais?

MARC-ANTOINE.

Votre mère, peut-être...

D. ALPHONSE.

Ma mère avec son fils a toujours fait le maître;
Mais est-elle arrivée?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Hélas! que mon beau temps s'est bientôt obscurci!
Es-tu bien assuré que c'est elle?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême:

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré,
Et la terre et les cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverois la bonté de ma mère.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frère,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solennellement;
Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire? et qu'aura-t-elle à faire?
Me voudra-t-elle ouïr? tu connois son humeur,
Et de son esprit fier la sévère rigueur.
Je n'y vois nul remède : il faut que je m'absente;
Car irois-je ajouter au mal qui la tourmente,
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Séville, à sa nièce épousé?
Mais quitterois-je aussi la belle Léonore;
Un ange à qui je plais, un ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien?
Hélas! j'ai tout à craindre, et je n'espère rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirois ingénument la chose.

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paroître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCÈNE II.

MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

MARINE, *à part, avec une bougie.*

A TELLE heure, une fille
Chercher un écolier! l'ambassade est gentille!
Il faudroit pour le moins savoir l'art de Maugis,
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE.

Qui va là?

MARINE.

Haye! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui vous?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse;
Léonore ne peut accomplir sa promesse.
Japhet à sa fenêtre en conversation
Doit passer cette nuit par assignation;

De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre ;
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver.
Quoi ! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes ?
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes !
Et que veut-elle faire avec ce maître fou ?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux, que je lui voulois dire,
Se pouvoit éviter sans ce prince des fous.
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure :
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE, *en s'en allant.*

Léonore m'attend. Foin ! ma bougie est morte ;
Je pourrois bien heurter mon nez à quelque porte.
Peste soit de l'amour !

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut....
Les voici.

SCÈNE IV.

FOUCARAL, D. JAPHET, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, DES MUSICIENS.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas;
Mais en cas d'employer une échelle de soie,
On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie
Je pourrois hasarder quelques coups de bâton,
S'il étoit question de tâter un teton.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux des plus beaux du monde,
Durs, distants l'un de l'autre, et de figure ronde.

FOUCARAL.

Cancaro! deux tetons! j'en aurois assez d'un.

D. JAPHET.

Si le ciel m'avoit fait d'un mérite commun,
Léonore auroit pu résister à mes charmes;
Mais je n'ai qu'à paroître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisoit les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat, voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE, *à part.*

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange!
Je puis, très justement, dire, avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

FOUCARAL.

Par hasard,
Si ce vieux commandeur vous donnoit de l'épée?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César; je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le commandeur entend votre musique?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique;
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé.

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé?

D. JAPHET.

Nous sommes encor loin d'où repose ma joie.
Pour gagner mon argent devant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour,
Sur le feu violent de mon brûlant amour.
Quant à moi, de tout temps j'aime la symphonie,
Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie.....
Chantez, musiciens.... Mais non, ne chantez pas.
Foucaral a raison, retournez sur vos pas;
Ma musique pourroit être ici scandaleuse.

(*Les musiciens sortent.*)

SCÈNE VI.

D. JAPHET, FOUCARAL, MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

D. JAPHET.

Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

(*Il chante.*)

Amour nabot,
Qui, du jabot
De don Japhet,
As fait
Une ardente fournaise;
Hélas! hélas!
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.
Bon Dieu! bon Dieu!
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé?

FOUCARAL.

Ces mots nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

Je pourrois bien demain, après la jouissance,
Ainsi que de raison, produire quelque stance....

(*Don Alphonse frappe don Japhet lentement, et Marc-Antoine frappe Foucaral très vite.*)

Ah! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu?

FOUCARAL.

Qui, moi? je viens aussi, ma foi! d'être battu.

D. JAPHET.

L'on redouble sur moi.

FOUCARAL.

L'on m'en a fait de même.

D. JAPHET.

Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

FOUCARAL.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur,
Monsieur, si vous vouliez, je crierois au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte;
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déja donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf! messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL, *à don Japhet.*

Ma foi! je vais crier.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver?

(*D. Japhet et Foucaral se tiennent embrassés, et présentent le dos aux frappeurs.*)

D. JAPHET.

Maintenant, que l'on fasse
Tout ce que l'on voudra.

D. ALPHONSE.

Qui va là?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALPHONSE.

Comment?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALPHONSE, *à Marc-Antoine.*

Il faut s'en tenir là;
C'est assez pour un coup.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

D. JAPHET, FOUCARAL.

FOUCARAL.

On vous quitte des autres.
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres:
J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens guère moins.

D. JAPHET.

Grâces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors?

D. JAPHET.

Il revient des esprits céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante manière et de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien de ma verve amoureuse.
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D. JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici : siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

(*Foucaral siffle.*)

SCÈNE VII.

LÉONORE, *à son balcon*, D. JAPHET, FOUCARAL.

LÉONORE.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis celer; le désir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ah! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
Alérion musqué, doux comme malvoisie!
Mais ne ferai-je point vers vous ascension?

LÉONORE.

Aimable don Japhet, c'est mon intention;
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

(*Elle lui jette une échelle de corde.*)

D. JAPHET.

Ah! séraphique!
Pour vous remercier foible est ma rhétorique...

(*Montant l'échelle.*)

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Eh bien! qu'en penses-tu?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Je monte, ou Dieu me sauve.

Foucaral?

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t'en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

D. JAPHET, LÉONORE, *sur le balcon.*

D. JAPHET.

En matière d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je la vais retirer cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

(*Il entre dans le balcon et retire l'échelle.*)

LÉONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment;
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée.
S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,
Ce seroit fait de moi.

(*Elle rentre dans sa chambre et ferme la fenêtre.*)

SCÈNE IX.

D. JAPHET, *seul sur le balcon.*

Ce seroit fait de nous!
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un perroquet;
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amants furtifs déesse ténebreuse!
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois lirons,
Et deux gros chats-huants. Déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose:
Prête-moi ta faveur à me bien divertir;
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir...
J'entends quelque rumeur. Le ciel me soit en aide!

SCÈNE X.

D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, PLUSIEURS DOMESTIQUES, D. JAPHET *sur le balcon.*

D. ALVARE.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le commandeur;
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, suspendez la sentence mortelle:
Je ne suis point voleur; je ne suis seulement
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle amant:
De plus, l'on m'a battu bien fort depuis une heure.
Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux, à moi? Bon Dieu! ce seroit me blesser!
Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite, qu'on me l'assomme!

RODRIGUE.

Tirerai-je?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau ! ne tirez pas :
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance ;
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtements, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, messieurs, parlez-vous tout de bon ?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde ?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde ?
Vite, qu'on me le fronde ; il ose raisonner.

D. JAPHET.

Frondeur, ne frondez pas ; je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée :
Je me disois tantôt César ; je suis Pompée :
César vint, vit, vainquit ; et moi je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu.
O noir amour !

LE COMMANDEUR.

Ma foi ! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins ?

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins!
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, je disois spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine,
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre à bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne!
Qu'on épargne une peau douce comme la mienne;
Qu'ainsi ne soit. Voilà mon fidèle chapeau.
Mais, messieurs, voulez-vous que je demeure en peau?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout-à-l'heure entr'ouvrent!

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation;
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous achèverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette
(*A Rodrigue.*)
De son balcon en bas. Donne-moi mon fusil;
Je veux faire un beau coup.

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il ?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise ?
Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?
Ma foi ! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur !
Laissez-moi donc en paix ; attiédissez vos biles,
Et que mes vêtements vous puissent être utiles :
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand merci.
(*Le commandeur et sa suite s'en vont, et emportent la dépouille de don Japhet.*)

SCÈNE XI.

D. JAPHET, *seul, en chemise sur le balcon.*

C'est trop, c'est trop, ma foi ! c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nud pourtant. Peste soit la canaille !
Si je n'avois été si haut embalconné,
Cent coups, au lieu d'habits, je leur eusse donné....
Mais mon ange est long-temps.

SCÈNE XII.

UNE DUÈGNE, *à une fenêtre au-dessus du balcon*, D. JAPHET.

LA DUÈGNE.

La nuit est fort obscure :
(*Elle vide un pot d'urine sur la tête de don Japhet.*)
Garre l'eau !

D. JAPHET.

Garre l'eau ! bon dieu ! la pourriture !

Ce dernier accident ne promet rien de bon :
Ah ! chienne de duègne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable !
Sépulchre d'os vivants, habitacle du diable,
Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré !

LA DUÈGNE, *versant une seconde potée d'urine.*
Garre l'eau !

(*Elle se retire.*)

SCÈNE XIII.

D. JAPHET, *seul.*

La diablesse a redoublé la dose.
Exécrable guenon ! si c'étoit de l'eau rose,
On la pourroit souffrir par le grand froid qui fait ;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerois le retour de ma belle,
Étant tout putréfait, que ferois-je avec elle ?
Il faut céder au temps : c'est assez pour un coup.
J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup,
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chute ou d'anioroche.

(*Il descend du balcon.*)

Que maudit soit l'amour et les balcons maudits,
D'où l'on sort tout couvert d'urine, et sans habits.
Que le métier d'amour est un rude exercice !

SCÈNE XIV.

LE COMMANDEUR ET SES GENS, D. ALVARE, D. JAPHET.

LE COMMANDEUR.

Qui va là?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE, *aux gens.*

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET, *à part.*

Autre grêle de coups.

(*Haut.*)

Faisons bien le mauvais. Au premier qui me touche,
De l'âme d'un fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas; de par le roi.

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Est-ce vous, commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.

Je m'en allois baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver!

D. JAPHET.

Oui, je meure!
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner, sans en être enrhumé.
(*A part.*)
Amour, par ta bonté, rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison, votre amour est terrible;
Et l'on vous peut nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle amant, présentement je sue.

SCÈNE XV.

RODRIGUE, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, *portant les habits de don Japhet au commandeur.*

J'AI trouvé ces habits au détour de la rue;
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassés:
Il les a laissé choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître;
Je les reconnois bien.

D. JAPHET.

Cela pourroit bien être

Je les avois donnés à garder à mes gens.
Ils les ont égarés ; comme ils sont négligents !

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.
(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XVI.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

La fortune et l'amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou, tout-à-l'heure aperçue,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le commandeur dormant, que peut-il m'arriver ?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa nièce, il vous pourra trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tomboit ? Vois-tu, laisse-moi faire,
La fortune et l'amour ont soin du téméraire ;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.
(*Il monte sur le balcon, et entre dans la chambre de Léonore.*)

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !

(*A part.*)

Oh ! qu'il est malaisé, quand on sert un jeune homme,
De dormir tous les jours, à l'aise, et de bon somme !

(*Il monte aussi sur le balcon, et suit son maître.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente le même salon de la maison du commandeur comme au troisième acte.)

SCÈNE I.

D. ALVARE, D. JAPHET.

D. ALVARE.

L'ALEZAN est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas.

D. JAPHET.

Fort bien; et qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes :
J'en voudrois un qui fût entre triste et gaillard,
Qui tînt fort de la mule, et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litière.

D. JAPHET.

Mon dessein entre nous menace de la bière;
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu?

D. ALVARE.

Ce seroit un coup sûr; mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi! l'usage prévaut? ô sottise incommode!

En chose où le péril paroît de tous côtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier ?

D. ALVARE.

Ce seroit l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce seroit l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop, et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce ?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau! Dieu vous en garde!

D. JAPHET.

Et qu'en pourroit-on dire?

D. ALVARE.

On s'en moqueroit fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins, quand on me verra mort?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la panse,

Et plus large, et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal;
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire :
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire,
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes?
Oh! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes!
Je voudrois de bon cœur être sans marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu : je vais m'armer. Si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

D. ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien! ma chère Elvire, ai-je encore à languir?

ELVIRE.

Ma mère est un esprit qui ne peut revenir;

Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frère une bonne nouvelle;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher, et partir dès demain;
S'il est en quelque endroit des lieux que le ciel couvre,
Il sera bien caché si je ne le découvre.
Mais, s'il est mort, Elvire?

ELVIRE.

Hélas! j'en ai grand peur:
Car ma mère en mourroit sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frère?

ELVIRE.

C'est l'unique remède à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi vous quitter!

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut:
Sa mort, ou son retour vous ramène bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite:
Vous trouverez un frère, et vous aurez sa sœur.

SCÈNE III.

PÉDRO, D. ALVARE, ELVIRE.

PÉDRO.

Ah! seigneur don Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro?

PÉDRO.

Ce fou mélancolique
Avoit un secrétaire en habit d'écolier;
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un cavalier;
Eperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

PÉDRO.

Elle l'aime, et même elle l'adore:
Ce bienheureux amant, dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su?

PÉDRO.

Sa chambre mal fermée
Les a laissé surprendre à notre commandeur;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensoit trouver une nièce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire amant;
Aux cris du commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître.
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes:
Oui, jamais il ne fut, en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui; c'est un Roland, un Cid:
Il a blessé nos gens, du plus grand au petit;

Notre commandeur même est blessé dans l'épaule.
Enfin on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditoit,
Non sans étonnement, on a vu qu'il portoit
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand seigneur, soi-disant secrétaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonore en sa chambre est pâmée,
Où notre commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur!

PÉDRO.

Je crois que le voici.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

D.-ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. ALPHONSE, *en habit de cavalier, et lié.*

QUAND je devrois mourir....

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALPHONSE.

J'en aurois fait mourir devant ma mort bien d'autres;
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin!

D. ALPHONSE.

Mon crime est mon amour;
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALPHONSE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infâme nièce....

D. ALPHONSE.

Est un ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je la punirai ; je le dois, je le puis.

D. ALPHONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis ?
Si je n'étois lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderoit par des blasphêmes contr'elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant ! tu l'as séduite ; et ta condition
Est chose supposée, et pure invention.

D. ALPHONSE.

Il est vrai, commandeur, j'ai ta nièce séduite ;
Nous devions elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main :
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain ?
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heureuse ;
C'est-là l'ambition de mon âme amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourments me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat! ou je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie :
Si je perds Léonore, ai-je affaire de vie?
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Tu me verras percer mon cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom, je le saurois bien taire,
Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire;
Pour la peur de cent morts je ne le dirois pas :
Un amant comme moi ne craint point le trépas;
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire :
Je m'appelle Enriquez; voilà ma sœur Elvire,
Et ma mère est ici malade, et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis.
Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah! mon frère!

D. ALPHONSE.

Ah! ma sœur, laisse-moi donc parler.
(*Au commandeur*)
Que délibère-t-on? je suis tout prêt d'aller,
Pour réparer ma faute, épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre;
Et je répète encor que je bénis mon sort,
Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un don Alphonse,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore, et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR, *à Rodrigue.*

Que l'on aille querir ma nièce.

(Rodrigue sort.)

SCÈNE V.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

ELVIRE.

Hélas, mon frère!
Que vous avez coûté de larmes à ma mère?

D. ALPHONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle : une juste prière
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guère.

D. ALPHONSE.

Elle pourroit sans doute, en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison.
Je devois épouser sa nièce : elle étoit belle;
Je pouvois espérer de grands biens avec elle.
Mais peut-on éviter la volonté des cieux?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux?

Pouvois-je deviner qu'en allant à Séville,
J'entrerois dans les fers d'une divine fille?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avois promis?

SCÈNE VI.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ÉLVIRE, D. ALVARE.

FOUCARAL.

Messieurs, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il mal traité?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs, aussi vaillant qu'un Cid:
Un taureau mal appris, qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi long-temps les cornes dans les reins.
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivoit si vite,
A de la salle en bas bientôt changé de gîte;
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple discourtois a dit: *Nescio vos.*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;
Et les cornes s'étant en grègue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,

Ayant été long-temps dans l'air bien secoué,
(Sans cornade pourtant, dont le ciel soit loué)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,
Foulé de coups de pieds d'une étrange manière :
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès....
Mais notre secrétaire est vêtu comme un prince :
Que diable a-t-il donc fait de son justaucorps mince ?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un écrivain ;
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître ?

D. ALVARE

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence :
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

(*Foucaral sort.*)

SCÈNE VII.

RODRIGUE, LÉONORE, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, approchez-vous. Dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude ;
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand....

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.

(*A don Alphonse.*)

Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçoi,
Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mère, et j'espère
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mère.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous et don Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCÈNE VIII.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

Place, messieurs; je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que la fureur dans l'âme,
Don Japhet courroucé vient chanter votre gamme.

SCÈNE IX.

D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. JAPHET, *armé de toutes pièces, une lance à la main.*
Où se cachera-t-il, ce commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit?...
Ah! te voilà, vieux fou! sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de nièce folle!...
Et tu ris, grand vilain! et tu m'as maltraité!
Et tes valets ont pris la même liberté!
Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta nièce, ignorant, affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur!
Elle auroit succédé, dans ma couche honorable,
A ma chère Azatèque, une reine adorable,
Et, traître! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main.
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon temps et mes pas?
Si je n'étois chrétien.... (Mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclisme)
Si je n'étois chrétien, commandeur effronté,
Je t'aurai dépaulé, décuissé, détêté.
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurois fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurois mis ton château tout sens-dessus-dessous,
Ton renifleur et toi, ta nièce et son époux.

Si tu m'avois tenu la parole promise,
Je lui donnois mon bien, je la faisois marquise;
Moi, parent de César, moi, marquis, moi, Japhet;
J'allois faire l'esclave, et j'aurois fort mal fait....
Mais que je sache encor pourquoi d'un secrétaire
Cette jeune indiscrète est l'injuste salaire?
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi-ducat?

D. ALPHONSE.

Monseigneur don Japhet!...

D. JAPHET.

Vitement, qu'on me l'ôte,
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute;
Mais lorsque vous saurez que j'étois cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier,
Et que j'étois aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'âme double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

SCÈNE X.

UN COURRIER, D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

(*Le courrier corne aux oreilles de don Japhet, avec une trompe de postillon.*)

D. JAPHET.

MAUDIT soit le cornet!
C'est bien encore pis que le coup de mousquet...
(*Au courrier.*)
Qui diable es-tu?

LE COURRIER.

Je suis le courrier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amène?

LE COURRIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURRIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURRIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête!
Parle donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler?

LE COURRIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai su jamais lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURRIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURRIER.

« De par moi l'empereur...

D. JAPHET, *à part.*

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURRIER.

« L'héritier du soleil, le grand Manco-Capac,
« Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
« Qui prit Coïa Mama, sa sœur, en mariage,
« Du pays du Pérou la fille la plus sage.
« Du valeureux Manco, de la belle Coïa
« Est sortie, en nos jours, l'infante Alhilua :
« Elle arrive à Madrid pour être baptisée ;
« De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée.
« Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,
« Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu,
« Que sur les lamentins du grand fleuve Orillane,
« Et mes prétentions sur la riche Guyane. »

D. JAPHET, *à part.*

Le traître de courrier ressemble au renifleur...
(*Au courrier.*)
Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURRIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURRIER.

La dame occidentale

A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux,
De baume gris de lin, de vezugues musquées,
De grandes pièces d'or, non encor fabriquées.

D. JAPHÉT.

Bon cela!

LE COURRIER.

De guenons qui parlent portugais,
De gros diamants bruts, et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout?

LE COURRIER.

Ce n'est pas la centième partie;
Mais il faut faire grâce à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur?
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur?
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message,
Je romprois là-dessus tout net un mariage,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

(*A Léonore.*)

Eh bien! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme.
Vous avez avec nous un peu fait la grand'dame;
Je m'en vais épouser l'infante Ahihua,
Qui me va réjouir comme un alleluia...

(*A don Alphonse.*)

Et vous, son cher galant, jadis mon secrétaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté:
Coquettes et cocus ont grande affinité.

Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci;
Vous en êtes content, et je le suis aussi...
Et vous, le commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise;
Certains petits discours, parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi:
Vos fréquents compliments, votre reniflerie,
L'affaire du balcon et la mousqueterie,
Tout cela contre vous fait un procès-verbal,
Qui vous condamne d'être à jamais animal...
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense...
César est son parent, malheur à qui l'offense!...
Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant, et comment, et par où.
Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre;
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main.
Cependant, monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il lui plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas...
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déja venu, sans mulets ni charrette;
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR, *à don Alphonse.*

Allons voir votre mère, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir.
Le seigneur don Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira, suivi de vingt carrosses,
Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,
Qui vient, de père en fils, de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit; aussi-bien mon train n'est pas chose encor prête.
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

FIN DE DON JAPHET D'ARMÉNIE.

LE DEUIL,

COMÉDIE,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée, pour la première fois, en 1672.

PERSONNAGES.

PIRANTE, père de Timante.
TIMANTE, son fils.
JAQUEMIN, fermier et receveur de Pirante.
BABET, fille de Jaquemin.
PERRETTE, servante de Jaquemin.
CRISPIN, valet de Timante.
NICODÈME, serviteur de Jaquemin.
MATHURIN, valet de la ferme, personnage muet.

La scène est à un village à deux lieues de Sens.

LE DEUIL,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE ET CRISPIN, *en grand deuil.*

CRISPIN.

PAR ma foi, nous voilà plaisamment équipés,
Noirs du bas jusqu'en haut, et des mieux encrêpés.
Seriez-vous bien parent d'un.... faut-il que j'achève?
Là, d'un de ces messieurs que l'on rouoit en Grève,
Le jour qu'il vous a plu de partir de Paris?

TIMANTE.

Maraud!

CRISPIN.

A dire vrai, monsieur, je suis surpris.
Votre père, votre oncle, enfin tout le lignage
Regorge de santé, rien ne meurt, dont j'enrage;
Pas un neveu, pas même un arrière-cousin;
Et le grand deuil vous plaît à porter?

TIMANTE, *riant.*

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous riez? Cet habit peut donner de la joie,
Quand une tête à bas laisse force monnoie;

Bon, pour lors : mais, à moins d'une mort de profit,
L'équipage est lugubre, et me choque l'esprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjouir l'âme.

CRISPIN.

D'accord, quand un mari fait enterrer sa femme.
Comme, en se mariant, on se met en danger
D'avoir, pendant ce nœud, tout le temps d'enrager,
Je crois que, pour guérir cette sorte de rage,
Il n'est rien de meilleur qu'un prompt et doux veuvage.
Mais, sans moraliser, monsieur, venons au point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point;
Vous poussez jusqu'au lieu de votre métairie.
D'abord vous descendez dans une hôtellerie;
Vous y prenez le deuil, vous m'en équipez, moi,
Qui ne pleure personne, et qui ne sais pourquoi.
Si j'ose demander à quoi tend ce mystère,
Vous riez, vous chantez, et vous me faites taire;
Et, sans m'expliquer rien, toujours la joie au cœur,
Vous entrez dans la cour de votre receveur.
Ce noir déguisement cache au moins quelque chose;
Pour la dernière fois, j'en demande la cause.

(*Timante sourit.*)

Allez-vous rire encor? Bon soir, je n'en suis plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Peste ! Et combien en aurai-je ?
Équipé comme vous, j'ai même privilège ;
Et je ne prétends pas porter le deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !
Mais, déguisés ainsi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point dessein de voler quelque coche ?
Qu'en est-il ?

TIMANTE.

Moi, voler ! c'est perdre la raison,
Que....

CRISPIN.

J'entends ; mais, monsieur, je crains la pendaison.
Pour toucher cet argent, çà, que faut-il donc faire ?

TIMANTE.

Pleurer. Sais-tu pleurer ?

CRISPIN.

Moi ? non ; mais je sais braire :
Cela suffira-t-il ?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux ;
Et, quand je pleurerai....

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux.
Commencez seulement ; pour venir à la charge,
Je vous réponds, monsieur, d'une bouche aussi large.
Il ne faut qu'essayer, voyez : Hin, hin, hin....

TIMANTE.

Bon,

CRISPIN.

L'accord est musical : est-ce là votre ton ?

TIMANTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs à quoi tend le mystère ?

TIMANTE.

A duper Jaquemin, receveur de mon père,
A qui, par ce faux deuil appuyant mon rapport,
Je persuaderai que le bon-homme est mort,
Et que, depuis huit jours, surpris d'apoplexie,
Tout d'un coup, sans parler, il a fini sa vie.
J'en suis seul héritier ; et Jaquemin, je croi,
Prétendant n'avoir plus à compter qu'avec moi,
Ne refusera pas de me payer la somme
Que, pour le premier ordre, il tient prête au bon-homme.

CRISPIN.

Vous êtes fils unique ; et votre receveur,
S'il plaisoit à la mort de vous faire l'honneur
De saisir au collet votre avare de père,
Auroit avecque vous quelques comptes à faire.
Mais sur quoi s'assurer qu'il doit deux mille écus ?

TIMANTE.

Six cents louis, Crispin, tous paiements rabattus.
De mon père pour lui j'ai surpris cette lettre ;
Écoute, et tu verras ce qu'on peut s'en promettre.

(*Il lit.*)

« Monsieur Jaquemin, votre compte est bon. Les « diverses sommes que vous m'avez fait toucher ici, et « dont vous n'avez point de quittance, montent à huit « cents écus ; ainsi, reste dû six mille six cents livres. Ne « vous embarrassez pas à chercher une voie sûre pour

« me les faire tenir : j'irai moi-même les recevoir, sur
« les lieux, dans quinze jours ou trois semaines, et nous
« aviserons ensemble à régler les clauses du nouveau bail
« que vous demandez. Je ne vous écrirai point davantage
« là-dessus. Ne me faites point de réponse. Votre meil-
« leur ami,

« PIRANTE. »

En prenant les devants, comme il est bon payeur....

CRISPIN.

J'entends : plus fin que vous n'est pas bête, monsieur;
Et, pour un nouveau bail, sans trop songer aux clauses,
Je vous crois déja voir accommoder les choses.
Pour bien faire, il faudroit que monsieur Jaquemin,
Obtenant du rabais, grossît le pot-de-vin :
Il en demandera, signez tout.

TIMANTE.

Moi?

CRISPIN.

Qu'importe?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Votre père a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raison.
Quel père! Il faut aller joindre ma garnison;
Je pars; et, pour tout fruit à mes belles paroles,
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt pistoles :
Me voilà bien!

CRISPIN.

Aussi, pour vous en consoler,
Sans façon, en bon fils, vous venez le voler.
Mais, quoiqu'en ce dessein, monsieur, je vous admire,
Si votre père, enfin, s'est avisé d'écrire,

Sa lettre et vos discours n'auront aucun rapport;
Et nous serons tondus, sur cette feinte mort.

TIMANTE.

Au commerce d'écrire avec joie il renonce;
Il plaint, trois mois entiers, le port d'une réponse :
Tu vois que, par sa lettre, il mande à Jaquemin
De ne lui point récrire. Outre cela, Crispin,
J'ai su.... Mais taisons-nous, quelqu'un vient.

SCÈNE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Timante.*

C'EST Perrette,

(*Bas.*)

Et madame Babet. La friponne est bien faite,
Monsieur, et vaudroit bien, soit dit, sans faire tort....

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

Songe à l'apoplexie, et que mon père est mort.

PERRETTE, *à Babet, regardant Timante.*

Je ne me trompe point, c'est notre jeune maître.

BABET.

Dans un pareil habit, j'ai pu le méconnoître.
Quoi! Timante, c'est vous? D'où vient donc ce grand deuil?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah, Babet!

BABET.

Crispin?

CRISPIN, *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE, *pleurant.*

Quel malheur!

PERRETTE, *à Crispin.*

Apprends-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN, *pleurant, à Perrette.*

Son père....

PERRETTE.

Eh bien! son père?

CRISPIN, *pleurant.*

Il est gîté, Perrette,
Le pauvre homme! il m'aimoit, comme si... Mais, enfin,
Dieu veuille avoir son âme.

PERRETTE.

Il est mort!

BABET.

Quoi! Crispin,
Pirante est mort!

CRISPIN, *pleurant, à Babet.*

Malgré tout ce qu'on a pu faire,
Il est.... Ah!

BABET.

Je l'aimois comme mon propre père.
(*A Perrette.*)
Soutiens-moi.

(*Elle s'appuie sur elle.*)

PERRETTE, *à Babet.*

Ce malheur est touchant; mais....

BABET.

Hélas!

CRISPIN, *bas, à Timante.*

Que ne la prenez-vous, monsieur, entre vos bras?
Ses ennuis passeroient plus tôt.

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

Ils m'embarrassent.

CRISPIN.

Voilà que c'est d'avoir des pères qui trépassent!

PERRETTE.

Là, revenez à vous : puisque le mort est mort,
Quel remède? et pourquoi s'en affliger si fort?

CRISPIN, *à Babet.*

Perrette le prend bien : point de mélancolie.
Les morts ne vivent plus; les pleurer, c'est folie.

BABET, *pleurant.*

Il étoit mon parrain; et j'aurois peu de cœur....

TIMANTE, *larmoyant.*

Suffit, Babet; c'est trop partager ma douleur.

BABET, *larmoyant.*

Si mes larmes....

PERRETTE.

Par-là, qu'est-ce que l'on avance?
Voyez monsieur; il prend son mal en patience.

CRISPIN.

C'est qu'il sait vivre, diable!...

TIMANTE.

Et monsieur Jaquemin,
Que fait-il?

PERRETTE.

Tout-à-l'heure il étoit au jardin :
Je m'en vais le chercher; consolez-vous ensemble.

SCÈNE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE, *riant.*

Eh bien, Babet?

BABET.

Eh quoi! vous riez?

TIMANTE.

Que t'en semble?
Le deuil me sied-il bien?

BABET.

Je ne sais où j'en suis.
Oubliez-vous déja? ..

TIMANTE.

Babet, trève d'ennuis;
Mon père n'est pas mort.

BABET.

Ah! j'ai lieu de me plaindre;
Vous me trompez?

TIMANTE.

Il m'est important de le feindre;
Ayant besoin d'argent, je n'imagine rien
De plus propre à duper et ton père et le mien.

BABET.

Mais comment pensez-vous?...

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine;
Avec moi seulement souffre que je t'emmène;
Si tu veux éclater, il faut prendre ce temps.

BABET.

Je pars à l'heure même, et vais coucher à Sens.

TIMANTE.

Seule ?

BABET.

Seule ; et je dois, par l'ordre de mon père,
Avec certain parent terminer quelque affaire :
Rendez-vous y ; j'y couche ; et là, nous résoudrons,
Touchant votre dessein, quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin, sans que l'on t'accompagne !
Je crains....

BABET.

Tout est rempli de gens dans la campagne ;
Il est jour de marché. Je vous quitte : à tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir, pour te joindre au plus tôt.

BABET.

Je vais partir avant que mon père survienne.

SCÈNE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *montrant du doigt l'endroit où Babet est rentrée.*

Monsieur, hem ?

TIMANTE.

Qu'est-ce ?

CRISPIN.

Il n'est qu'en dira-t-on qui tienne ;
La Babet est traitable, et se rend sans façon.

TIMANTE.

Son honneur, avec moi, ne court point hasard.

CRISPIN.

Bon!

Le moyen?

TIMANTE.

Elle peut....

CRISPIN.

J'entends; dans le voyage,
La belle, en tout honneur, aura soin du bagage.
Quand vous en serez las, pour le moins....

TIMANTE.

Maître sot!

CRISPIN.

Souffrez-moi la servante, et je ne dirai mot;
A ces conditions, c'est une affaire faite:
Vous emmenez Babet, j'emmènerai Perrette.

TIMANTE.

Ah! ce n'est pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non? je croi
Qu'en esprit, beaux discours, vous l'emportez sur moi;
Mais, où l'esprit n'est pas tout-à-fait nécessaire,
Monsieur, sans vanité, je suis assez bon frère;
Et....

TIMANTE.

Pour faire cesser tes sots raisonnements,
Apprends qu'à tort tu fais de mauvais jugements,
Et qu'au sort de Babet les nœuds de l'hyménée,
Au déçu de mon père, ont joint ma destinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épousée?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes marié?

TIMANTE.

Depuis plus de six mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri?

TIMANTE.

Moi? point du tout.

CRISPIN.

Miracle! Il ne s'en trouve guères
De si contents que vous de ces sortes d'affaires :
Aussi n'êtes-vous pas encor bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la chose, on n'a rien oublié :
J'ai pour Babet....

CRISPIN.

D'accord : ne pouvant voir la belle
Qu'en secret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle;
Mais Babet, aujourd'hui vos plus chères amours,
Ne sera plus Babet, quand vous l'aurez toujours.

TIMANTE.

Il faut incessamment que ta langue s'égaye.

CRISPIN.

Hasard : gageons, monsieur; et, si je perds, je paye.
Mais son père sait-il que?...

TIMANTE.

Non, il n'en sait rien;
Car, comme en avarice il surpasse le mien,
Et qu'un sou déboursé lui semble arracher l'âme,
Sans doute il eût tout fait pour traverser ma flamme :
Mais, l'hymen déclaré, tout lui parlant pour moi,
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il dise pourquoi.

CRISPIN.

Mais, monsieur, étant noble, et de bonne famille,
D'un simple receveur vous épousez la fille!
Que dira votre père?

TIMANTE.

Il s'estomaquera,
Fera le difficile, et puis s'apaisera.
Après tout, Jaquemin, quoiqu'il soit sans naissance,
A l'avarice près, est homme d'importance:
Il est le coq du bourg, connu pour un Crésus,
Et possède du moins cinquante mille écus;
Cela répare assez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peste!
Puisqu'il a tant de bien, il est noble de reste.
Combien de soi-disant chevaliers et marquis
Se targuent sottement de noblesse à Paris,
Dont, en s'emmarquisant, la plus haute noblesse
A seulement pour titre une grande richesse!
Sans cela, leur naissance est basse et sans éclat,
Et leur bien, en un mot, fait tout leur marquisat.
Ces gens, au temps qui court, ont beaucoup de confrères:
Mais la chère Babet, elle n'a sœurs ni frères.

TIMANTE.

Babet est fille unique; et bien d'autres que moi....

CRISPIN.

Bien d'autres? Quantité tiennent leur quant-à-soi,
Qui, loin de refuser une affaire semblable,
Moyennant force écus, épouseroient le diable.
Le diable, cependant, doit être roturier;
Qu'en croyez-vous?

TIMANTE.

Badin!

CRISPIN.

Je ne suis pas sorcier:
Ce que j'en dis, monsieur, n'est que par conjecture;
Mais être grand trompeur, sent beaucoup la roture:
On dit que c'est du diable une perfection.
(*Timante sourit.*)
D'ailleurs, comme le monde est plein d'ambition;
Et suivant que chacun par l'argent se gouverne,
Si le diable en ces lieux venoit tenir taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule seroit grande.

TIMANTE.

Il est vrai qu'aujourd'hui,
Passât-on en vertu les vieux héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent, on n'est pas honnête-homme;
Il en faut pour paroître.

CRISPIN.

Aussi, pour en avoir,
Il n'est ressort honteux qu'on ne fasse mouvoir,
Lois, justice, équité, pudeur, vertu sévère:
Partout, au plus offrant, on n'attend que l'enchère;
Et je ne sache point d'honneur si bien placé,
Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé.

SCÈNE V.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE, *continuant, à Crispin.*

Tu crois donc...

CRISPIN, *montrant Jaquemin.*

St.

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

J'entends ce que tu me veux dire.

CRISPIN, *bas, à Timante.*

Songeons à larmoyer; il n'est plus temps de rire.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Monsieur, que m'apprend-on?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah! monsieur Jaquemin...

JAQUEMIN, *pleurant.*

Mon pauvre maître! ah! ah!

TIMANTE, *pleurant.*

Ah!

CRISPIN, *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE, *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN, *à Timante.*

Eh monsieur! un esprit de la trempe du vôtre...

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Crispin; tu le sais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oui, vous perdez beaucoup; mais, dans un tel malheur,
On doit patiemment supporter sa douleur;

Le ciel le veut ainsi : lui faire résistance,
C'est l'offenser, monsieur, et c'est lui faire offense.
Il est vrai, votre père auroit couru hasard
De vivre plus long-temps, s'il étoit mort plus tard;
Mais quand, par la rigueur... des ordres qu'il faut suivre,
On est mort tout-à-fait... on ne sauroit plus vivre.
Considérez, d'ailleurs... que le temps vous fait voir
Que la raison...

(*Arrachant le mouchoir que Timante tient à ses yeux.*)

Monsieur, prêtez-moi ce mouchoir;
Je n'y pense point, sans...

JAQUEMIN, *pleurant.*

Crispin me perce l'âme.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur... ah!

TIMANTE.

Ah!

PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Quand je perdis ma femme,
Il m'en souvient encor...

CRISPIN.

Hé! monsieur Jaquemin,
Laissez-là votre femme; elle est bien morte.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Enfin,
Il nous faut tous mourir. Je suis vieux, et peut-être...

CRISPIN.

Voulez-vous, par vos pleurs, désespérer mon maître?
Comme il sanglotte! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez son mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Crispin a raison, et...

JAQUEMIN.

Je le sais; mais, Perrette,
Quand je sentirois moins la perte que j'ai faite,
Il faudroit, quand d'un maître on apprend le trépas,
N'avoir guère d'honneur, pour ne s'affliger pas...
Monsieur Pirante étoit un ami...

CRISPIN.

Laissez faire;
Monsieur est honnête homme, et vaudra bien son père;
Vous verrez.

JAQUEMIN.

Dieu le veuille!

PERRETTE, *bas, à Jaquemin.*

Hé! là donc, parlez-lui.

JAQUEMIN, *à Timante*

Nous avons, tous les deux, un grand sujet d'ennui,
Et, tous deux, nous perdons, sans y pouvoir que faire;
Moi, monsieur, un bon maître, et vous, un brave père:
Mais, pour m'en consoler, j'espère en ce malheur
Que vous vous souviendrez de votre serviteur.
J'ai soixante et deux ans; et, dès mon plus bas âge,
J'étois de la maison.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je perds un père, à qui vous rendiez bien des soins;
Il étoit votre ami, je ne le suis pas moins.

JAQUEMIN.

Il est mort! quelle perte! à tous moments j'y pense;

Et, tant que je vivrai, j'en aurai souvenance.
Voyant qu'en l'autre monde il lui falloit aller,
Ne vous a-t-il pas dit?...

TIMANTE.

Il est mort sans parler.

JAQUEMIN.

Sans parler!

TIMANTE.

Le moyen! quand il eût eu cent vies...

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JAQUEMIN, *redoublant sa tristesse.*

Ah!

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend si consterné?

JAQUEMIN, *se désespérant.*

Ah ciel!

TIMANTE.

Qu'avez-vous donc?

JAQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment?

JAQUEMIN.

C'est qu'en trois fois, monsieur, j'ai, par avance,
Donné...

CRISPIN.

Vous avez fait des paiements sans quittance?

JAQUEMIN.

Hélas! oui.

CRISPIN.

Ces paiements nous ont bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Est-ce que?...

CRISPIN.

De frayeur j'en ai pensé mourir.
Allez, ne craignez rien; on vous en tiendra compte.

JAQUEMIN.

On sait donc?...

CRISPIN.

Je prenois les esprits pour un conte;
Mais je suis détrompé; car, pour vos intérêts,
Le pauvre mort nous est apparu tout exprès.

JAQUEMIN.

Apparu!

CRISPIN, *montrant son maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JAQUEMIN.

Est-il croyable?

CRISPIN.

Il nous a lutinés six jours, comme le diable,
Tantôt en pigeon blanc, tantôt en chien barbet;
Tant enfin, qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous sa propre figure il s'est fait reconnoître;
Et, me serrant le bras : « Crispin, connois ton maître,
« M'a-t-il dit; vous, mon fils, n'ayez aucune peur,
« (A-t-il continué, s'adressant à monsieur.)
« Du seigneur Jaquemin je viens vous dire comme
« J'ai reçu, sans quittance, en plusieurs fois la somme. »

JAQUEMIN.

Combien? n'a-t-il pas dit, monsieur, huit cents écus?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN, *à Timante.*

J'ai fait tenir quelque chose de plus;
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire...

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Il suffit que le mort soit venu m'en instruire:
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez! avec les gens de bien,
On a beau hasarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le défunt, quoiqu'avare, avoit l'âme aussi ronde...

JAQUEMIN.

Le pauvre homme! être exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Pour vous, s'il eût été besoin,
Il seroit bien encor revenu de plus loin.
Possible, s'il voyoit, s'agissant de finance,
Que mon maître n'eût pas fort bonne conscience,
Il pourroit, pour ôter tout sujet d'embarras,
Venir jusque chez vous.

JAQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JAQUEMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il est assez de morts à qui rendre visite;
Qu'il les voie; et pour nous, qu'il nous laisse en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas : mais changeons de propos.
Vos paiements sans acquit n'ont rien que je conteste.

JAQUEMIN.

Cela déduit, je dois six cents louis de reste :
Il vous les faut compter. Mais, monsieur, tous les ans,
Je paye à jour nommé jusqu'à neuf mille francs ;
C'est trop : le bail finit, il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monsieur, depuis soixante-quatre,
C'est misère, et les grains sont de nulle valeur.

CRISPIN, *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur ;
Il faut que chacun vive, et...

JAQUEMIN, *bas, à Crispin.*

Parle, et je te donne...

CRISPIN, *à Timante, haut.*

Monsieur le receveur ne veut tromper personne ;
S'il y trouvoit son compte, il ne le diroit pas.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Si vous saviez, monsieur, comme on fait peu de cas...

TIMANTE.

On ne refuse guère une première grâce.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non : pour la moitié, passe,
Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JAQUEMIN.

Monsieur, les mille francs n'auroient point été trop;
Mais, si j'y perds encore, ayant un si bon maître,
J'espère....

TIMANTE.

Avec le temps, je me ferai connoître;
Mais je veux cent louis de pot-de-vin.

JAQUEMIN.

Comment!
Cent louis!

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JAQUEMIN.

Mais....

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur Jaquemin, là....

JAQUEMIN, *à Crispin*

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle:
Voulez-vous disputer pour une bagatelle?
Monsieur est raisonnable; il vous aime; en neuf ans,
Songez qu'il vous remet près de cinq mille francs:
Tant pour sa garnison, que pour d'autres affaires,
Il a besoin d'argent.

JAQUEMIN.

Voyons donc les notaires.
(*A Timante.*)
Monsieur, vous voulez bien que nous allions à Sens?

TIMANTE.

Quoi! pour renouveler votre bail? J'y consens:

Mais la mort de mon père à tant de soins m'engage,
Que, ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais seulement signer que je promets
De vous faire, par an, cinq cents francs de rabais :
Il ne faut qu'au vieux bail ajouter cette clause.

JAQUEMIN.

Je vais querir l'argent; entrez.

TIMANTE.

Non, et pour cause;
Nous sommes, pour cela, fort bien dans cette cour.
Du défunt autrefois ces lieux étoient l'amour;
Et, dans l'accablement où sa perte me plonge,
Je n'y saurois entrer, sans....

JAQUEMIN, *s'affligeant.*

Monsieur, quand j'y songe...

CRISPIN

Que c'étoit un brave homme!

JAQUEMIN.

Oui, sans doute, Crispin.

CRISPIN, *montrant son maître.*

Ne pleurez plus; songez...

JAQUEMIN, *s'en allant.*

J'entends. Oh! Mathurin!
Perrette, promptement qu'il apporte une table.

(*Perrette entre dans la maison.*)

SCÈNE VI.

TIMANTE, JAQUEMIN, CRISPIN.

CRISPIN, *allant après Jaquemin.*

Monsieur le receveur, je suis un pauvre diable;
Souvenez-vous de moi; j'ai parlé comme il faut.

SCÈNE VII.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien, monsieur.

TIMANTE.

Oui : délogeons au plus tôt.
Cours à l'hôtellerie ; et, pour partir sur l'heure,
Fais brider nos chevaux.

CRISPIN.

Mais, si je ne demeure,
Ma part du pot-de-vin....

TIMANTE.

Tu reviendras après.

SCÈNE VIII.

PERRETTE, MATHURIN, TIMANTE, CRISPIN.

MATHURIN *apporte une table, un siège, du papier, une écritoire, et rentre dans la maison.*

SCÈNE IX.

PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE, *à Timante.*

Je m'en vais avoir peur de tous les chiens barbets :
Je viens d'en voir un, là, plus grand qu'à l'ordinaire,
Que je croyois qui fût l'âme de votre père ;
Le sang m'a remué jusqu'au fin bout des doigts.
Vous est-il apparu de jour?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil?

CRISPIN.

Il étoit roux-gris.

PERRETTE.

C'est lui peut-être.
Va voir si tu pourras, Crispin, le reconnoître;
Il est dans la cuisine.

CRISPIN.

A-t-il le nez camus?

PERRETTE.

Hé....?

TIMANTE, *à Crispin.*

Cours où je t'envoie, et ne raisonne plus.

(*Crispin sort.*)

SCÈNE X.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

BABET est donc partie?

PERRETTE.

Oui, monsieur; et son père
Lui fait faire un voyage assez peu nécessaire:
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, monsieur, quelque chose pour vous.

Elle me dit souvent que vous êtes si sage,
Si rempli de honté, si discret, que je gage....

SCÈNE XI.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE.

JAQUEMIN, *une bourse à la main, à Timante.*

Cette bourse a, monsieur, de quoi vous contenter.
Sept cents louis.... Voyons si....

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Je prends sans compter.

JAQUEMIN.

Ils sont en petits lots, roulés tous par cinquante;
Hors ceux du pot-de-vin, qui, contre mon attente,
Vont, en vous les donnant, me réduire à l'emprunt;
Je les tenois tout prêts pour le pauvre défunt.

TIMANTE.

Eh! vous n'en manquez pas.

JAQUEMIN.

Chacun sait ses affaires.
Monsieur, au temps qu'il est, on n'en amasse guères.
Voici le bail.

TIMANTE.

Donnez. Quatre lignes au bas,
Attendant mon retour, vaudront mille contrats.

(*Il va écrire sur la table.*)

JAQUEMIN.

Perrette, que je perds à la mort de Pirante!
Être mort, sans le voir!

PERRETTE.

Oui, la chose est touchante.

Mais, monsieur, je crains bien qu'il revienne céans :
Un certain grand barbet que j'ai vu là-dedans....

TIMANTE, *achevant d'écrire*.

« Fait ce.... 1673. TIMANTE. »

(*Il remet le bail à Jaquemin.*)

JAQUEMIN *lit haut la clause.*

« Je soussigné confesse avoir reçu de monsieur Ja-
« quemin la somme de six mille six cents livres, qui,
« jointes à deux mille quatre cents livres qu'il avoit
« payées à feu mon père sans quittance, l'acquittant de
« l'année échue à Pâques dernier. Plus, j'ai reçu cent
« louis d'or pour le pot-de-vin du nouveau bail, que je
« m'oblige de lui passer devant les notaires toutes fois et
« quantes, aux mêmes clauses et conditions de celui-ci,
« à la réserve du prix, qui ne sera à l'avenir que de huit
« mille cinq cents livres. Fait ce.... mil six cent soixante
« et treize. TIMANTE. »

TIMANTE, *à Jaquemin.*

En est-ce assez ?

JAQUEMIN.

C'est plus qu'il n'étoit nécessaire.
Chacun, ainsi que vous, n'est pas fils de son père.
De l'air dont sur-le-champ vous dressez un acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de son esprit.
J'ai peine à croire encor qu'il soit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte :
Plus je suis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu : vous me verrez, avant qu'il soit un mois.
Toi, Perrette, viens çà. Songe à moi quelquefois.
(*Lui donnant deux pistoles.*)
Tiens; et, si Nicodème un jour te prend pour femme,
Crois....

PERRETTE, *à Timante.*

Vous aurez, monsieur, tout pouvoir.

JAQUEMIN.

La bonne âme!
Au moins, ne partez pas, sans m'envoyer Crispin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne; car, enfin,
Il est bon que chacun soit content.

SCÈNE XII.

PERRETTE, JAQUEMIN.

PERRETTE.

Notre maître,
Le brave jeune homme! ah! quand je l'ai vu paroître,
J'ai bien cru qu'il avoit pour nous un bon dessein.

JAQUEMIN.

C'est son père tout fait.

PERRETTE.

Fi! c'étoit un vilain,
Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeler vilenie
Ce que les gens sensés nomment économie:
La différence est grande; et quiconque dira
Que Pirante....

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira;
Mais il ne m'a jamais donné la moindre chose.
A propos de donner, (car il faut que je cause,

Et qu'au moins une fois je décharge mon cœur ;)
Quand il faut desserrer, vous avez belle peur.
Depuis six ans entiers que votre femme est morte,
Le faix est lourd, et c'est Perrette qui le porte :
Aux champs, comme à la ville, ai-je quelque repos ?
Je ne recule à rien ; tout tombe sur mon dos :
Quels biens m'avez-vous faits ?

JAQUEMIN.

Perrette, patience ;
Tout vient, avec le temps : j'ai de la conscience ;
Et, dans mon testament, tu verras....

PERRETTE.

Justement !
Me voilà bien chanceuse, avec son testament !
Des avaricieux c'est l'excuse ordinaire ;
Ils donnent tout leur bien, quand ils n'en ont que faire.
Vos écus, dont l'amas vous est encor si doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec vous ?
Franchement, je m'en lasse ; et, pour toutes mes peines,
Je mériterois bien qu'aux foires, aux étrennes,
Vous ouvrissiez la bourse. Un homme veuf, à Sens,
Me fait, pour le servir, presser depuis long-temps :
Si je vous veux quitter, il m'offre de bons gages.

JAQUEMIN.

Tais-toi ; je t'aurois fait de plus grands avantages,
Si je n'avois pas craint de faire babiller :
Mais Babet au plus tôt se doit faire habiller ;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne....
Car, vois-tu ! j'aime mieux, de peur qu'on me soupçonne...

PERRETTE.

Que soupçonneroit-on, à soixante et cinq ans ?

JAQUEMIN.

Il s'en faut quelque chose; et....

PERRETTE.

Chacun a son temps;
Le vôtre est fait. Pour elle, un mari, ce me semble,
Lui viendroit bien à point; ils vivroient bien ensemble.

JAQUEMIN.

A son âge, un mari!

PERRETTE.

Quoi! vous vous effrayez?

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans; c'est un enfant.

PERRETTE.

Voyez
Qu'il en meurt tous les jours, faute d'âge!

JAQUEMIN.

Es-tu folle?
La marier!

SCÈNE XIII.

PERRETTE, JAQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE, *apercevant Pirante, et tirant Jaquemin par le bras, voulant fuir.*

Monsieur! Ah! je perds la parole.
Miséricorde!

JAQUEMIN.

Qu'est-ce? où vas-tu?

PERRETTE.

Le lutin.
(*En s'enfuyant.*)
Ah!

SCÈNE XIV.

PIRANTE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN, *revenant sur le bord du théâtre.*
Que veut-elle-dire?
PIRANTE, *frappant sur l'épaule de Jaquemin.*
Ho! monsieur Jaquemin!
JAQUEMIN, *s'enfuyant avec précipitation.*
A l'aide!

SCÈNE XV.

PIRANTE, *seul.*

En me voyant, s'écrier de la sorte!
Fuir, sans vouloir m'entendre, et me fermer la porte!
Suis-je pestiféré? Que veut dire ceci?
Mais quelqu'un de ses gens m'en peut rendre éclairci;
L'un d'eux vient à propos.

SCÈNE XVI.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *venant avec une grande fourche de bois sur son épaule, et chantant cette chanson, sur le chant :*

Une et deux et trois et quatre et cinq et six,
Sept et huit et neuf et dix,
Onze et douze et treize,
Quatorze et quinze et seize.

BLAISE, en revenant des champs,
Tout dandinant,

Il trouvit la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une masure.

Un Vigneron, près de là,
Voyant cela,
Leur dit : que faites-vous là ?
A quoi répond Blaise :
Je nous fons bien aise.

PIRANTE, *abordant Nicodème.*

Dieu te gard', Nicodème.

NICODÈME.

Bon jour, monsieu Pirante. Ah ! c'est donc vous ?

PIRANTE.

Moi-même.

NICODÈME.

Vous me voyez joyeux, toujours bon appétit.

PIRANTE.

L'appétit et la joie entretiennent l'esprit.

NICODÈME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carrière,
Et j'ai toujours été bâti de la magnière.
Vous êtes bien gaillard ?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODÈME.

Quand j'avons la santé, je ne manquons de rien :
Morgué ! c'est un grand point.

PIRANTE.

Il est vrai. Mais ton maître,
Comment est-il ?

NICODÈME.

Comment? il est comme il doit être,
Toujours bien essoufflé, quand il marche.

PIRANTE.

A-t-il eu
Quelque mal violent?

NICODÈME.

Pourquoi?

PIRANTE.

Quand il m'a vu,
Il s'est mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vu le diable.
Est-il devenu fou?

NICODÈME.

Peste! il n'est pas si sot:
Tout vieux barbon qu'il est, il dit encor le mot.
C'est un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,
Criant tout haut à l'aide, a-t-il fui ma présence?
Il est donc possédé?

NICODÈME.

Vous vous gaussez de nous.
Bon! s'enfuir! hier encore il nous parloit de vous,
But à votre santé, jusqu'à perte d'haleine,
Nous dit qu'vous viendriez possible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui; je l'avois écrit.

NICODÈME.

Eh bien donc?

PIRANTE.

Mais depuis
J'ai changé de dessein.

NICODÈME.

Je vas faire ouvrir l'huis ;
Et, quand il vous varra....

PIRANTE.

Je te dis, Nicodème,
Qu'il m'a vu, reconnu.

NICODÈME.

C'est quelque stratagème ;
Car il n'étoit pas fou, quand j'avons déjeuné.
Lui-même dans ces champs il m'a là-bas mené :
Depuis, je ne dis pas, mais j'allons voir.
(Frappant à la porte)
Parrette ?

SCÈNE XVII.

PERRETTE, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Qui frappe ?

NICODÈME.

Nicodème. Ouvre.

PERRETTE, *ouvrant la porte, et voyant Pirante, la referme, en disant :*

Ah !

SCÈNE XVIII.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME.

Comme on nous traite!
Alle a le diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODÈME.

Oh! pargué! j'entrerons pourtant dans la maison.
(*Il frappe.*)
Ouvre.

PIRANTE.

Le mal du maître a gagné la servante.

SCÈNE XIX.

PERRETTE *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Qui heurte?

NICODÈME, *à Perrette.*

Nicodème, avec monsieur Pirante;
Il vient voir notre maître.

PERRETTE, *en dedans.*

Hélas! c'est fait de toi,
Nicodème, s'il faut qu'il te touche.

NICODÈME.

Et pourquoi?

PERRETTE, *en dedans.*

Monsieur Pirante est mort, on en a la nouvelle;
Ce n'est que son esprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle?

NICODÈME, *à Pirante.*

Al dit qu'ous êtes mort, et que c'est votre esprit
Qui me parle : pourquoi ne me l'avoir pas dit?
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de semblable?
Quoi! Nicodème, on veut...

NICODÈME.

Vous êtes mort, au diable!

PIRANTE.

Mais, si...

NICODÈME, *lui présentant sa fourche.*

N'approchez pas; palsangué! voyez-vous!
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la pièce qui t'est faite.
Je serois mort!

NICODÈME.

Oui, vous. N'est-il pas vrai, Parrette,
Que tu dis qu'il est mort?

PERRETTE, *en dedans.*

Il l'est plus de six fois;
Ce n'est que son fantôme à présent que tu vois,
Garde qu'il ne t'approche et qu'il ne te secoue;
Le moindre de ses doigts...

SCÈNE XX.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *lui montrant sa fourche.*

Ah! morgué! qu'il s'y joue;
Il varra.

PIRANTE.

Nicodème?

NICODÈME.

Oh! je ne voulons point
Être aveuc les fantoms : on sait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens, quand ils trouvont leur belle.
Tatigué! queus malins!

PIRANTE.

La folie est nouvelle.

NICODÈME.

Je ne vous charchons point; laissez-nous en repos.

PIRANTE.

Laisse-moi seulement te dire quatre mots;
C'est peu de chose.

NICODÈME.

Hé bien! si votre âme est en peine,
Parlez; j'irons, pour vous, courir la pretentaine:
Mais morgué! sans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au besoin?
Je n'ai rien de changé; tu le vois, Nicodème.
Je parle, marche, agis : les morts font-ils de même?
Jamais...

NICODÈME.

Oh! palsangué! vous m'en contez bien là!
Avons-je été morts, nous, pour savoir tout cela?
C'est bien philosophé!

PIRANTE.

Du moins, fais que ton maître,
Pour m'entendre un moment, se mette à la fenêtre;
Je serai satisfait.

NICODÈME.

Il y viendra fort bien;
Pourquoi non? Quand on a du cœur, on ne craint rien.
Parrette?

SCÈNE XXI.

PERRETTE *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Est-il parti, Nicodème?

NICODÈME, *à Perrette.*

Lui? voire,
Je lui dis qu'il est mort; mais il n'en veut rien croire,
Et je ne li saurois faire entendre raison.
Notre maître est-il là? Morgué! je tiendrai bon:
Qu'il vienne à la fenêtre; avec ma fourche seule,
Si l'esprit fait un pas, je li sangle la gueule.

SCÈNE XXII.

PIRANTE, NICODÈME.

PIRANTE.

Mais tu me crois donc mort?

NICODÈME.

Oui, pargué! je la crois.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir ; approche, touche-moi.

NICODÈME.

Tatigué ! je n'ai garde ; on voit, à votre face,
Que d'un homme entarré vous avez la grimace.

SCÈNE XXIII.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *à la fenêtre.*
(*A Pirante.*)

Il faut me hasarder. On me l'avoit bien dit,
Que vous pourriez venir m'apporter un acquit :
Mais des huit cents écus je ne suis plus en peine ;
On m'en a tenu compte, et votre crainte est vaine.
Allez ; puisse votre âme avoir un plein repos !

PIRANTE.

De quoi me parlez-vous ? Je suis de chair et d'os ;
Voyez-moi bien ; je vis. Qui vous rend si crédule,
Que de vous entêter d'un conte ridicule ?
A votre âge, êtes-vous de si légère foi,
Et voit-on bien des morts qui parlent comme moi ?

JAQUEMIN.

On diroit, en effet, que vous êtes en vie.
Seriez-vous échappé de votre apoplexie ?
Ou si, quand on est mort, on peut ressusciter ?
Car monsieur votre fils, que je viens de quitter,
Et qui porte un grand deuil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer...

PIRANTE, *s'avançant.*

Quoi ! mon fils...

NICODÈME, *présentant sa fourche à Pirante.*

Ah! morguenne!
N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau, Nicodème! j'entends
Qu'on respecte monsieur.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Morgué! c'est perdre temps.
Descendez, sans rien craindre, ou bien qu'il se retire.
Son fantôme n'est pas si diable qu'on veut dire;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voie à chacun:
S'il fait trop le méchant, je serons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodème a raison; pourquoi tant de foiblesse?

JAQUEMIN.

Enfin, j'ouvre les yeux, et vois qu'on m'a fait pièce.
Je descends.

SCÈNE XXIV.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous êtes satisfait.
Mais point de trahison; car, franchement, tout net,
Fussiez-vous un Satan...

PIRANTE.

Ne crains rien, Nicodème.

SCÈNE XXV

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *tremblant, à Pirante.*

Ah! monsieur...

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Point de peur, et ne soyez point blême.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Votre fils par son deuil a trop su me duper,
Et n'a feint votre mort qu'afin de m'attraper.
Comme à votre héritier, après ce coup funeste,
Trouvant que je devois six cents louis de reste,
Je viens présentement de les compter...

PIRANTE, *à Jaquemin.*

A lui?

JAQUEMIN.

A lui-même : voyez son acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un et l'autre avec tant d'impudence!
Peut-être il n'est pas loin; vite, allons...

JAQUEMIN.

Patience;
Nous en aurons raison. J'attends ici Crispin;
Entrez, pour un moment, là dedans.

PIRANTE.

Le coquin!

SCÈNE XXVI.

PIRANTE, JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

PERRETTE, *à Pirante.*

Vous n'êtes donc pas mort, monsieur?

PIRANTE.

L'effronterie!

Prendre le deuil!

(*Pirante entre dans la maison.*)

SCÈNE XXVII.

JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

NICODÈME.

Voyez, avec leur polexie!

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

SCÈNE XXVIII.

PERRETTE, NICODÈME, CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODÈME, *à Crispin, allant au-devant de lui.*

Morgué! comm' te vlà fait! Qui t'airet reconnu?
Queul habit!

CRISPIN, *à Nicodème.*

Tout un an, il faut être de même;
Notre vieux maître est mort, mon pauvre Nicodème.

NICODÈME.

Hé! ne devoit-il pas s'empêcher de mourir?
En sa place, morgué! je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu sais qu'à la mort il n'est point de remède.

NICODÈME.

Morgué! j'appellerois vingt sorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien; mais il est mort.

NICODÈME.

Tant pis pour lui.

JAQUEMIN.

Crispin, viens çà : je craignois fort
Qu'on ne te fît partir sans que je te revisse.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Ah! je suis, pour cela, trop à votre service.

JAQUEMIN.

C'est à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait;
Il étoit juste aussi de m'en faire.

CRISPIN.

En effet,
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JAQUEMIN.

Ton salaire
Est tout prêt.

CRISPIN.

Oh! monsieur....

JAQUEMIN.

Mais si tu pouvois faire
Que, de huit mille francs, toujours prêts à compter,
Ton maître, à l'avenir, voulût se contenter,
Je donnerois encor cent louis tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui proposer : attendez-moi.

(Il va pour s'en aller.)

JAQUEMIN, *le retenant.*

Demeure :

Puisqu'il n'est pas parti, je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez; avecque lui vous pouvez tout gagner.

SCÈNE XXIX.

JAQUEMIN, CRISPIN, PERRETTE, NICODÈME, PIRANTE *écoutant derrière.*

CRISPIN, *continuant.*

Il ne ressemble point à son vilain de père;
C'étoit un franc avare, un vrai prône-misère;
Et, s'il ne se fût point avisé de mourir,
Sa lésinante humeur nous eût bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Sans doute;
Il falloit bien pleurer; qu'est-ce que cela coûte?
Quoique, pour notre joie, il soit mort un peu tard,
C'est toujours être mort.

PIRANTE, *à Crispin, le prenant au collet.*

Ah! je te tiens, pendard!

CRISPIN, *feignant d'avoir peur.*

Au secours!

PIRANTE.

Tu me crains; je suis donc mort?

PERRETTE, *à Crispin.*

Courage!

Dis que c'est son esprit qui revient.

CRISPIN.

Ah! j'enrage.

NICODÈME, *à Crispin.*

As-tu peur du fantôme, et n'oses-tu parler?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir, afin de me voler,
Scélérat?

NICODÈME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah! je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien; je vais vous tout apprendre.
Pour tirer votre argent de monsieur Jaquemin,
Votre fils avec lui m'a fait jouer au fin;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est, à la sourdine,
Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine.
Quelque gueuse l'aura fait prendre sur le fait!
Qu'a-t-il donc épousé? qui?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN, *à Crispin.*

Ma fille?

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Votre fille.

JAQUEMIN.

Au déçu de son père?

L'effrontée!

PERRETTE, *à Jaquemin.*

Il l'aimoit, il l'épouse; que faire?

JAQUEMIN, *à Perrette.*

Tu l'as donc su?

PERRETTE.

Moi? non : mais, enfin, quand les gens....

PIRANTE.

Qu'on la fasse venir.

CRISPIN, *à Pirante.*

Elle est allée à Sens :
Mon maître l'y doit joindre; et, de-là, ce me semble,
Ils se sont dit le mot, pour s'en aller ensemble.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Monsieur, je suis fâché....

PIRANTE.

Non, monsieur Jaquemin;
Ce peut être une fourbe, il en faut voir la fin.
(A Crispin.)
Mon fils t'attend?

CRISPIN.

Monsieur, il est au Mouton Rouge;
Je m'en vais l'avertir, si vous voulez.

PIRANTE.

Ne bouge.

(A Jaquemin.)
Il faut l'aller surprendre; et, s'il est marié,
Babet est ma filleule; il est justifié :
Elle mérite assez d'entrer dans ma famille.
Allons.

JAQUEMIN.

Ah ! c'est, monsieur, trop d'honneur pour ma fille.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut....

JAQUEMIN.

Moi, riche? abus;
Je n'ai rien.

NICODÈME.

Eh ! morgué ! dégainez vos écus;
A-vous peur, sous vos pieds, que la tarre vous faille ?

JAQUEMIN.

Il faut me laisser vivre ; après, vaille que vaille :
Si j'ai quelque pistole, on me la trouvera.

PIRANTE.

Hé ! monsieur Jaquemin, on s'accommodera.
Je voudrois seulement que Babet elle-même....

PERRETTE.

Elle vient de partir : cours après, Nicodème ;
Tu la rattraperas.

NICODÈME.

Je vais prendre un cheval ;
Laisse-moi faire.

CRISPIN.

Enfin, cela ne va pas mal.

PERRETTE, *à Crispin.*

Tu fais donc trépasser les gens, sans qu'ils le sachent ?

PIRANTE.

Souvent dans leurs desseins les jeunes gens se cachent.
Allons tout éclaircir ; et, si l'hymen est fait,
Je pardonne à mon fils ; pardonnez à Babet.

FIN DU DEUIL.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur Scarron..... Pag. 3

JODELET, ou LE MAÎTRE VALET, comédie en cinq actes, par Scarron..... 7

DON JAPHET D'ARMÉNIE, comédie en cinq actes, par le même..... 107

LE DEUIL, comédie en un acte, par Hauteroche.. 209

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME II.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

LA MÈRE COQUETTE,

OU

LES AMANTS BROUILLÉS,

COMÉDIE,

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, le 15 octobre 1665.

NOTICE
SUR QUINAULT.

PHILIPPE QUINAULT naquit en 1635 à Felletin dans la Marche, d'un père peu fortuné, qui l'envoya à Paris dès l'âge de huit ans. Tristan-l'Ermite, célèbre alors par sa tragédie de *Marianne*, du même pays que le jeune orphelin, et, suivant quelques-uns, son parrain, prit soin de son éducation, Quinault n'avoit pas encore dix-huit ans, lorsqu'il acheva *les Rivales*, comédie en cinq actes. Tristan présenta cette pièce, comme étant de sa composition, aux comédiens qui en offrirent cent écus. Mais l'auteur de *Marianne*, ne voulant pas dérober à son élève la gloire que pouvoit lui acquérir son premier ouvrage, ne dissimula plus qu'il étoit d'un jeune homme. A cette nouvelle les acteurs ne voulurent plus en donner que cinquante écus. Enfin, par composition, ils accordèrent le neuvième de la recette, et c'est depuis ce moment que les auteurs ont eu dans les recettes une part proportionnée au nombre d'actes que contiennent leurs ouvrages.

Quinault est beaucoup plus connu par ses opéra que par les pièces qu'il a données au théâtre françois; mais, fidèles au plan que nous nous sommes tracé, nous ne parlerons que des dernières.

La seconde pièce de Quinault, intitulée *la Généreuse ingratitude*, tragi-comédie pastorale en cinq actes, en vers, fut jouée en 1654.

L'Amant indiscret, ou *le Maître étourdi*, comédie en cinq actes, en vers, fut représentée dans la même année 1654.

Les coups de l'Amour et de la Fortune, tragi-comédie en cinq actes, en vers, fut donnée en 1656.

Les deux années suivantes virent paroître trois tragédies totalement oubliées aujourd'hui : ce sont, *Cyrus*, *le Mariage de Cambise*, et *Amalazonte*.

Le Feint Alcibiade, tragi-comédie, fut jouée en 1658.

Le Fantôme amoureux, tragi-comédie, en cinq actes, en vers, fut jouée sept fois en 1659.

Quinault fit représenter, en 1660, une tragi-comédie intitulée *Stratonice* et une pastorale allégorique sous le titre des *Amours de Lysis et d'Iris-térie*.

Agrippa ou *le Faux Tibérinus*, tragédie, parut en 1661.

Astrate, tragédie qui eut beaucoup de succès en 1663, n'en eut aucun à ses reprises.

La Mère coquette, comédie en cinq actes, en vers, la meilleure de toutes les pièces que Quinault ait composées pour le théâtre françois et la seule que l'on trouve dans cette collection, parut pour la première fois le 15 octobre 1665.

Pausanias, tragédie, fut donnée le 16 novembre 1668 et n'eut point de succès.

Bellérophon, tragédie, est le dernier ouvrage que Quinault composa pour le théâtre françois. Elle fut jouée en 1670, et eut beaucoup de succès.

Il est à remarquer qu'à cette époque Quinault n'avoit encore composé aucun opéra.

Un négociant grand amateur de théâtre, ayant donné à Quinault un appartement dans sa maison, vint à mourir laissant plus de cent mille livres de biens à sa veuve. Celle-ci par reconnoissance des conseils utiles que le poëte lui avoit donnés dans la conduite de ses affaires, crut devoir assurer sa fortune en l'épousant.

A cette époque, Quinault acheta une charge d'auditeur des comptes. La compagnie ayant fait quelques difficultés de le recevoir sous prétexte qu'il avoit composé des comédies, on fit à cette occasion les vers suivants :

Quinault, le plus grand des auteurs,
Dans votre corps, messieurs, a dessein de paroître :
Puisqu'il a tant fait d'auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

L'Académie s'empressa de l'admettre dans son sein, il y fut reçu en 1670.

Vers la fin de sa vie, Quinault entreprit un poëme sur l'extinction en France de la religion pretendue réformée. Il mourut à Paris le 19 novembre 1688.

PERSONNAGES.

LAURETTE, servante d'Ismène.
CHAMPAGNE, valet de chambre d'Acante.
ACANTE, amant d'Isabelle.
LE MARQUIS, cousin d'Acante.
CRÉMANTE, père d'Acante.
ISABELLE, fille d'Ismène.
ISMÈNE, mère d'Isabelle.
LE PAGE DU MARQUIS.

La scène est à Paris, dans une salle du logis d'Ismène.

LA MÈRE COQUETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content? Vraiment c'est une honte.
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers, ce soit contentement?

LAURETTE.

Eh, mon Dieu! patience, un de ces jours j'espère
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guère.
Mais parlons de mon maître, et sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement?

LAURETTE.

Oui, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bon homme et l'ôter d'esclavage,
Et que n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté:
A ce compte il est mort?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire,
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment rire?

CHAMPAGNE.

Oh! que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire.
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement,
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde.
Eh! je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint, qui nous fit séparer;
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer,
Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine; elle avoit le cœur gros,
Elle le débonda d'abord par des sanglots;
Puis d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre;
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-temps dans la captivité;
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage;
Enfin qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,

Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien oui davantage sans peine,
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine;
J'eus peur d'être surpris, et je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute?

LAURETTE.

Oui, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amants doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, et tu veux tout savoir?
Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence?
Je suis fille, je t'aime, et me tais à regret.
Ce m'est un grand fardeau, que le moindre secret:
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le monde, et je suis bien changé;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé.
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse;
Je reviens du pays des sept sages de Grèce;

Et pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon maître:
Son vieux père, surtout, fâcheux au dernier point,
Est homme là-dessus à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystère?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire,
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras..

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout temps fit paroître
L'époux de ta maîtresse au père de mon maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfants,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des corsaires.

Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très patiemment supporta ce malheur;
Que loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela:
Tu sais enfin. Comment! quels gestes fais-tu là?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:
Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, *lui faisant signe de se taire.*

Donc, au moins.....

LAURETTE.

Oui, dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jeta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta:
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laisse-là ma maîtresse;
Si l'on t'interrogeoit...

CHAMPAGNE.

Me crois-tu sans adresse?
Un vaisseau turc fut pris, un esclave chrétien,
François, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage;
Il étoit vieux, cassé, j'eus pitié de son âge:
Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais....

LAURETTE.

Moi! puis-je m'y connoître?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient, c'est Acante ton maître.

SCÈNE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causant, monsieur, Champagne et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir madame encor de quelque temps,
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE

Que la mère en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt...

ACANTE.

Quoi! l'ingrate Isabelle?
Je l'aimois, je l'avoue, et d'une ardeur fidèle:
Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas! qu'alors j'étois aimé;
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où règne l'innocence.
Elle vit avec joie, et même avec transport,
Nos deux pères amis, de notre hymen d'accord;
Et j'attendois des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
Une éternelle amour, s'il en peut jamais être.
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi, fille enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux;
Les hommes, par ma foi, ne valent guère mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même;
Quand les traîtres sont las, messieurs font les jaloux,

ACANTE.

Crois-tu...

LAURETTE.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle, sans doute, agit d'une manière
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la première;
Et malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi! que j'aime une ingrate! une inconstante fille!...
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, monsieur, qui s'habille
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu,
Il n'a que soixante ans, c'est monsieur votre père.

ACANTE.

Mon père? Eh! que fait-il?

LAURETTE.

Eh! que pourroit-il faire?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche, et fait le goguenard;
Des contes du vieux temps étourdit Isabelle:
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

CHAMPAGNE.

Là, dis.

LAURETTE.

Je le crois bien;
Mais pour dire qui c'est, monsieur, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point....

ACANTE

Qui donc?

CHAMPAGNE.

Attendez, que j'y pense.
Le marquis?

ACANTE.

Mon cousin? J'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai; ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi bouffi de vanité,
Qui cache dans le faste, et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin marquis qui vit jamais le jour,
Et pour tout dire enfin, un sot suivant la cour

CHAMPAGNE.

N'importe, il est marquis; c'est ainsi qu'on le nomme,
Et ce titre par fois rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'étoit pour lui.... Non, je ne le crois pas,
Isabelle n'a point des sentiments si bas:
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne lui saurois faire encor cette injustice;
Mais si je connoissois mon rival trop heureux...

LAURETTE

Ah! vous êtes, monsieur, encor bien amoureux!

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas! que l'orgueilleuse au moins n'en sache rien;
Si l'ingrate qu'elle est, connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, et croit que je l'adore:
Dis-lui qu'elle s'abuse; oui, mais dis-lui si bien....

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien;
Elle tient votre cœur trop sûr sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire,
Ce cœur, ce lâche cœur....

SCÈNE III.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah! cousin, te voilà?
Bon-jour. Que je t'embrasse. Encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah! vous me meurtrissez! Laurette se retire?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, monsieur Champagne! Il est donc revenu?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu;
Lorsqu'il étoit laquais, il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands fripons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf! vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Eh, Laurette!

LAURETTE.

Ah! monsieur, avec moi, je vous prie,
Trève de compliment, et de cérémonie.

(*Laurette et Champagne se retirent.*)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités,
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bons jours à gourmades?
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons?

LE MARQUIS.

Oh, oh! voudrois-tu bien me donner des leçons,
A moi, cousin? à moi?

ACANTE.

C'est un avis sincère,
Et ce que je vous suis, me défend de me taire :
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Eh! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié!
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge?
Va, tu sais peu le monde, et la cour, si tu crois
Qu'on puisse être marquis, jeune et sage à la fois.
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule;
On n'est point regardé, si l'on ne gesticule;
Si dans les jeux de main, ne cédant à pas un,
On ne se fait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage.
C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne....

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais....

LE MARQUIS.

Ne t'érige point de grâce en raisonneur;
Morbleu, c'est un défaut à te perdre d'honneur;
Tâche à t'en corriger, et changeons de matière.

Je viens chercher ici ton père à ta prière,
Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt;
Surtout....

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire,
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi? que je me retire,
Sans m'informer de lui du moins de sa santé?

LE MARQUIS.

Eh! ne te pique point de tant d'honnêteté;
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guère
Ces soins si curieux de la santé d'un père.
Le bon homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez....

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part;
Nous savons ce que c'est que la perte d'un père:
Jamais de ce malheur fils ne se désespère;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter,
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelqu'honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout père qui vit trop, court danger de déplaire.
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté,
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense;

Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur.
De plus, ce coup surtout m'a percé jusqu'au cœur,
Lui-même qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jetoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un *je suis votre père, et je le veux ainsi.*

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part, parlons pour ta dépense;
Mais sors, j'entends tousser, et le bon homme avance.

SCÈNE IV.

CRÉMANTE, LE MARQUIS.

CRÉMANTE *en toussant.*

C'est vous, mon cher neveu? qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après:
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie,
Quelques coups sur le dos....

CRÉMANTE.

Doucement, je vous prie.
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort?

CRÉMANTE.

Je vais vous tout conter sans feinte et sans grimace.
Pour vous....

LE MARQUIS.

Sans compliment!

CRÉMANTE.

Couvrons-nous donc, de grâce.

LE MARQUIS.

Mettez.

CRÉMANTE.

Eh!

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CRÉMANTE.

Quoi! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non

CRÉMANTE.

Quoi! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu, non.

CRÉMANTE.

Vous laisser chapeau bas!
Moi, souffrir d'un marquis ce respect!

LE MARQUIS.

Non, je jure.
C'est moins respect pour vous, que soin pour ma coiffure
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CRÉMANTE.

Eh! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non da, vous êtes sain.

CRÉMANTE.

Oui, je le suis, sans doute,

Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catharres, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah ! tout cela n'est rien.

CRÉMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CRÉMANTE.

Je ne vous dis donc point, enfin, qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

CRÉMANTE.

Vraiment je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc par un feu dont tout mon sang s'allume,
Éveillé ce matin plus tôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon âme plus émue:
Sa beauté négligée en sembloit être accrue;
Son désordre charmoit; un long et doux sommeil
Avoit rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards, et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornements, sans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautés.

Sous le nom de bon homme et d'ami de son père,
Je l'ai vue habiller sans façon, sans mystère;
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux
Mais Dieu sait cependant comme j'ouvrois les yeux.
En se chaussant j'ai vu... Rien n'est mieux fait au monde:
J'ai vu certain morceau de jambe blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer au moins sur mon récit...

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit:
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée.
Poursuivez donc.

CRÉMANTE.

Ensuite elle s'est donc coiffée:
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber à flots épais jusque sur ses talons,
Et même si bien pris mon temps et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coiffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançoit les bras,
Par bonheur tout à coup une épingle arrachée
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nu l'objet le plus charmant...
Ouf! je suis tout ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra, changeons donc de langage,
Aussi bien mon cousin à vous parler m'engage:
Il voudroit quelque argent.

CRÉMANTE.

Là-dessus je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court:
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre,
Tenez-lui les rigueurs des pères d'aujourd'hui;
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui,
Mais que c'est pour son bien.

CRÉMANTE.

Allez, laissez-moi faire,
Je sais faire valoir l'autorité de père.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis;
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis,
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute.
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CRÉMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie;
L'honneur vient de bravoure et de galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune et brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donnés d'avance,
Un marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,
M'a feint une querelle, et d'abord prenant feu,
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CRÉMANTE.

Un soufflet?

LE MARQUIS.

Point du tout.

CRÉMANTE.

Mais un coup sur la joue.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussitôt, j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste.
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste.
Avec une comtesse en crédit à la cour,
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent, mais la perte est légère,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chère.

CRÉMANTE.

Quoi! la dame en faveurs vous auroit racquitté?

LE MARQUIS.

Non, je la crois fort sage, à dire vérité.
Mais comme je sortois sans suite que mon page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux marquis, et des plus médisants,
Qui pour chasser ensemble alloient sans doute aux champs.
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu paroître:
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,
Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tels cas les galants fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CRÉMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon! c'est du vieil honneur dont vous nous parlez là.

CRÉMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grâce, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CRÉMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content;
Mais j'espère en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la cour vous est-il nécessaire?

CRÉMANTE.

Non, l'amour maintenant est mon unique affaire;
Mon fils aime Isabelle, et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne;
Je sais l'art de brouiller les gens mieux que personne.
C'est-là mon vrai talent, et mon soin le plus doux.

CRÉMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ISMÈNE, ISABELLE, LAURETTE

ISABELLE, *sortant de sa chambre, et trouvant Ismène qui sort de la sienne.*

J'allois à votre chambre.

ISMÈNE.

Et qu'y veniez-vous faire ?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mère,
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au temple ce matin.

ISMÈNE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévère.
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colère?
J'essaierois, madame...

ISMÈNE.

Ah! c'est trop discourir.
Allez, retirez-vous, je ne vous puis soûffrir.

SCÈNE II.

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, en vérité cette rigueur m'étonne;
Quoi! vous pour tout le monde et si douce et si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point?

ISMÈNE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle:
C'est une fille aimable...

ISMÈNE.

Elle n'est que trop belle,
Je sais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage?...

ISMÈNE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins.
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués, n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisants,
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMÈNE.

On le peut, mais enfin c'est l'âge de retraite:
La beauté perd ses droits, fût-elle encor parfaite;

Et la galanterie, au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimère.

ISMÈNE.

Une fille à seize ans défait bien une mère;
J'ai beau par mille soins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse, et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout dès qu'elle est près de moi:
Je me sens enlaidir sitôt que je la voi,
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure.
Fut-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous:
Mais on sait à ce mal le remède ordinaire.
Faites-la d'un couvent au moins pensionnaire.
Quoi! vous hochez la tête? Est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés?

ISMÈNE.

Non, je puis m'assurer de son obéissance;
Elle suit mes désirs toujours sans résistance;
Je la trouve soumise à tout ce que je veux,
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir;
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir?
C'est dans l'état de veuve, où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs, qu'une fille à conduire.

Je puis, sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux,
A jouir des douceurs du cours, des promenades,
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades,
Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, et c'est-là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hais la solitude,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude,
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble,
On vous prend pour deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMÈNE.

Sans mentir?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMÈNE, *se regardant dans son miroir de poche*:

Comment suis-je aujourd'hui? mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune, ni plus belle;
Surtout, votre beauté paroît fort naturelle.

ISMÈNE.

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMÈNE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain,
Je viens d'apercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grâce;
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMÈNE.

La jeunesse, Laurette, a de puissants attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai, mais à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on la sait paroître;
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMÈNE.

Acante cependant l'aime et ne peut m'aimer;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pû déraciner sa première tendresse;
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premières amours tiennent terriblement;
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance:
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, grâces au ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMÈNE.

C'est beaucoup; mais Laurette,
Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite;
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, et qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second époux vaudroit bien le premier;
Mais c'est un grand dessein.

ISMÈNE.

N'épargne soin ni peine;

Si tu peux réussir, ta fortune est certaine:
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort,
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord :
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître.
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être;
Votre mari, sans doute, est défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut :
Après huit ans passés, sans qu'un mari se treuve,
Une femme au besoin est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre avocat l'a dit ;
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour, et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMÈNE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMÈNE.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends, fiez-vous à mes soins;
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance.
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMÈNE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir?
Va-t'elle dire encor deux mots à son miroir?
De ses ingrédients grossir un peu la dose?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose;
Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt....

LAURETTE.

Brisons-là, je te prie.
Elle hait là-dessus à mort la raillerie;
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en réponds.
Mais touchant sa famille, il s'obstine à se taire....

LAURETTE.

Cela n'importe rien pour ce que j'en veux faire.

Ma maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre,
Et pour l'en délivrer, on l'obligeroit fort,
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute....

LAURETTE.

Et surtout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi! faire un faux rapport?

LAURETTE.

Quoi! pour mentir un peu, te troubles-tu si fort?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle,
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage.
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage;
Elle est pour nous sans honte, et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets:
Les gens d'esprit surtout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort;
Comment dire autrement, sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mère
De donner à sa fille un importun beau-père;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée;
Mais d'un autre souci j'ai l'âme embarrassée:
Si ton maître à la fin revenoit du Levant?

LAURETTE.

Mon dieu! point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE

J'y vois trop de péril, et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? Que rien ne t'inquiète.

SCÈNE IV.

ISMÈNE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *feignant de pleurer.*

Quelle nouvelle! ah! ah!

ISMÈNE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure, mais, hélas! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, madame, encor bien plus que moi.

ISMÈNE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! ma bonne maîtresse,
C'est.... Je ne puis parler, tant la douleur me presse.
Monsieur Champagne.... eh là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystère?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire.
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à madame une extrême douleur :
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plus tôt vaut le mieux pour la tirer de peine :
A la laisser languir, quel plaisir prenez-vous?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux?

ISMÈNE, *se laissant choir sur un siège.*

Je n'aurois plus d'époux! seroit-il bien possible?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour madame est sensible.
La pauvre femme! hélas! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, madame, il n'en est rien.

ISMÈNE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zèle!
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle.
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant....

ISMÈNE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire:
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon.
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, *prenant le diamant.*

Eh!

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, et n'a pas l'âme ingrate:
Mais elle ne veut pas surtout que l'on la flatte,
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, madame, il est donc mort.

ISMÈNE.

Ciel!

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possède,
Un peu de solitude est son meilleur remède ;
Laissons-la revenir, et va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins ?

LAURETTE

Bon ? tu te railles :
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt ?

LAURETTE.

Eh ! mon maître, et tu doutes à tort....

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout, va, tu n'as rien à craindre.

SCÈNE V.

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, il est sorti, cessez de vous contraindre ;
Rendez grâces au ciel, tout va bien, tout nous rit.

ISMÈNE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit ?

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMÈNE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté; si c'est peu d'un témoin,
Nous en aurons encore un second au besoin;
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMÈNE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel?

ISMÈNE.

Le père d'Acante.

LAURETTE.

Eh! qu'appréhendons-nous?
Le bon-homme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMÈNE.

Peut-être il m'aime trop; c'est ce que j'appréhende:
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit, sans doute, embarrasser;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge?

ISMÈNE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui, lui vous épouser? ce seroit conscience;
Vieil, usé comme il est, et déjà demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari la longue et triste épreuve,
Puisqu'en très bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous,
Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu, par votre expérience,
Du jeune et du vieillard quelle est la différence.

ISMÈNE.

Ce n'est point pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon dieu, non.
Mais voici le bon-homme, il faut changer de ton.

SCÈNE VI.

CRÉMANTE, ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, monsieur, à consoler madame.

CRÉMANTE.

Qu'a-t-elle?

ISMÈNE.

Oh!

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'âme.

CRÉMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CRÉMANTE.

Quoi! ce n'est que cela?
Il n'est pas mort peut-être.

ISMÈNE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne, qui l'assure, est homme irréprochable.

CRÉMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux,
Et j'y crois perdre au moins, madame, autant que vous.

Le regret que j'en ai ne cède en rien au vôtre :
Mais nous l'avions compté pour mort et l'un et l'autre ;
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer.
Puis la perte est pour vous aisée à réparer ;
Et pour vous consoler d'une telle disgrâce,
Quelqu'autre du défunt peut occuper la place :
Vous n'aurez rien perdu, prenant un autre époux ;
J'en sais un.

ISMÈNE.

Eh ! monsieur, de quoi me parlez-vous ?

CRÉMANTE.

Je veux que dans l'effort de vos premières larmes :
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes :
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet ;
Mais enfin, si l'époux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire..

ISMÈNE.

Cela ne se peut pas.

CRÉMANTE.

Mon dieu ! tout se peut faire :
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir....

ISMÈNE.

Ah !

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRÉMANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche :
Le désir de lui plaire est le seul qui me touche ;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire....

CRÉMANTE.

Je m'en garderai bien, non, non, je me retire;
Je la laisse en repos, ce sera le meilleur.

ISMÈNE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur?

CRÉMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMÈNE

Hélas! qui pourroit mieux me consoler que vous?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux!
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien, venant de vous, ne me sauroit déplaire.

CRÉMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMÈNE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie;
J'en rejetois l'espoir, quoiqu'il me fût permis;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis?

CRÉMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils, mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre âme,
Prenez plutôt du temps pour examiner bien....

ISMÈNE.

Ah! monsieur, après vous, je n'examine rien.

CRÉMANTE.

Il est jeune, bien fait, voyez s'il peut vous plaire.

ISMÈNE.

Vous savez mieux que moi ce qui m'est nécessaire;

Acante vaut beaucoup; mais quel qu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRÉMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMÈNE.

Au moins c'est une affaire
Que vous trouverez bon, monsieur, que je diffère:
Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort,
Feu mon mari déja depuis long-temps est mort;
J'en ai porté le deuil, et j'ai toute licence:
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance;
Et pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore au moins huit ou dix jours.

CRÉMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe;
Il est vrai, mais j'espère à mon tour une grâce.

ISMÈNE.

Ce que je vous dois être, unit nos intérêts.

CRÉMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMÈNE.

Ma fille, dites-vous?

CRÉMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMÈNE.

Vous, monsieur?

CRÉMANTE.

Pourquoi non? qu'y trouvez-vous à dire?

ISMÈNE.

Eh rien! mais vous pourriez peut-être choisir mieux.
Elle est si jeune encor!

CRÉMANTE.

Me trouvez-vous si vieux?

ISMÈNE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille en ce choix m'obéisse avec peine.

CRÉMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMÈNE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire,
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire;
Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CRÉMANTE.

Mon fils, je pense, aussi ne me dédira point;
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entr'eux dès leur plus tendre enfance;
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMÈNE.

Ainsi que vous, monsieur, c'est ce qui m'inquiète;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci;
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CRÉMANTE.

Elle a raison, aucun n'y viendra nous distraire,
Allons-y consulter ce que nous devons faire,
Et voir par quels moyens nous pourrons sans retour
Séparer deux amants en dépit de l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Eh bien! que voulez-vous? Si vous perdez un père,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sauriez que faire;
Des regrets des vivants les morts ne sont pas mieux:
Parlons donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant su plaire,
Acante, ce volage à qui je fus si chère,
T'a parlé ce matin?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t-il de moi?

LAURETTE.

Lui! pense-t-il à vous?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire?
De quoi t'a-t-il parlé?

LAURETTE.

Rien que de votre mère;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi?

LAURETTE.

Pas un mot seulement;
De votre mère seule il m'a parlé sans cesse;
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mère enfin que peut-il voir d'aimable?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable,
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens.
Vous ne serez en âge encor de très long-temps;
Votre père étant mort, tout est en sa puissance;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance,
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter,

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge,
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage;
Mais voir mon amant même en devenir l'époux!
Voir mon beau-père en lui!

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiète?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus! Que n'est-il vrai, Laurette?

LAURETTE.

Comment! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté?
Quoi! vous constante encor pour un homme qui change?
Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange?
Un homme changeroit; et vous, pleine d'appas,
Fière, vous fille enfin, vous ne changeriez pas?
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage?

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Surtout, les premiers feux sont toujours les plus doux.
Ceux d'Acante et les miens sont nés presque avec nous;
Nos pères qui s'aimoient, sembloient dès la naissance
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence:
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse.
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi,
Et nos cœurs ignorant quel mal ce pouvoit être,
Surent sentir l'amour plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison,
Plus coupable envers vous après sa trahison;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute, et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi ! vous flatteriez-vous assez pour en douter?

ISABELLE.

Ah ! s'il se peut encor, laisse-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse?
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse :
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer :
Cependant en secret un pouvoir que j'admire,
Me fait presqu'oublier tout ce qu'on m'a pu dire ;
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu ! jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur !
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage ;
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi ! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et l'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse ;
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu :
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit cru ;
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite ;
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette?

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne le suis que trop, je ne m'en défends point:
Mais pardonne aux abois d'une première flamme,
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon âme.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer;
Et si de m'y servir la prière te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine:
Un billet de ma main par quelqu'autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité;
Ne confiez hors moi ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore?

LAURETTE.

Eh! oui, je suis trop bonne;
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît,
Et si, vous le savez, c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah! gardez bien d'en mettre.
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui,
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui:
Nous ne saurions chercher dans le siècle où nous sommes

Il ne peut, quoi qu'il fasse, oublier Isabelle;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle;
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Eh! n'a-t-il point de honte?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir;
Il aime avec regret, sa honte en est extrême;
Il s'en blâme, il s'en dit cent pouilles à lui-même,
Se battroit volontiers de rage qu'il en a;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela;
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amants sont bien lâches!

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon dieu! que tu vois clair!

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé;
Vois-tu? j'ai de bon yeux, et suis un peu rusé.
J'ai vu, comme j'entrois, retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon maître....

LAURETTE.

Oh!

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au marquis ?

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines ;
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais surtout le vin grec ouvre bien un esprit ;
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connoître ;
Aussi je m'en donnois....

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit ? son amour le ramène en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCÈNE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où madame est plongée,
Monsieur ?

ACANTE.

On m'a tout dit

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis,
Et je crois que pour vous, monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle;
De son défunt mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait:
Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée;
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

ACANTE.

Puis qu'elle est seule, il faut la laisser....

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Eh! monsieur, croyez moi, parlez-nous sans finesse;
Vous cherchez Isabelle, et non pas ma maîtresse;
Avouez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je à vous dire? Il ne m'importe guère;
Chacun peut en ce monde aimer à sa manière,
Et je n'ai pas dessein, par mes raisonnements,
De vouloir réformer les erreurs des amants.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne :
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
Aux gens bien amoureux, monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez quel est votre rival indigne!

ACANTE.

Qui seroit-ce? dis donc

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il achève.

LAURETTE.

Eh! monsieur, il se raille.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider monsieur à se guérir?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sait que le marquis tient sa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit?
Il s'est mis, malgré moi, cette erreur dans l'esprit :
Croyez sur mon honneur....

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie?
Et certain billet doux qu'au marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le marquis un billet?

CHAMPAGNE, *tirant le billet du sein de Laurette.*

Le voilà.

ACANTE, *arrachant le billet des mains de Champagne*

Donne.

LAURETTE.

Eh! que voulez-vous?

CHAMPAGNE, *à Laurette.*

Il ne veut que le lire,
Laisse faire monsieur.

LAURETTE.

Comment....

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce poulet?

LAURETTE.

Tu me trahis ainsi!

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait!

LAURETTE.

Ne croyez pas, monsieur, que jamais je permette....

CHAMPAGNE.

Eh ! pour l'amour de moi, si tu m'aimes, Laurette....
Elle consent, monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup, je n'en suis point en doute :
Aussi de mon côté.... mais il va lire, écoute.

ACANTE *lit.*

« Je voudrois vous parler, et nous voir seuls tous deux ;
« Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire ;
« Je ne sais ce que je vous veux,
« Mais n'auriez vous rien à me dire ? »
(*Acante continue.*)
Eh ! c'est pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Eh bien ! qu'en dites-vous,
Monsieur ?

ACANTE.

Pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne nous dites rien ?

LAURETTE.

Eh ! que veux-tu qu'il die ?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate ! Ah ! si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi ?
Encor si mon rival avoit quelque mérite !
Mais que pour le marquis Isabelle me quitte,

Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour....

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre :
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat; le faste et le fracas :
Un marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, et surtout, comme c'est la coutume,
Un page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah! si je ne me venge, et si j'épargne rien....

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare....

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus,
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus....

ACANTE.

Espère tout de moi, prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral, mais il n'a pas le double;
Peut-être quelque jour que son père mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son père aussi l'enterrera;
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un peut-être,
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton maître.
Je connois Isabelle, et jusqu'au fond du cœur;
La crainte d'un beau-père est sa mortelle peur,
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mère :
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je espérer qu'elle revînt par là?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle,
Et comme son beau-père, il dépendroit de vous
D'empêcher le marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est, pour l'empêcher, effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas....

LAURETTE.

Où?

ACANTE

Voir cette inconstante,
Lui dire que sa mère a pour moi tant d'appas....

LAURETTE.

Ah! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon âme, elle est trop résolue;
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter.... Non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même :
Aussi bien vous pourriez le vouloir vainement.
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez, j'espère agir de sorte,
Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.

(*Laurette rentre.*)

Sans vanité, monsieur, nous avons réussi;
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah! que trop bien, c'est-là ce qui me désespère.

LAURETTE, *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre père.

ACANTE.

Mon père!

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour:
Il ne veut point du tout approuver votre amour;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit, vous trouvant avec elle.
Sans doute, en lui parlant, il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré....

LAURETTE.

Ne faites point, monsieur, là-dessus votre compte:
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte;
Il le trouve commode, et l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins dis à l'ingrate.... O ciel! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre père, il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidèle:
Mais qu'attendez-vous tant? Qu'on vous vienne gronder

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses,
On vous observe, au moins.

ACANTE, *déchirant le billet.*

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pièces.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'INGRAT déchire ainsi mon billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux?
Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vue!

LAURETTE.

Que vous avois-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu crue?
Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux?

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?
Toi qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon âme?
Falloit-il, pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement?
Et ne devois-tu pas, avec un zèle extrême,
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remède est facile, après tout.

ISABELLE.

Eh! comment?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément:
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis;
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu, par exemple, au marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon âme s'abandonne:
Mais quelqu'un vient ici, je ne puis voir personne.

SCÈNE V.

CRÉMANTE, LAURETTE.

CRÉMANTE, *courant après Isabelle.*

Ah! notre bel enfant?

LAURETTE, *arrêtant Crémante.*

Ah! monsieur, laissez-la;
La pauvre fille est mal.

CRÉMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie :
Entre nous, tout répond, monsieur, à notre envie.

CRÉMANTE.

As-tu des deux amants augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon :
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire
Le marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CRÉMANTE.

Je n'ai qu'à le mander, mais viendrons-nous à bout....

LAURETTE.

Allons trouver madame, et je vous dirai tout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusque-là du marquis Isabelle est éprise ?
Je ne l'aurois pas cru ; j'avouerai ma surprise ;
Tu dis que dans sa chambre, et sans témoins, ce soir
Ce galant a reçu rendez-vous pour la voir ?

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi ? tu me sais mal connoître.
Je meure, si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci :
Je suis bien simple encor, de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh ! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible.
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc, quand viendra ton vieillard ?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer, dans une heure au plus tard :
Mais voici le marquis, adieu, je me retire.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire ;
Je ris de ton adresse, et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait !
Surtout pour mon cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime :
Mais j'ai tout de nouveau si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son déçu j'ai cru vous introduire,
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment ?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire :
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux ;
J'ai feint que vous aviez querelle Acante et vous,
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir peut-être,
Que ce combat pourroit la venger de son traître,

Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite ou sa mort:
Je l'ai vue à ces mots interdite d'abord;
Son âme, où la tendresse est soudain revenue,
De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue,
Et, quoi que la vengeance ait pû lui conseiller,
L'amour, qui sembloit mort, n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue;
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien, mais après tout,
A quoi bon ce combat?

LAURETTE.

Écoutez jusqu'au bout:
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps,
Pour me donner loisir d'avertir vos parents.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine:
Ainsi de son aveu chez elle je vous mène;
De savoir nos desseins ne faites pas semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de galant;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin surtout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager!

LAURETTE.

Mais....

LE MARQUIS.

Mon page est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon page....

LAURETTE.

Eh ! je sais bien que vous avez un page!

LE MARQUIS.

Le voici ; ce fripon s'arrête à chaque pas.

SCÈNE III.

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS, *prenant un manteau gris des mains de son page.*

DONNEZ, page.

LE PAGE.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Ma calèche est là-bas?

LE PAGE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Écoutez, la nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue,
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page?

LE PAGE.

Monsieur?

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vînt demander,

Qu'on dise, et que surtout mon suisse s'en souvienne,
Qu'on ne croit pas ce soir que chez moi je revienne,
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs;
Et si l'on demande où, dites chez les baigneurs.
Page? et cela d'un ton... Vous m'entendez bien, page?
Bon, il suffit, allez.

LAURETTE.

Quel est cet équipage?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris?

LE MARQUIS.

Ah! si de ce manteau tu savois tout le prix...

LAURETTE.

Quel prix?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystère et de bonne fortune,
Manteau pour un galant utile en cent façons,
Manteau propre surtout à donner des soupçons;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie;
Mais par quelque artifice il seroit donc besoin
De l'attirer ici.

LAURETTE.

Champagne en prendra soin.
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus, qu'il se tient fort habile,
Et qu'il croit m'attraper lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert:
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zèle indiscret;

Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie,
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die;
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.

(*Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.*)

SCÈNE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'est lui; nous arrivons, monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop, je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur.

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colère.

Ils ont fermé la porte.

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire:
Les mystères d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons; on n'ouvre pas?

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.
Voyez par le trou. Bon.

ACANTE, *après avoir regardé par le trou de la serrure.*

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce compte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé?

CHAMPAGNE.

Quoi donc? qui peut tant vous troubler

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! J'ai vu... Je ne saurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, monsieur, vu chose bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même, ah! qui l'eût cru possible?
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée avec son innocence!
Diable!

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience,
On vient.

SCÈNE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est?

ACANTE.

Oui, c'est moi.

LAURETTE.

Vous, monsieur? excusez, s'il vous plaît,
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte.
Non, non, elle a raison de me traiter ainsi;
Je l'incommoderois, et le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque pièce nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir, j'ai tout dit; que veux-tu?
J'aurois trahi monsieur, s'il n'en avoit rien su.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Eh...

LAURETTE.

Quoi?

CHAMPAGNE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur?

ACANTE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire,
J'ai vu... Non, sans le voir, je ne l'aurois pu croire;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris.
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite?
Le faire entrer sans bruit? fermer la porte ensuite?
Avoir soin du galant et de sa sûreté?
Enfin par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate avec un trouble extrême
A côté de son lit l'enfermer elle-même?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... J'ai... Je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre;
Crois-moi, fais mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle.
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidèle,
Que j'éclate...

LAURETTE.

Eh! monsieur, ne soyez pas si prompt;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille,
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille,
De plus, qui vous fut chère? Enfin, songez-y bien,
Vous êtes honnête homme, et vous n'en ferez rien:
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCÈNE VI.

SABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *à Isabelle.*

C'EST monsieur qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, *à Champagne.*

e est toute interdite.

ISABELLE, *à Laurette.*

Il paroît furieux.

LAURETTE, *à Isabelle.*

ıdis que j'aurai soin d'amuser sa colère,
us ferez bien d'aller avertir votre mère.

ACANTE, *à Isabelle.*

oi! sans rien dire ainsi, passer en m'évitant?

LAURETTE.

e a hâte, monsieur, et madame l'attend.

ISABELLE.

ous importe peu qu'ainsi je me retire;
us n'avons, que je crois, monsieur, rien à nous dire;
us ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçu;
cherche mon cousin, ne l'auriez-vous point vu?

LAURETTE.

n, monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse?

ACANTE.

quoi! vous paroissez et surprise et confuse.
ıi naît cette rougeur?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir, s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre;
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris;
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystère.

LAURETTE.

Mon dieu! vous vous ferez crier par votre mère;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, *arrêtant Isabelle.*

Auprès de votre mère, au moins, sans trop d'audace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grâce?
Votre mère étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur;
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur:
Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire,
Vous savez.....

ISABELLE.

Oui, monsieur, je sais ce qu'il faut dire.

SCÈNE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit :
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit;
Elle sort toute outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le marquis est enfermé chez elle.

LAURETTE.

Je prendrai soin, monsieur, sitôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale et sans bruit;
Fût-il déja bien loin! si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit;
Enfin pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre :
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens, mais de grâce,
Que la chose entre vous avec douceur se passe;
Jugez ce qu'on croiroit, si vous faisiez éclat :
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat;
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médisance :
Les méchants bruits, surtout, ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle....

ACANTE.

Moi, l'épouser, après ce que j'ai connu d'elle!
Après la trahison dont je suis éclairci!
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espère.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mère,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement....

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, monsieur, que je sache : il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille, et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté : mais au lieu de cela,
Si vous saviez, monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
Épousez-la, monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle, et de son inconstance.

ACANTE.

Oui.... Mais sa mère sort.

SCÈNE VIII.

ISMÈNE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMÈNE.

Craignez-vous ma présence?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMÈNE.

Vous ne sauriez, monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis je me tiens obligée:
Mais on fuit volontiers une veuve affligée;
Car, puisqu'il plaît au ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage a présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, madame, et chérit la famille;
Il a fait compliment pour vous à votre fille:
Vous l'a-t-elle pas dit?

ISMÈNE.

Quel esprit déloyal!
Ma fille de monsieur ne m'a dit que du mal:
Je n'ai jamais tant vu de colère et de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir; injuste comme elle est,
Sa colère m'oblige, et sa haine me plaît;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurois à rougir, si j'avois son estime.

ISMÈNE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis,
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils;

Le ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chère espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille;
Et madame voyant monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait :
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMÈNE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes guère sage.

LAURETTE.

Sage, ou non, croyez-moi tous deux à cela près;
Pour monsieur, j'en réponds, je sais ses vœux secrets
Il souhaite ardemment une union si belle.
C'est vous qu'il veut aimer, c'est vous....

ACANTE.

Ah ! l'infidèle !

ISMÈNE.

Monsieur songe à ma fille, et n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, madame, y songer ! j'aurois le cœur si bas !
De cette lâcheté vous me croiriez capable ?

LAURETTE.

Non, c'est lui faire tort, cela n'est pas croyable;
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain, jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse.

N'a jamais inspiré dans le cœur d'un amant
Rien qui fût comparable à mon empressement,
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidèle
Dont mon âme charmée adoroit Isabelle.
Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMÈNE.

La jeunesse, monsieur, n'est que légèreté;
Au sortir de l'enfance, une âme est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusements
Qui détournent l'esprit des vrais attachements;
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est-là proprement l'âge de la constance.
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle?
Isabelle inconstante! Isabelle infidèle!
Isabelle perfide, et sans se soucier....

ISMÈNE.

Quoi! toujours Isabelle?

ACANTE.

Ah! c'est pour l'oublier,
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux:
Grâce au ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge madame, et veux bien qu'elle die
S'il est rien de si noir que cette perfidie :
Après tant de serments, et si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle....
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMÈNE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois,
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image ;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle, il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, *arrêtant Acante, qui veut passer par la chambre d'Ismène.*

Par où donc allez-vous ?

ACANTE.

Je ne sais, mais n'importe.
Par le petit degré l'on descend aussi-bien.

ISMÈNE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah ! je m'en ressouvien.
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe ;
Sans vous je l'oubliois, et vous m'avez fait grâce.

SCÈNE IX.

ISMÈNE, LAURETTE.

ISMÈNE.

Fais sortir le marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment,
Tâchez de profiter d'un premier mouvement;
Pour le père d'Acante engagez Isabelle.

ISMÈNE.

J'y vais, je l'ai laissé dans ma chambre avec elle :
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard....

LAURETTE.

Je l'attends,
Et vous verrez bientôt tous vos désirs contents.

ISMÈNE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment hélas! pour vous rendre contente,
Que vous faut-il de plus que d'épouser Acante?

ISMÈNE.

Qu'il m'aimât, que ma fille eût pour lui moins d'attraits:
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Epousez-le toujours.

ISMÈNE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne!
Qu'il faille que ma fille à ma honte retienne!
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir :
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire ;
Vous n'avez...

ISMÈNE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger ;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever, tout commence assez bien.

ISMÈNE.

Agis de ton côté, je vais agir du mien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE, *voyant Champagne au guet, qui se retire dès qu'il aperçoit le marquis.*

L'AVEZ-VOUS vu, monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître;
Il veut vous voir sortir, souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublierai rien:
Jamais homme à la cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire,
De rien faire mystère, et de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu, que je veux qu'il avale;
C'est ma félicité de faire des jaloux;
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux;
Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire,
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire:
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un, adieu.

SCÈNE II.

ACANTE, CHAMPAGNE, LE MARQUIS.

ACANTE, *empêchant Champagne d'avancer.*

LAISSE-NOUS, je le voi.

(*Au marquis, en lui ôtant son manteau.*)

Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin, permets de grâce que je sorte;
Pour n'être point connu, j'ai certains intérêts...

ACANTE.

Écoutez quatre mots, vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton père.
Mon soin est inutile, il est toujours sévère;
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur;
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur:
Je n'ai pu l'émouvoir, il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche?

LE MARQUIS.

Comment?

ACANTE.

Vous l'ignorez?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc par là?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela:
Là-dessus, en ami, tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe, je craindrois d'irriter tes douleurs:
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore;
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non, je puis sans chagrin savoir votre bonheur,
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous pouvez enfin m'en faire confidence:
Je me sens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi:
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.
Isabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant:
Tu lui plus autrefois, je lui plais maintenant.
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête;
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête:
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous, pour lui plaire, employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi! des soins pour lui plaire? un tel soupçon m'offense:
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance;
A moins d'être duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié, je n'ai pu moins pour elle;
On doit être civil, si l'on n'est pas amant;
Peut-on en galant homme en user autrement?

ACANTE

Mais enfin dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem?

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret;
Tu t'émeus, parle-moi franchement, je te prie:
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie.
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cède la place;
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grâce?

LE MARQUIS.

Parle, je suis à toi; mais, morbleu, tout de bon.

ACANTE.

Faut-il pour cela m'arracher ce bouton?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprends du terrain.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir
En quelque endroit, demain...

LE MARQUIS.

Si tu veux, dès ce soir.
Pourquoi?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un couteau, que je pense?

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non, il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc au moins contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous,
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi ! je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Eh bien ! soit, descendons à l'instant dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi:
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?
Un homme recherché peut-il de bonne grâce...

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse;
Nous nous battrons là bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur.
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi ?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pied;
Et j'ai fait assez voir de marques de courage,
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah ! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes !

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave!

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! puisqu'ainsi tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton père, et je lui dirai tout;
Il est ici.

ACANTE, *mettant l'épée à la main.*

Je cède enfin à ma colère.

LE MARQUIS.

Eh! cousin.

ACANTE.

Défends-toi, quelqu'un sort, c'est mon père.

SCÈNE III.

CRÉMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, *tirant l'épée.*

MAINTENANT....

CRÉMANTE.

Qu'est-ce ici? Quel désordre nouveau!
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien, quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez, sans doute, un courage fort grand.

CRÉMANTE.

Taisez-vous. Mais, monsieur, quel est ce différend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CRÉMANTE.

Pour Isabelle! Il suit mes ordres de la sorte?

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils....

CRÉMANTE.

Vite, qu'on fasse excuse à monsieur le marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, monsieur, excuse à qui m'offense?

CRÉMANTE.

N'importe; je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense;
Et de peur contre lui de me mettre en courroux.
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCÈNE IV.

CRÉMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Quoi! le joli garçon! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence,
Et pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui?
Une fille à vos vœux désormais interdite?
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite?
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier?
Une fille, en un mot, qui se va marier?

ACANTE.

Se marier, monsieur?

CRÉMANTE.

C'est une affaire faite;
La fille en est d'accord, la mère le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt?

CRÉMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CRÉMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous?

CRÉMANTE.

Oui

ACANTE.

Vous?

CRÉMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Épouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle;
Qui blâmiez ce parti lorsqu'il m'étoit si doux?

CRÉMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublieriez ainsi la parole donnée?

CRÉMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée:

Jadis son père et moi, comme amis dès long-temps,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfants.
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille;
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille,
Et pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux: vous aimez la dépense;
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance;
Sa mère maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien;
Elle ne lui promet qu'une légère somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme,
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse, et pour une jeune âme
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme;
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préférer l'agréable à l'utile:
Après tant de travaux, tant de soins importants,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste enfin que suivant mon envie
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaie à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guère;
Mais enfin je suis libre, et de plus votre père:
Je n'ai pas, dieu merci, besoin de votre aveu,
Et que je l'aie, ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi....

CRÉMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle:
Elle est presque ma femme, et déja m'appartient,
Et si vous l'offensez.... Mais la voici qui vient.

SCÈNE V.

ISABELLE, CRÉMANTE, ACANTE

CRÉMANTE.

Vous quittez donc déja madame votre mère?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrète affaire;
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir sitôt qu'il est entré.

CRÉMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colère.

ISABELLE.

Contre qui donc, monsieur?

CRÉMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux?

CRÉMANTE.

Quel sujet? L'insolent veut médire de vous;
Il voudroit empêcher notre heureux mariage:
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage...

ISABELLE.

Se peut-il que monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelque intérêt?

CRÉMANTE.

C'est malice ou dépit; mais vous m'êtes si chère....

ACANTE.

Si j'y prends intérêt, ce n'est que pour mon père.

CRÉMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je désire....

ISABELLE.

Mais, monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit dire?

CRÉMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déjà comme époux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous....

ISABELLE.

Je mets au pis, monsieur, toute sa médisance;
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sut trop toucher;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah! si je n'avois point autre reproche à faire!

CRÉMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire,
Autrement....

ACANTE.

Je me tais; mais si j'osois parler,
Si vous saviez, monsieur....

CRÉMANTE.

Quoi! toujours nous troubler?
Vous pouvez là dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, monsieur, qui vous déplaise.

CRÉMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous;

L'ingrat mérite assez déja votre courroux
Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non, laissez le dire.
Ma haine encor n'est pas au point que je désire;
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir;
Laissez-le enfin, monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CRÉMANTE.

Plaît-il?

ACANTE

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

CRÉMANTE.

On ne vous parle pas; pour la dernière fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, monsieur.

CRÉMANTE.

J'entends qu'il considère
Sa belle-mère en vous.

ACANTE.

Elle ma belle-mère!

CRÉMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

CRÉMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colère,
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui, l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CRÉMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant je confesse,
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse,
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CRÉMANTE.

Ah! quel meurtre, bon dieu, ç'auroit été pour vous!
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage.
Ah! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse;
Je me sens rajeûnir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissants, par des charmes si doux.
Hum.

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CRÉMANTE, *en toussant.*

Point, point, c'est une toux dont la cause m'est douce;
C'est de transport, enfin c'est d'amour que je tousse.
J'ai tant d'émotion....

SCÈNE VI.

CRÉMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, *tirant Crémante par le bras.*

Monsieur?

CRÉMANTE.

Aie!

ACANTE.

Excusez.

Est-ce à l'endroit?...

CRÉMANTE.

Lourdaud, si vous ne vous taisez....

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CRÉMANTE.

J'y vais. Allez devant. Et vous?

ACANTE.

Je me retire;

N'en doutez point, monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi,

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CRÉMANTE.

Bon soir.

SCÈNE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, *revenant sur ses pas.*

L'ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti?

ACANTE

Vous n'êtes pas rentrée?

Qui vous peut retenir?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer?

ACANTE.

Moi! rien, je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi! vous me fuyez donc avec un soin extrême?

ISABELLE.

Moi! point, c'est vous, monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir; au moins, je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois.... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc enfin être ma belle-mère?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-père?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins, mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guère éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mère, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi, prenant un autre époux,
Je tâche, en changeant même, à m'approcher de vous:
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre âme.
Le marquis....

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche....

ACANTE.

Eh! quel moyen de ne le croire pas?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés;
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces serments si trompeurs, où je fus si crédule:
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux:
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous;
Un cœur qui trop content de sa première chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser, en parlant de la sorte:
Eh bien! ingrate, eh bien! abusez-moi, n'importe;
Trompez moi, s'il se peut, l'abus m'en sera doux;
Mon cœur même est tout prêt de s'entendre avec vous;
Mais faites que ce cœur dont je ne suis plus maître,

Soit si bien abusé, qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?

ACANTE.

Le marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même!

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le marquis, si doux....

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi? N'avez-vous pas avoué le contraire?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous pour l'avis que j'apporte?

ISABELLE.

Perfide, te voilà!

ACANTE.

Fourbe!

ISABELLE.

Esprit dangereux!

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux?

ISABELLE.

Toi qui nous as trahis!

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystère,
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire,
Mis le marquis en jeu pour y mieux réussir;
Mais qui vous a brouillés, veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte!

LAURETTE.

Eh pourquoi, je vous prie?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie?
N'est-ce pas mon devoir?

ISABELLE.

Ton devoir!

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mère;
Votre amant, par malheur, avoit trop su lui plaire;
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir;
Mais c'étoit ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est pas si grand que vous le faites;

L'amour n'est que plus doux après ces démêlés,
Et l'on s'en aime mieux, de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre,
Mais il faut composer pour un avis si doux:
J'entends qu'il me remette en grâce auprès de vous.

ISABELLE.

Oui, dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi monsieur soit sans colère
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui, quoi qu'il ait pu faire;
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien:
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous,
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon père?

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître; il est fort irrité
De l'oubli de madame en sa captivité:
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre, et pour la mieux surprendre:
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon père et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte:
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire, il ne l'oseroit plus;
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plus tôt veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il....

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps,
Venez trouver celui qui vous rendra contents.
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie....

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joie.

FIN DE LA MÈRE COQUETTE.

LA FEMME

JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE,

PAR MONTFLEURY,

Représentée, pour la première fois, le 2 mars 1669.

NOTICE
SUR MONTFLEURY.

Antoine Jacob, fils d'un gentilhomme de la province d'Anjou, naquit à Paris en 1640. Il prit le surnom de Montfleury que Zacharie Jacob, son père, avoit porté lui-même en embrassant l'état de comédien qu'il exerça long-temps et dans lequel il mourut.

Montfleury fils avoit fait de bonnes études et fut reçu avocat, mais il quitta le barreau pour entrer au théâtre où il remplit avec succès l'emploi des rois. Il ne se rendit pas moins utile à ses camarades par les ouvrages qu'il a composés, dont la plupart ont été fort suivis dans leur temps, malgré l'indécence qui ne s'y fait que trop souvent remarquer.

Le Mariage de rien, sa première comédie, fut jouée en 1660, sous le nom de Jacob, attendu que n'étant pas encore au théâtre, il n'avoit pas pris à cette époque le surnom de Montfleury.

Il donna successivement, en 1661, *les Bêtes raisonnables*, comédie en un acte, en vers; en 1663 *le Mari sans femme*, comédie en cinq actes, en vers,

l'Impromptu de l'hôtel de Condé, comédie en un acte en vers, et *Trasibule*, tragi-comédie en cinq actes.

L'École des jaloux ou *le Cocu volontaire*, comédie en trois actes, en vers, parut pour la première fois en 1664; elle eut du succès. A ses reprises l'auteur changea ce titre en celui de *la Fausse Turquie*.

L'École des filles, comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1666, réussit moins que la précédente : mais *la Femme juge et partie*, mise au théâtre, trois ans après, eut un succès extraordinaire. Cette pièce, que l'on donne encore assez souvent, est la seule de son auteur qu'on ait admise dans ce recueil.

Montfleury voulant répondre aux critiques que l'on avoit faites de sa pièce, en composa une en un acte, intitulée *le Procès de la Femme juge et partie*, qui fut donnée la même année 1669

Le Gentilhomme de Beauce, comédie en cinq actes, en vers, jouée au mois d'août 1670, n'eut qu'un médiocre succès.

La Fille capitaine, comédie en cinq actes, en vers, fut représentée en 1672 et eut beaucoup de succès.

L'Ambigu comique ou *les amours de Didon*, tragédie en trois actes, et *le Comédien poëte*, comédie en cinq actes, parurent en 1673 : la première de ces deux pièces étoit entremêlée de trois intermèdes et fut jouée vingt-neuf fois.

Les trois dernières pièces que Montfleury ait fait représenter sont *Trigaudin* ou *Martin braillard*, comédie en cinq actes, jouée le 24 janvier 1674; *Crispin gentilhomme*, et *la Dame médecin*, l'une jouée en 1677 et l'autre en 1679.

Il paroît que Montfleury avoit quitté le théâtre avant 1678, puisque dans cette année Colbert l'envoya en Provence avec une commission très délicate : il s'agissoit de recouvrer des sommes que le parlement de cette province devoit au roi. Le ministère, content de sa conduite, le rappela en 1684 pour lui donner une place dans les fermes générales, mais il tomba malade cette même année, à Aix, et y mourut le 11 octobre de l'année suivante, n'ayant encore que quarante-cinq ans.

PERSONNAGES.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.

DON LOPE, amant de Constance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BÉATRIX, suivante de Constance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

Deux valets de Julie.

La scène est à Faro.

LA FEMME
JUGE ET PARTIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'ACHÈVERAS-TU point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire.
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison?

GUSMAN.

Quoi! se remarier?
Peut-il faire jamais de plus grande folie?

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou quand il se remarie?

GUSMAN.

Non ; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont il est, n'y devroit pas songer ;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi ! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé sa misère en pitié ;
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contents ;
Et loin de devenir plus sage à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas.

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer ! et que le mariage
Est doux, lorsque l'on sait en faire un bon usage !

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

GUSMAN.

Que cette dernière
Ne lui fasse le tour que lui fit la première?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande : elle n'en fit jamais.

Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix.
Personne mieux que moi ne sut son innocence :
Car je servois Julie avant qu'être a Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai ; mais il n'en étoit rien.
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors : il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un soin extrême.
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser ;
Et quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du jardin une porte entr'ouverte ;
C'étoit notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs, sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis ;
Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le jardin ;
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte

Qui s'étant aperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main et la vue égarée,
Entre, et vient droit à moi : « Ta perte est assurée,
« Me dit-il. Tu mourras, si tu déguises rien ;
« Apprends-moi mon malheur pour éviter le tien ;
« Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme.
« Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'âme. »
Interdite, et craignant surtout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien ?

BÉATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté ;
Et craignant de mourir disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie ?

BÉATRIX.

D'aucun ; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colère.

GUSMAN.

Tant pis !

BÉATRIX.

Tant pis ? Pourquoi tant pis ? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fît rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN, *apercevant Bernadille.*

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas! Aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois celer que c'est toi...

BÉATRIX.

Parle bas.

J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu veux n'en rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

(Béatrix s'en va.)

SCÈNE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi! monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Malepeste, j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme, on est bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, monsieur, lorsqu'une telle envie...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point nommé,
Elle revînt après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, monsieur? Eh! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit
Ou bien ou mal fondé vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la manière en fut un peu nouvelle.
Ton zèle m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son âme,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,

Je fis vœu d'être veuf, et le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadix, où tous deux nous avions des parents;
Et pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea, dès-lors, sa parole et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours.
On prend une autre route, et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une île inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux,
Elle crioit : « Mon cher! pourquoi me quittez-vous? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, et bouchois mes oreilles;
Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fièvre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jeter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc, je jouai si bien mon personnage
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, monsieur, que, vous étant vengé,

Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine....
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps.

BERNADILLE.

Rien du tout. Cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette île déserte

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte;
Je vous garantis veuf; et sans doute, monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais, pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance.
Il lui dit de grands mots, et même, en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet;
Et c'est un petit fat, qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence;
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Étant époux, viendra chez moi, tambour battant,

GUSMAN.

Mais sa mère devroit empêcher....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire

Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui; mais il répond : « Ma foi!
« Tu te moques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi.
« Ne me connois-tu pas? La bévue est fort bonne!
« C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point don Lope?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiète pas. Je viens, avec la mère,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire;
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra!...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Évitons-le:

(*Il s'en va avec Gusman.*)

SCÈNE III.

JULIE, *en homme, sous le nom de Frédéric*, OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien!

OCTAVE

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah! c'est ce que je crains... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il se perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites...

JULIE, *l'interrompant*

Tais-toi.
Une telle vengeance est indigne de moi...
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE, *l'interrompant.*

Madame, de vos maux je sais une partie;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zèle, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une île déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis, sur le soir, un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote, surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Étant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer ou les suivre.
La crainte de la mort et le désir de vivre
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes. Notre vie...

JULIE, *l'interrompant.*

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le duc sur le port de Venise,
Qui, comme font partout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le duc de Médine
Est seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent :
Ainsi je le connus assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon pays.
Le duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour, au plus tard, dans six mois;

Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour il feroit diligence.
Sa prière, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,
Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, si le duc dans ce temps
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports les plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe;
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;

Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat.
A son humeur ainsi la mienne s'accommode:
Je cajole à propos, je badine, à la mode;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main:
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime, autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point don Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte en secret, et croit fort qu'elle l'aime:
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

SCÈNE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part, sans voir Julie.*

Allons voir si Constance est enfin résolue....
(Apercevant Julie.)
Quoi! toujours cet objet me choquera la vue?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui?

BERNADILLE.

Trop d'honneur!
(*A part.*)
Je me porte fort bien.... Ah! le sot personnage!
Morbleu!

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage :
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des moments si doux.
Qu'en dites-vous, monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre âme,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience!

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant guère mieux, que je pense?

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,
Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez
Vous vous expliquez bien, monsieur; et la manière
En est intelligible, et même familière.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer?... Bon!... Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse?

Et, sans mettre vos feux, ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... Là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Enfin, que nous n'ayons qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, *ironiquement.*

Il faudra ménager notre absence?

JULIE.

Non, je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, et l'heure du berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit, de temps en temps?
Hein?

JULIE, *en riant.*

Hé!

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre,
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plus tôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le ciel lui fait grâce!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur et l'amitié
D'un homme....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons-là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie, on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parents à prier, tant d'un côté que d'autre,

Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.
(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche :
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

FIN DU PREMIER ACTE.

JULIE, *en riant.*

Hé!

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre,
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plus tôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le ciel lui fait grâce!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur et l'amitié
D'un homme....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons-là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie, on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parents à prier, tant d'un côté que d'autre,

Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.
(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche :
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

Ah ! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle !
Que j'en conçois d'espoir !

GUSMAN.

Tant mieux.... Mais quelle est-elle ?
Peut-on la demander, et l'apprendre ?

BERNADILLE.

En deux mots..
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrâce suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur et ma vie....
(*Montrant sa tête.*)
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit,
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit ?
Et saurons-nous enfin....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu sais bien que Mizante
Étoit ici prévôt ?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment ! seroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le roi,
Par le moyen du duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous prévôt ?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilège....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Est-ce dans un moulin que l'on tiendra le siège ?

BERNADILLE.

Maraud ! de temps en temps vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, monsieur, vous vous trompez;
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui
C'est le duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Ta raison n'est pas forte :.
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien
Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir long-temps un procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer une bourse.
Je sais lire partout, belle écriture ou non.
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, monsieur, c'est la bouche.

Être fort âpre au gain, et guère scrupuleux,
Et juge, est un secret pour n'être jamais gueux ;
Et vous avez raison de voir si la fortune....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Dis que j'ai des raisons. Je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait, tôt ou tard, mais quand je serai juge,
Ma charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dussé-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du duc de Médine ;
Pour me la procurer c'est lui que je destine.
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office :
Mais le drôle, peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir, à la charge d'autant ;
Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, *à part.*

Qu'il est rêveur !... N'importe, il le faut approcher.
(*A Julie.*)
Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.*

Faut-il me découvrir, sans savoir la manière....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'allois chez vous, vous faire un prière.

JULIE, *à part, sans l'entendre.*

Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur....

BERNADILLE, *l'interrompant*

J'allois vous demander une grâce.

JULIE, *l'apercevant.*

Ah ! monsieur,
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile !
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux
Que jamais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.

Ah ! si j'ose, à mon tour, vous faire une prière,
C'est d'en user toujours de la même manière....
Mais sachons quel motif vous amène vers moi.

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du duc un emploi.

JULIE.

Quel ?

BERNADILLE

Celui de prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE, *l'interrompant*

Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous savons un peu comme on en use,
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource :
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez, je serai trop content.

BERNADILLE, *bas, à Guzman.*

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant!...
(*A Julie.*)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grâce! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!

Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me la promettez?

BERNADILLE

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez, de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du duc je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait
(*Il s'en va avec Gusman.*)

SCÈNE III.

JULIE, *seule.*

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît. Touchant mon infidèle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non; que sur ce sujet votre esprit se rassure :
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien; pouvez-vous espérer....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous faut-il des serments pour vous en assurer?
Puissé-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Éprouver à vos yeux la mort la plus cruelle;
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise : il est riche, et je croi
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi;
Mais puisqu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir, je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi;
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme.

CONSTANCE

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi! madame,
Si le ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lis? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon âme possédée

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre âme,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble deux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé....

JULIE, *l'interrompant.*

Sans vanité, je crois
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi :
Mais un défaut, pour vous de très mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE, *l'interrompant.*

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résout....

JULIE, *l'interrompant.*

J'ai de l'extérieur, madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis ?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis ?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh quoi ! pour un baiser vous vous effarouchez ?
Je veux pourtant régler mes désirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassements éteindre votre amour.

CONSTANCE, *à part.*

(*A Julie.*)

Je crois qu'il perd l'esprit.... Frédéric, si votre âme
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, madame,
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire ;
Et la nature enfin, malgré ces mouvements,
A donné fort bon ordre à mes emportements.

CONSTANCE

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point ;

Je chérirois vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai; mais je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Lorsque l'on reconnoît en soit quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cède.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remède,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez....

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! vous aurez, madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

AS! qu'un tel espoir me rassure et me flatte!
il faut aujourd'hui que son amour éclate,
l rompe cet hymen....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi donc! ce marmouset,
c son beau langage, et son ton de fausset,
c son poil blondin, transplanté sur sa tête,
s plairoit pour époux, et vous seriez si bête
de le préférer à don Lope?

CONSTANCE.

Entre nous,
léric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

qu'il a de meilleur, je crois que c'est la langue;
i le méchant régal enfin qu'une harangue!
ame, franchement, ce n'est pas votre fait;
ous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
iqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,
i être mal, vous dis-je, et très mal satisfaite.
ous dis nettement ce que j'ai sur le cœur:
ssemble à ces gens qui nous portent malheur,
le menton chauve.

CONSTANCE.

Eh bien, qu'en veux-tu dire?

BÉATRIX.

don Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire....
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais don Lope, madame, est galant, libéral.
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi.... Le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCÈNE VI

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

MADAME, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Don Lope, on me l'ordonne; il faut que j'obéisse.
Ma mère en sa faveur dispose de ma foi.
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi;
Je dois par son aveu....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Dites plutôt, madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre âme;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent pour un brutal vous fait ouvrir les yeux;
Que mon âme, pour vous trop facile à surprendre,
Du piège où j'ai donné, devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.
Il faut, à nos plaisirs quand le malheur succède,
Se payer de raison, quand il est sans remède.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous; je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir : je vous ai vu de même.
Mon cœur d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressements a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, jusqu'à présent, s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon âme se résout,
Changez, à mon exemple, et m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous suis infidèle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?

L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre, et qui l'achète?
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre....
Mais l'amour et le temps puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne.
Oui, ce cœur méprisé ne désespère pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Adieu; je vous croirai, si tout cela m'arrive.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VII.

D. LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Eh bien?

D. LOPE.

Epouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose.
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose.

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh! de grâce, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi.
Comment à cet hymen s'est-elle résolue?
Quel charme et quel appât ont ébloui sa vue?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais.... Voici ma caution....
(*Il tire sa bourse et lui présente quatre louis.*)
Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant à prendre l'argent.*

Monsieur....

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX, *hésitant encore.*

Mais, monsieur....

D. LOPE.

Prends, je sais connoître qui m'oblige:
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez.... (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! Ah! l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit; et, de plus, il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fière pour vous.

D. LOPE

Qui l'eût jamais pensé qu'une âme si volage....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Adieu, je n'oserois demeurer davantage;
Et si je ne la suis, elle se doutera....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Au moins....

BÉATRIX, *l'interrompant aussi.*

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.
(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

D. LOPE, *seul.*

L'AMOUR de Frédéric l'emporte sur le mien!
Il prétend l'épouser!... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Maudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'âme!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour:
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, et ce cœur gros d'espoir
Fait dépense en soupirs, du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paraître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,
Le transport d'un amour, caché jusques ici,
Éclatera....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Tout doux, madame, le voici....
Rengainez.... Il vous faut jouer un autre rôle.

SCÈNE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, *à part, sans voir Constance.*

Voyons si Frédéric est homme de parole....

(*Apercevant Constance.*)

Mais j'aperçois Constance : il la faut approcher....

(*A Constance.*)

Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bon jour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien !

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé.
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire ?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf....

BERNADILLE, *l'interrompant*

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Mais il est à la mienne.

Je ne suis pas d'avis, n'étant pas courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du temps faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit.... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? n'en ai-je pas?
J'en ai deux tout pareils; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.
(*Lui montrant son rabat.*)
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte? On est mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque?
Voyez si sur ce point je dois être content?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.

Chacun, dedans ce temps, à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource :
Ce qui sied bien au corps, sied très mal à la bourse ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté

CONSTANCE.

C'est assez.... Fera-t-on le festin chez ma mère ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ? pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné....
Vous riez, et m'allez encor citer la mode ?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode,
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solenniser ce jour ;
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds ;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font, de loin, montrer tout ce qu'ils portent.

Quoi ! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux ; et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie ?
La raïson sur ce point ne doit pas s'écouter ?
Il faut suivre leur piste ; et, pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ?
Et tenant table ouverte enfin à tous venants,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais temps ?
Je pourrois concevoir une pareille envie !
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net, cet article est réglé :
Ce n'est pas mon avis ; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort ; vous en êtes le maître.
Je souscris à tout.... Mais je vois quelqu'un paroître....
C'est Frédéric..... Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

C'est bien fait, aussi bien je voulois lui parler.

(*Constance et Béatrix s'en vont.*)

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Je viens de voir le duc.

BERNADILLE.

Ah ! faveur sans seconde !
Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, sévère, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop!... Eh bien?

JULIE.

Il a très bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. « Je connois Bernadille,
« J'estime sa personne et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit.
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux: Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le duc, cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever,
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi....
Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile,
« Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile! »
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager : il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne peut me fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déjà dit, j'ai fait tout mon possible.
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Êtes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous, cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présent nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfère à tout autre.

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous gardez votre présent.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant, je suis juge, et je veux....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Mais, madame,
Vous m'avez toujours dit....

JULIE.

Quoi?

OCTAVE.

Que vous étiez femme.

JULIE.

Je le suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE, *l'interrompant.*

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois....

JULIE, *l'interrompant.*

Je vais t'éclaircir mieux la chose.
Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette île déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prévôt, dont j'ai su briguer la qualité.

De ma demande au duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose
Qu'il en prenne l'alarme, et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de temps, l'arrêter de ma part,
Et l'amène chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le duc quelqu'un pour t'escorter:
Que ce soit, toutefois, sans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amène dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

JULIE, *seule.*

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur;
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur....
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne...
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion.
D'accord.... Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte....

Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens....
Rentrons. Don Lope vient.... Il faut que je dispose....

SCÈNE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

FRÉDÉRIC, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès-à-présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie !

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité.

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire.
Le mien vous est connu : voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi ! la bravoure en est ?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Trève de raillerie :
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah ! tout doux, je vous prie :
Vous vous repentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de temps, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause ;
Triompher et combattre, est pour moi même chose :
J'eus toujours l'avantage en combat singulier ;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne....
(*A part.*)
Pour m'en débarrasser, ne viendra-t-il personne ?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée.... Ah ! que vous êtes lent !
Vous êtes bien poltron, pour être si galant !

Ah! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre.
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre!

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci?

D. LOPE.

Il est vrai, mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience!

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue et m'offense.
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux....

JULIE, *l'interrompant*,

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! vous croyez ainsi désarmer ma colère?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guère.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle et pour moi cet hymen impossible:
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche! pour m'apaiser, la peur vous porte à feindre:
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir?

JULIE.

Non, vous épouserez Constance dès ce soir.
Je vous sers l'un et l'autre, et c'est à sa prière.
Je prétends vous unir, et j'en sais la manière.

L'occasion est belle, et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Non; puissé-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VII.

D. LOPE, *seul, remettant son épée dans le fourreau.*

J'ÉPOUSERois Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrète....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrète,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console:
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons; j'aperçois Bernadille qui sort.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS, *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

De grâce ! finissez et ma peine et la vôtre,
Messieurs : vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui !
J'incague le prévôt, et n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout-à-l'heure.

BERNADILLE.

Eh ! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure....
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurément.
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement....
Vous riez ? cependant cette bévue est grande !

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille ?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Eh bien ! que nous veut-on ?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah ! monsieur l'alguasil, vous faites le discret ?

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal....

(*A part.*)

Je vois bien ce que c'est. Le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille! vous saurez ce que pèse ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre :
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra.

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte! il les assommera.

BERNADILLE, *se jetant sur Octave.*

Et vous, monsieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre...

(Ils l'enlèvent et l'emportent tous les trois.)

Ah ! morbleu ! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Eh bien! à le chercher as-tu perdu ton temps?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine.
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer:
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est temps que sa peine commence.
Le piège est bien adroit: il ne peut l'éviter.
Le temps m'est précieux; et, pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire....
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, deux valets, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à Octave.*

Eh bien! monsieur l'exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mene?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Honneur, le beau garçon!

JULIE.

L'abord est familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de balle est fier!

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste.
Apprenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quel endroit du code ou du digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que, de force ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une loi pour nous ancienne ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, suffragant subalterne!
Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien celer.
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, il faut demeurer, vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier.

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélérat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprenti magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein : avec moi cette belle
Passeroit mal le temps, et moi mal avec elle.
Avant la fin du jour vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, et sans vous émouvoir.
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! demande fâcheuse!

(*A Julie.*)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse?

BERNADILLE.

(*A part.*)

On le dit.... Ce discours me devient bien suspect!

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de sur la tête.*

Il faut devant son juge être dans le respect.

JULIE, *à Bernadille.*

Et qu'en avez-vous fait?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! je tremble dans l'âme....

(*A Julie.*)

J'en ai fait ...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme?...

(*A part.*)

Quelqu'un m'aura trahi : sans doute qu'il sait tout;
Mais il faut cependant tenir bon jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.
Qu'est-elle devenue?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte?
De quoi? car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

D'avoir eu trop de mal et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste!

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eût.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes;
Et si vous me fâchez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Et moi de vos demandes.
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus!
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvelez point ma douleur dans mon âme
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une île déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous puissiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'âme assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire

BERNADILLE.

Ma pauvre femme ! hélas ! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modèle,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;
Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette île inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et, sitôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vite qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure:
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chère,
Que votre hymen se doit conclure en peu de temps;
Que ce temps vous est cher : c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous en prie !

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ses momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amants,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle.

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire....
(Appelant.)
Hola!

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question!... Ah! je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez.

BERNADILLE.

(*A Julie.*)

Encore un mot.... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grâce.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...

(*A part.*)

Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur....

(*A Julie.*)

Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Eh bien! épousez-la; je cède sa personne....
Vous secouez la tête?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler françois.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance.
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir....

(A Julie.)

Quoi! me mettre à la gêne, et que je sois la proie....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie....

(A Octave et aux deux valets.)

Que l'on nous laisse seuls.

(Octave et les deux valets sortent.)

SCÈNE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

Ta vie est en ma main.
Ton crime m'est connu; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver.... Mais ta perte me touche;
Ton sort me fait pitié: je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux, dès à présent, prononcer ton arrêt:
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *se jetant à genoux.*

Hélas! monsieur le juge, ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien!

BERNADILLE.

La bonne âme!
Je la menai par force en l'île où je la mis;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis?

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu cèles rien,
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh bien! vous saurez donc que ladite donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau:
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde et des honnêtes gens
La scène a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve;

On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y règle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux :
Elle avoit, malgré moi, dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pincette,
Racines, opiat, essences et parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédients, à-peu-près, de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés.

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le sexe une nécessité :
Un peu d'aide souvent sied bien à la beauté.
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure :
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait.
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint basané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une lèvre en corail.
Il embellit la fille, et rajeunit la mère;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frère ;
Des beautés en décours conserve les amants,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De jupes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquettoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort acorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc, Eh! qu'importe?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;
Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage!
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier?...

JULIE.

Oui; du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avait fait banqueroute,
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres lois,
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et, dissipant mon bien pour flatter ses désirs,
J'étois le trésorier de ses menus-plaisirs:
Je savois son amour; et, forcé d'y souscrire,
J'étois.... j'étois cocu, puisqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Eh! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous!
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette île inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,

Je serois sur ce point aisément convaincu;
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si j'en voulois jurer, que le diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entière assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien! pour te montrer que je te veux servir,
Si tu peux me prouver qu'elle fut infidèle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur.
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver : demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du temps, et cherche des témoins.

(Elle se retire.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, LES DEUX VALETS, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi.
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins;
Et vos ressentiments se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien?..
Ah! morbleu! c'est bien fait; je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent?
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus?

(*A Octave.*)

Pourquoi, sot que j'étois.... Mais il faut me résoudre;
Et, puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amène ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amène....

(*Aux deux valets.*)

Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, madame; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille;
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme;
Mais le ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Eh bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit?

D. LOPE.

Qu'il savoit la manière
De nous unir tous deux, et qu'à votre prière

Il rompoit un hymen à votre amour fatal;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse;
Aussi-bien de l'amour l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux:
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire:
Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, madame ; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille ;
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme ;
Mais le ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Eh bien ?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit ?

D. LOPE.

Qu'il savoit la manière
De nous unir tous deux, et qu'à votre prière

Il rompoit un hymen à votre amour fatal;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse;
Aussi-bien de l'amour l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux:
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire:
Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du ciel en naissant il eut quelque disgrâce,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCÈNE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de serments, don Lope est-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié.
Le ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits....

JULIE, *l'interrompant.*

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous; j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'est plus un secret,
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Quoi! traître!
Vous êtes marié?

JULIE.

Vous le vouliez bien être:
Est-ce un crime si grand que d'être marié?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier?

JULIE.

Je l'avois oublié....
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses lois en est-on moins aimable?
L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévère; et quand on s'y soumet
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solennel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,

Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à don Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'âme saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie....
Mais qui peut vous porter à ce déguisement?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez.... Il paroît, suivez-moi.

(Elle se retire avec Constance et don Lope.)

SCÈNE III.

BERNADILLE, *seul.*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille :

Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près : il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.
Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve!
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun
Trouveroient cent témoins pour un.
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine.
Leur honte les fait vivre; et plusieurs que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.
En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie, à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre,
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur, qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds, d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.
Suivons donc cette noble envie
Écoutons toujours cette peur;
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'alonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix;
Mais je ne le suis qu'une fois,

Et je le serois deux si je me laissois pendre....
Ne balançons donc plus; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCÈNE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

J'APERÇOIS Béatrix; sa présence me flatte...
(A Octave.)
Monsieur, cette matière est un peu délicate;
Que l'on nous laisse seuls.

(Octave s'en va.)

SCÈNE V.

BERNARDILLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

QUE voulez-vous de moi?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, monsieur?

BERNADILLE.

De toi.
Il y va de ma vie, et la chose me touche.
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance
Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.
Eh bien! tu diras donc...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu.
Ce sont-là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, monsieur, et me voulez surprendre?

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, monsieur, l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BÉATRIX.

Quoi! vous pendre?... Et la cause?

BERNADILLE.

Ah ! discours superflus !
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais, de grâce, monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre une raison trop forte ;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parents, monsieur, et vos amis....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Encore ?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pécore !

Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BÉATRIX.

Eh bien! ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu veux donc le savoir? C'est quand, en même temps,
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque, avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai.
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colère est vaine

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi.
D'avec qui venoit-il?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire,
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah! langue de serpent! Mégère abominable!
Écume de l'enfer! organe du grand diable!
Je crus trop aisément ton funeste rapport;
Je voulus la punir, et je causai sa mort.
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte :
Mon amour en fureur précipita sa perte;
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu.
Enfin, de son trépas tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose!
Je te pardonne tout; mais, dans un tel besoin,
Par grâce ou par pitié sers-moi de faux témoin.
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie;
Prouve-le, si tu peux, j'en aurai de la joie :
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau.

BÉATRIX, *criant.*

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste.

SCÈNE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, *à Bernadille.*

D'où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste.

(Montrant Béatrix.)

Otez-la moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait!

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.

(Béatrix passe dans la salle voisine.)

SCÈNE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à part.*

Qu'il est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale;
Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.
Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir.
Cet injuste trépas demande une victime:
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime.
Le désordre où j'en suis, ne peut s'imaginer....
Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme.
Le frisson de la mort m'a déjà saisi l'âme.

SCÈNE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Eh bien! votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître.
Les pleurs que je répands vous disent....

JULIE, *l'interrompant.*

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE, *l'interrompant, à son tour.*

Plût au ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie,
Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin?

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressource?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quoi ! je serai pendu ?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu ! pourquoi prenois-je une femme si sage ?
Hélas ! une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait ?
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse ;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE

Quel choix ! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh ! que m'importe, enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse ?

JULIE.

N'importe, puisqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE

Eh bien ! s'il faut mourir faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler pour avoir de ma cendre.
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu seras content....

(*A Octave.*)

Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déjà prêt.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

MISÉRICORDE! hélas! modérez cet arrêt....
Ah! monsieur le prévôt, que la pitié vous touche!

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir.

SCÈNE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à Julie.*

DON LOPE, avec Contance....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Parlez bas; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps... Qu'ils avancent, n'importe.

SCÈNE XI.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

POUVONS-NOUS espérer une grâce de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, madame, m'est trop doux:
Pour vous la refuser; j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Eh bien! s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grâce : il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma prière à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Vous me refusez? Avant que de partir...

JULIE, *l'interrompant à son tour.*

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat, ce sera moi...
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie!... Ah! comble d'allégresse!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir...

JULIE, *l'interrompant.*

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE

Ce fripon de prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

(*A Constance.*)
Il suffit... Recevez don Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveler le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le juge et partie a fait ce qu'il a dû.

FIN DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE,

PAR LA FONTAINE,

Représentée, pour la première fois, le 23 juillet 1685.

NOTICE
SUR LA FONTAINE.

Jean de la Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, en Champagne, où son père étoit maître particulier des eaux et forêts. Il étoit parvenu à l'âge de dix-neuf ans sans avoir appris autre chose qu'un peu de latin. Il désira quelque temps entrer dans l'ordre de l'Oratoire; mais à peine en connut-il les règles, qu'il fut effrayé de leur austérité. Nous n'entrerons point ici dans les détails de sa vie privée, peu de personnes en ignorent les particularités; on les trouve à la tête de ses œuvres. Nous ne parlerons pas non plus de ses contes ni de ses fables; tout le monde sait qu'il tient la première place dans ce dernier genre de littérature. Les ouvrages dramatiques de La Fontaine sont peu connus, et nous devons parler de ses comédies. Il n'est cependant pas étranger à notre plan de rappeler que la Fontaine, qui avoit toujours eu du dégoût pour la poésie, ne sentit qu'il étoit né poëte qu'en entendant lire l'ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV.

La première pièce qu'il composa pour le théâtre françois fut l'*Eunuque*, comédie en cinq actes, en vers, imitée de Térence, et qui parut en 1654.

On prétend que Lulli ayant refusé de faire la musique de l'opéra de *Daphné*, auquel il avoit engagé La Fontaine à travailler, ce fut pour se venger que ce dernier composa contre lui le conte et la comédie du *Florentin*. Cette petite pièce en un acte, en vers, parut pour la première fois le 20 juillet 1685.

Ragotin, ou *le Roman comique*, comédie en cinq actes, en vers, imitée de Scarron, fut jouée pour la première fois le 12 avril 1684, et eut neuf représentations.

La Coupe enchantée, comédie en un acte, en prose, représentée pour la première fois le 16 juillet 1688; *le Veau perdu*, comédie en un acte, en prose, jouée le 22 août 1689; et *Je vous prends sans vert*, comédie en un acte, en vers, représentée le 1er mai 1693, furent données sous le nom de Champmêlé; mais le temps les a restituées à leur véritable auteur.

La Fontaine, reçu à l'académie françoise en 1684, mourut à Paris, le 13 mars 1695, dans sa soixante-quatorzième année.

PERSONNAGES.

HARPAGÈME.
HORTENSE, sa pupille.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagème.
MARINETTE, sa servante.
UN SERRURIER et ses garçons.
UN EXEMPT.
Des Archers.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagème.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? Êtes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait, de vous tuer, sa principale affaire :
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagême,
J'ai voulu profiter....

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas?
A peine est-il sorti, qu'il revient sur ses pas.
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux....

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.

Harpagème toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verroux.
Voilà le plan du fort, où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense;
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul, il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul, il passe, en tout temps, la journée avec elle,
A la voir tricoter ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre,
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée, alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,

Ayant, par ses clameurs, éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rode, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable qu'on connoît diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! l'on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis, par un arrêt, tromper sa passion;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois,
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :
A l'achever dans peu son serrurier s'attache.
Déja....

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi :
C'est un homme d'honneur. Il m'a donné sa foi,
Moyennant quelqu'argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui, j'ai dicté cette lettre ;
Pour punir d'un jaloux les désirs déréglés,
Je viens exprès....

MARINETTE.

Il entre....

SCÈNE II.

HARPAGÈME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez ;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente ?
Merci ! diantre ! ai-je l'air d'une fille intrigante ?

HARPAGÈME.

Que vois-je ?

TIMANTE.

Eh ! Marinette, un mot, écoute-moi.

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÈME.

Bon !

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi ;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une âme intéressée.

TIMANTE.

Quoi !...

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÈME, *arrachant la lettre.*

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire, et me faire un outrage?

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi....

HARPAGÈME

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise; à moi!

SCÈNE III.

HARPAGÈME, AGATHE, MARINETTE

MARINETTE.

Comme il fuit!

HARPAGÈME.

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infâme sang alloit être trempée.
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais, quand je l'ai vu paroître:
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours,
Que je prisse le soin de servir ses amours,
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles;

Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
Je crève quand je pense aux offres insolentes....

HARPAGÊME, *à Agathe.*

Ah ! ma mère, voilà la perle des servantes....
(*A Marinette.*) (*A Agathe.*)
Embrasse-moi, ma fille.... Auriez-vous cru cela ?
Eh bien ! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible ?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune ;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément,
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÊME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,
Mais de garder Hortense ; et j'ai pour y suffire,
De bons murs, des verroux, et deux yeux : c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,

Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre eux deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles:
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter,
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
Des verroux, par leurs soins, le ressort se rompra;
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant qu'au milieu du dédale,
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront.
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science:
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par-là.
Votre père vouloit me contraindre à cela;
Mais s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils.

HARPAGÈME.

Oh! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot... Suffit... Je ne dis rien...
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.
(*Il lit.*)

« Pour punir votre jalouse, je me suis rendu maître de « la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les « moyens de me faire un passage sous terre, qui me con-

« duira jusqu'à votre chambre. J'espère que la nuit ne se
« passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en aver-
« tis, afin que votre surprise ne vous fasse rien faire qui
« soit entendu de votre bourru. Le même passage vous
« servira pour vous faire sortir d'esclavage, et vous mettre
« au pouvoir de la personne qui vous aime le plus,

« TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine;
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Pressé par son amour, Timante s'y rendra;
Mais au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors, tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave, *hîc jacet.*

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÈME.

Bon, bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déja soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer

A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage;
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes désirs il tournera son âme.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme:
Il est donc assez vain de présumer de soi?
Et quel est donc ce sot entrepreneur?

HARPAGÈME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÈME.

Moi. De ce cousin j'avois la fantaisie.
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une austère vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux!
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,

Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÈME.

Chansons ! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.)

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement...
Que de portes ! quel bruit de clefs ! quel tintamarre !

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui ; mais qui la confie à la foi des verroux,
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÈME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÈME.

HORTENSE, approchez-vous ;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre ;
Il est ici tout proche, et je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

AUTANT qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate a votre intelligence,
Ma bru; je vais agir de toute ma puissance,
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les âmes;
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

HARPAGÈME, ce soir, sera donc votre époux?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème,
Qui doit vous délivrer des rigueurs d'Harpagème.

HORTENSE.

Eh! que pourra-t-il faire? Hélas! plus que le mien
Son intérêt me porte à ce triste lien.

Il m'aime, et m'aimera tant qu'il verra mon âme
Libre, et dans un état à répondre à sa flamme :
Harpagême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître
Il n'y songera plus ; je l'oublierai peut-être :
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
Au cousin que j'attends, je vais ouvrir mon âme,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme ;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai, du moins, de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord ; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu ? Lui ?

MARINETTE.

Lui-même.
Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égarements,
Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce....

HORTENSE.

Au contraire :
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.

Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite, il s'en va me connoître;
Je m'en ferai haïr par cet aveu peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre.... Ah! que sa barbe est rébarbarative!

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÈME, *en docteur.*

(A part.) *(A Marinette.)*

Feignons, pour l'abuser.... En ces lieux envoyé,
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé,....

MARINETTE.

Ce n'est pas moi, monsieur.

HARPAGÈME.

Qui donc est ma parente
Hortense?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la suivante....

HARPAGÈME, *à Hortense.*

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

HARPAGÊME.

(*A Marinette.*) (*A Hortense.*)
Des sièges.... Séyez-vous.
(*A Marinette.*)
Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.
(*Marinette sort.*)

SCÈNE IX.

HARPAGÊME, HORTENSE.

HARPAGÊME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagême,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime :
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix ;
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois :
Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée,
Et le pauvre Harpagême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne ;
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne.

HARPAGÊME.

Comment ?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche,
Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui ;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même.

Et j'appris, par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit, des mortels, le plus disgracié.

HARPAGÈME.

Quoi ! lui-même ? comment ?

HORTENSE.

Vous le savez ; mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens, bien tournés, s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagème,
Qui vis-je ? Ah ! mon cousin, quelle comparaison !
L'erreur en mon esprit fit place à la raison.
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÈME, *à part.*

Je déteste !....

HORTENSE.

Quoi donc ! ce franc aveu vous déplaît-il ? Comment !
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment ?

HARPAGÈME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÈME.

Au contraire,
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,

Que je fondé une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien.... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fites dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non;
Jamais d'en choisir un je n'aussi eu la pensée;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute,
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air;
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même.
Je ne le voyois pas d'abord; mais....

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit remarquer, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Justement.

Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que, sans doute, cet homme étoit-là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne me plus montrer, lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
J'examinai ses yeux, son maintien, son visage,
Et je vis qu'Harpagême avoit dit vrai.

HARPAGÊME, *à part.*

J'enrage !

HORTENSE.

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait, sa personne rassemble,
Dans leur perfection, tous les bons airs ensemble,
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant....

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections:
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus (et j'en suis caution)
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Que nature pâtit ! mais poursuivons.... Peut-être,
Cet amant vous revit encore à la fenêtre ?

HORTENSE.

Non, je ne l'y vis plus; mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, boucher ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÊME.

Ah! le bourru! mais....

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner :
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air.
Un noyau vint frapper Harpagême au visage ;
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,

Sans avoir joint ces deux espiègles ; enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous celer, je confesse
Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs,
De voir que mon jaloux fût, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÈME, *à part.*

Ah ! je crève...

(*A Hortense.*)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trêve ?

HORTENSE.

D'accord ; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÈME.

Vous la trouvâtes ?

HORTENSE.

Bon !

Harpagème y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse,
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortons-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main ;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte ;
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte,
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser ;
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagème.

Timante, à cette chute, accourt à mon secours.
Moi qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne :
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui, dans ce temps, cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée;
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui;
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÈME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Ouf !... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpagème,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé;
Par cette fausse alarme Harpagème offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement,
Et je vis quinze nuits de suite mon amant,
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre;
Par des transports charmants que nos cœurs faisoient naître,
Sans crainte du jaloux, exprimant nos amours,

Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices,
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise,
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi:
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÈME, *à part.*

Quelle pilule!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère.
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser sa main, me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot, où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagème?

HARPAGÈME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai, beau, bien fait; d'accord, mais il n'a rien.
Harpagème est jaloux; j'y consens: il est chiche
De ces tons doucereux; oui, mais il est très riche.
Pour un ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs, en sent quelque amertume;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.

Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente,
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi.

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse;
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus?

HORTENSE.

Il sera mon époux; et que veut-il de plus?

HARPAGÊME.

Mais vous devez, du moins, lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine.
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÊME, *se découvrant.*

Ah! coquine!

Je n'y puis plus tenir ; connoissez votre erreur,
Voyez, friponne, à qui vous ouvrez votre cœur.

HORTENSE.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ; quelle métamorphose !
Pourquoi ? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité,
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter.
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :
A vous faire enrager je mettrai mon génie...
(*Il appelle.*)
Marinette ?

SCÈNE X.

MARINETTE, HARPAGÊME, HORTENSE.

MARINETTE.

Monsieur !

HARPAGÊME.

Eh bien ! le serrurier
Travaille-t-il ?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah ! ah !...

HARPAGÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire ;
J'ai découvert par-là ce qu'on ne pourra croire.

Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah! les méchantes gens!

HARPAGÈME.

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense:
(*A Hortense.*)
Le piège ici l'attend.... Oui, traîtresse! à vos yeux,
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

LE SERRURIER ET SES GARÇONS, *qui apportent une cage de fer, à ressort;* HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE

HARPAGÈME, *au serrurier.*

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et, pour en voir l'usage,
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÈME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier:
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici: passez par cette porte,
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.
(*Harpagème se met dans le piège.*)
Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÈME.

Fort bien.

On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement, la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÈME.

Pourquoi?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.

(*Il sort avec ses garçons.*)

HARPAGÈME.

Et qui l'est donc?

SCÈNE XII.

TIMANTE, HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÈME.

Comment! on me trahit?

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice,
Et j'en ai fait le tien, pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÈME.

Hortense! Ah! ne le croyez pas!
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource, en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche.

MARINETTE.

Je n'oserois, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE.

Vos parents et les miens vont combler notre espoir;
(*A Harpagême.*)
Allons, Hortense.... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête....

HORTENSE.

Adieu, Monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortense,
Songez....

MARINETTE.

Adieu: prenez un peu de patience.
(*Timante, Hortense et Marinette sortent.*)

SCÈNE XIII.

HARPAGÊME, *seul, dans le piège.*

Arrête, arrête, arrête.... Holà! quelqu'un, holà!
A moi, tôt!

SCÈNE XIV.

AGATHE, HARPAGÊME.

AGATHE.

Eh! bon dieu! qui vous a huché là,
Mon fils?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÊME.

Ah! ma mère, on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné: j'en enrage!
Soulagez-moi; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE

Eh bien! mon fils, eh bien! je vous l'avois bien dit:
De vos malins vouloirs voilà la digne issue;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME

Cette moralité sied bien à ma douleur!...
Au meurtre, mes voisins! au secours! au voleur!

SCÈNE XV.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu?

HARPAGÊME.

Monsieur l'exempt, de grâce!
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers.*
Enfants, prenez ce soin.

(*On délivre Harpagême.*)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÊME.

Grand merci!
Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÊME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :
Allons.

HARPAGÊME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien! donc, qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

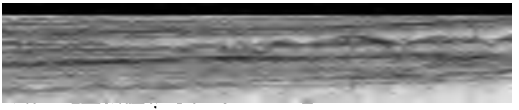
NOTICE sur Quinault..... Pag. 3

LA MÈRE COQUETTE, ou LES AMANTS BROUILLÉS, comédie en cinq actes, par Quinault..... 7

Notice sur Montfleury..... 109

LA FEMME JUGE ET PARTIE, comédie en cinq actes, par Montfleury..... 115

Notice sur La Fontaine..... 202

LE FLORENTIN, comédie en un acte, par La Fontaine..... 205

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.